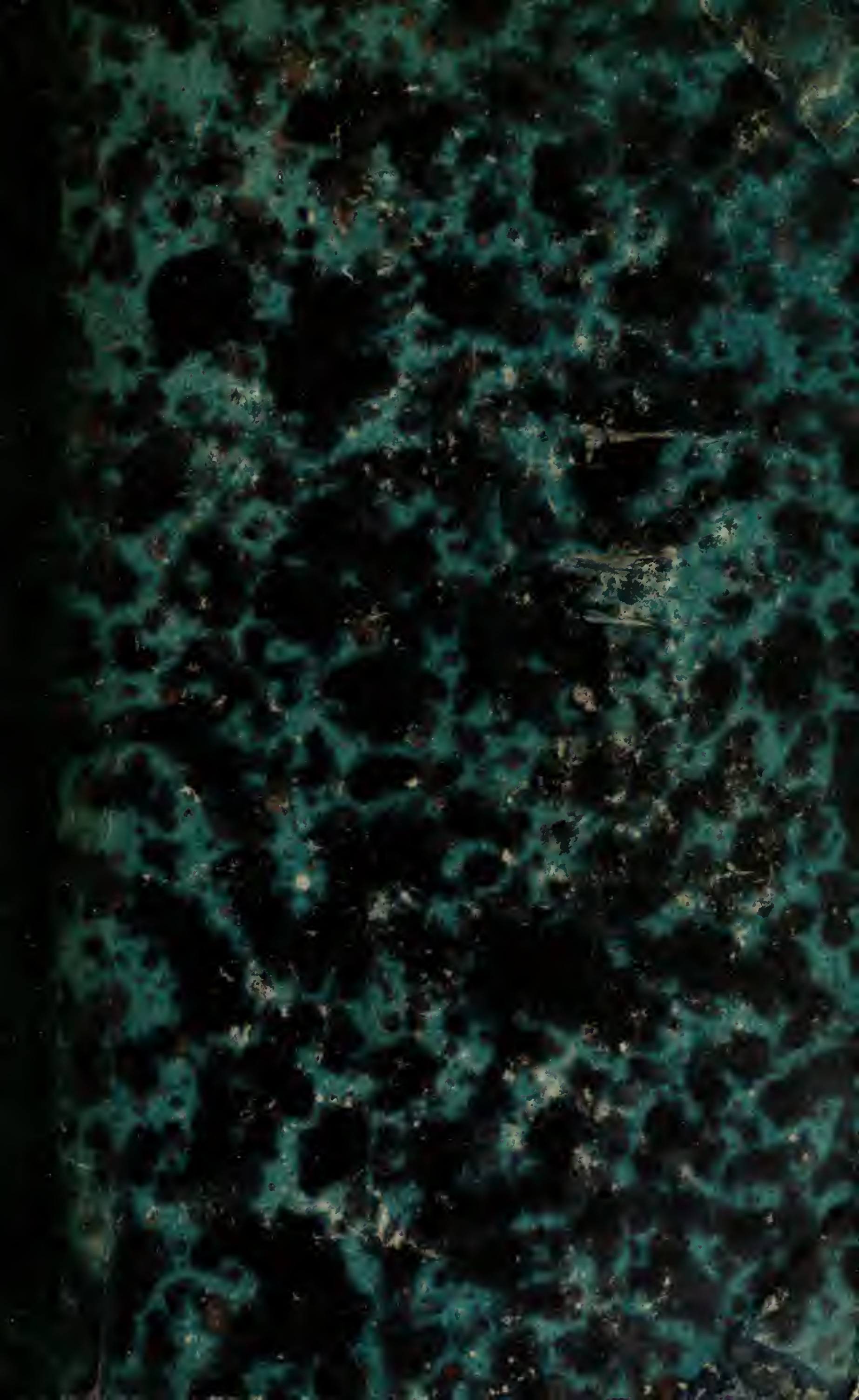
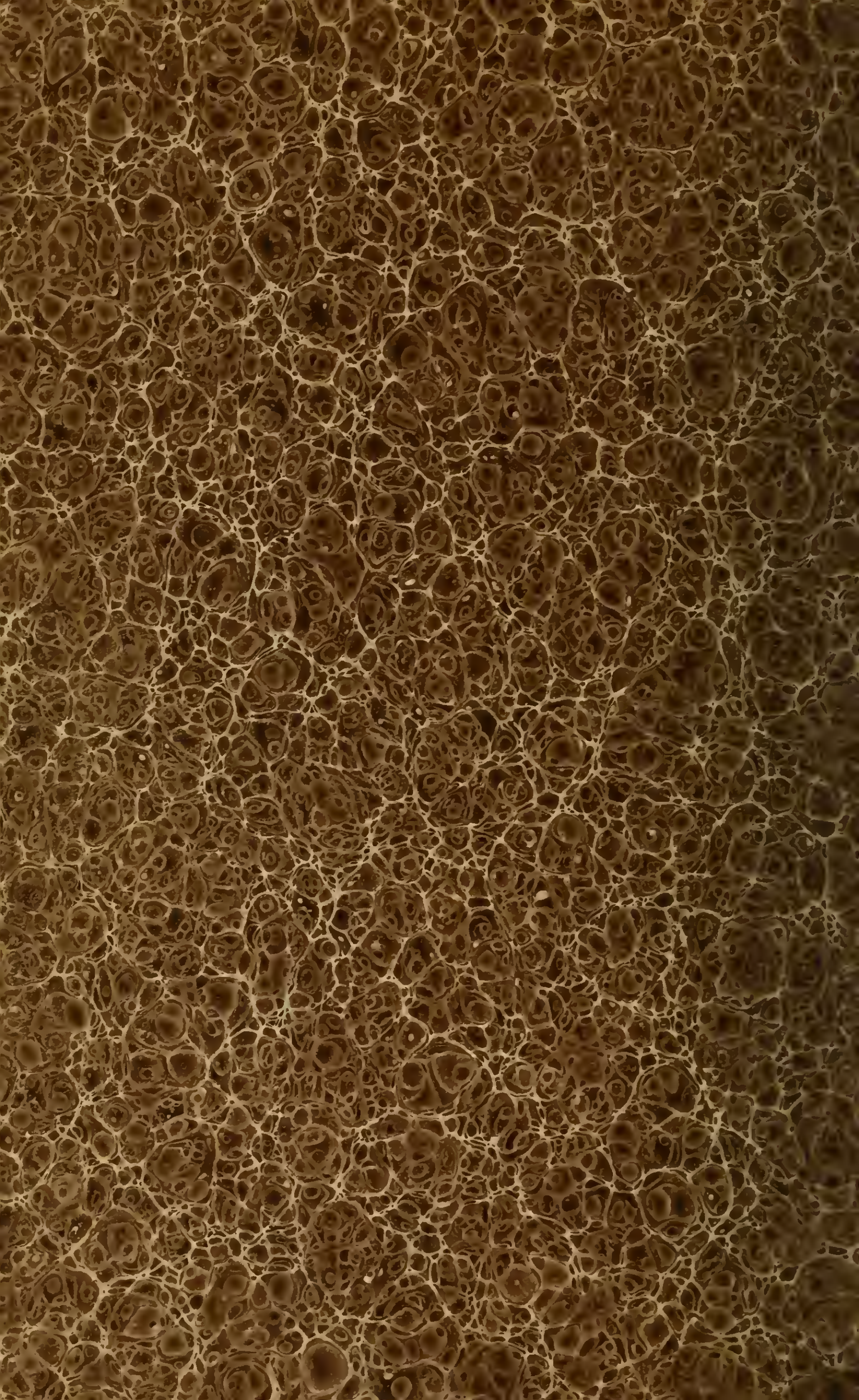
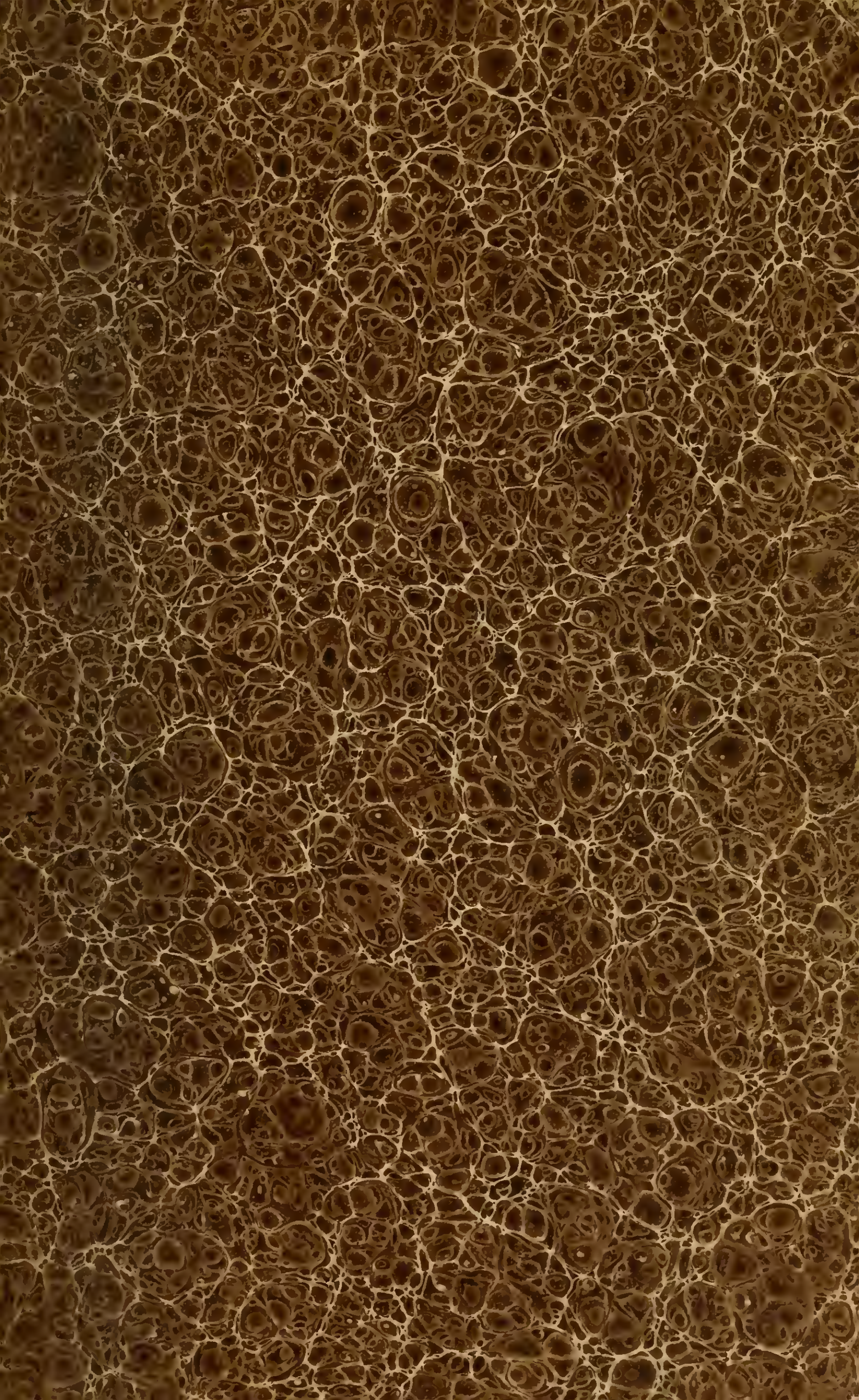






LA MORT DE LOUIS XI, ROI DE FRANCE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

LA MORT DE LOUIS XI, ROI DE FRANCE,

DRAME HISTORIQUE;

PAR LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER,

ANCIEN MEMBRE DE LA CONVENTION NATIONALE, DU CONSEIL DES CINQ CENTS ET DE L'INSTITUT.



PARIS.

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,

RUE VIVIENNE, N° 16.

1827.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Un drame historique emprunté à la vie de Louis xi, ou plutôt à un épisode d'un roman de Walter-Scott, est représenté en ce moment avec un grand succès sur notre premier théâtre; il pourra paraître intéressant au Public de comparer la manière dont un écrivain de nos jours a conçu le caractère de l'ombrageux monarque de Plessis-les-Tours, avec les dernières scènes de terreur qui ont accompagné la fin de Louis xi, telles que les a reproduites un homme qui, malgré quelques aberrations d'esprit, a laissé plusieurs ouvrages remarquables par leur originalité et par d'ingénieuses fictions. On nous assure d'ailleurs qu'un de nos premiers poètes, M. Casimir Delavigne, s'occupe aussi d'une tragédie sur la mort de Louis xi, et que le jeune académicien n'a pas dé-

daigné de revêtir de sa brillante poésie quelques unes des situations si éminemment dramatiques, créées par son devancier à l'Institut. C'est une raison de plus pour que le Public accueille favorablement cette réimpression.

La pièce de M. Mercier manquait d'ailleurs depuis long-temps dans la librairie, et cette nouvelle édition a été faite sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur.

LA MORT

DE LOUIS XI.

PERSONNAGES.

LOUIS XI.
LE DAUPHIN son fils.
ANNE, fille aînée de Louis XI, COMTESSE DE BEAUJEU.
JEANNE, fille cadette de Louis XI, DUCHESSE D'ORLÉANS.
LOUIS, DUC D'ORLÉANS, qui fut depuis Louis XII.
LE COMTE DE BEAUJEU.
ROCHEFORT, nouvellement chancelier.
DE LA VAQUERIE, premier président du Parlement.
SAINT-ROMAIN, procureur-général.
FRANÇOIS DE PAULE, ermite de la Calabre.
LE CARDINAL D'ALBI.
LE CARDINAL DE LA BALUE.
COCTIER, médecin.
DOYAC, LEDAIM, } ministres d'Etat.
TRISTAN, grand-prévôt.
ANTOINE DE NAXA, NONCE DU PAPE.
GRIMALDI, à la suite du nonce.
JACQUES ROZAT, avec huit CORDELIERS DE LOMBARDIE.
CHANOINES DE COLOGNE.
OLIVIER SALLART, lieutenant-général des chasses.
OFFICIERS DE CHASSE et PAYSANS.
UN ENVOYÉ DE BAJAZET.
DÉPUTÉS DU PARLEMENT.
HUISSIERS accompagnant le Parlement.
SEIGNEURS et GRANDS DE LA COUR.
DÉPUTÉS DES SUISSES.
JACQUES MOBOURG.
GUILLAUME TONNARD.
AUTRES GARDES et OFFICIERS.
TROUPES DE PAYSANS et DE PAYSANNES.
HÉRAUTS D'ARMES.

La scène est au château du Plessis-les-Tours, en 1483.

LA MORT
DE LOUIS XI,
ROI DE FRANCE.

(Il fait nuit; le théâtre représente une vaste solitude, au milieu de laquelle est un château bâti en briques, fraisé de gros crampons de fer à plusieurs branches; quatre tourelles de fer flanquées aux quatre coins; tout le dehors est environné des fossés entourés de barreaux de fer; des fanaux aux grilles et au haut du château éclairent ce lieu dans l'éloignement.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Tonnard, sentinelle, est sur le devant du théâtre dans l'obscurité, appuyé sur sa hallebarde; on entend des voix de sentinelles qui répètent dans le lointain : *Sentinelle, prenez garde à vous!* On entend un bruit de voix qui crient : *Qui vive?*)

TONNARD, répondant aux autres voix, très fort.

Qui vive?

UNE VOIX répond.

Courrier pour le roi.

TONNARD, mettant sa lance en arrêt.

A bas de cheval... Holà, à moi l'avant-garde!

(Des soldats accourent, ayant un officier à leur tête; d'autres soldats amènent le courrier qui est descendu de cheval; les deux détachemens se rencontrent au milieu du théâtre, où est la sentinelle.)

SCÈNE II.

MOBOURG, au milieu des gardes. L'OFFICIER.

MOBOURG.

Eh, messieurs! je ne suis pas un ennemi.

L'OFFICIER, qui s'avance.

Qui va là?... Qui vive?

MOBOURG.

Courrier pour le roi! Voilà la dixième fois que je le répète.

L'OFFICIER.

Dites votre nom.

MOBOURG.

Jacques Mobourg.

L'OFFICIER.

De quel pays?

MOBOURG.

De Rouen.

L'OFFICIER.

D'où venez-vous?

MOBOURG.

De Madrid.

L'OFFICIER.

Qui vous envoie?

MOBOURG.

Don Vernelas.

L'OFFICIER.

Vos passe-ports?

MOBOURG.

Les voici.

L'OFFICIER.

Où sont vos dépêches?

MOBOURG.

Dans ma valise, qui est sur mon cheval. Vos sentinelles le retiennent ici près.

L'OFFICIER, à ses gardes.

Allez, qu'on m'apporte la valise.

(Tandis que l'officier lit les passe-ports, on apporte la valise, que l'on pose à terre. Mobourg l'ouvre et en tire un paquet qu'il présente à l'officier.)

L'OFFICIER lit l'adresse.

« Adressé à Louis XI, roi de France, en son château de « Plessis-lès-Tours. » Il est en règle. (Aux soldats des gardes avancées, qui l'ont amené.) Retournez à vos postes. (A Tonnard.) Vous, sentinelles, je vous consigne la garde de cet homme jusqu'au jour; et nous saurons alors s'il peut entrer.

(Il se retire, et les gardes emportent le paquet.)

SCÈNE III.

(Elle se passe dans un corps-de-garde.)

TONNARD, MOBOURG.

MOBOURG.

Camarade, ma foi, cette place est moins déplaisante pour un cavalier harassé.

TONNARD.

Jacques Mobourg, je gage, ne sait pas qu'il est si près d'un bon ami de son père.

MOBOURG.

Vous me connaissez?

TONNARD.

Touchez là, pays. Je suis le vieux Guillaume Tonnard.

MOBOURG.

Guillaume Tonnard !... Attendez, oui, oui, je me rappelle... Comment! ce serait vous que j'aurais vu, il y a si long-temps? Votre frère demeurait vis-à-vis de notre porte.

TONNARD.

Tout juste... Oh! nous avons pris bien des années depuis que nous nous ne sommes vus.

MOBOURG.

C'était, autant qu'il m'en souvient, vers l'an 1415. J'étais bien jeune alors; et vous, vous reveniez déjà de la guerre... Comme l'âge nous a rapprochés depuis! La vingtaine d'années de différence ne s'aperçoit plus à présent.

TONNARD.

J'ai quatre-vingt-huit ans et de la santé; voilà tout mon bien : encore ferme et droit... Tu vois un vieux arbre, sur lequel ont passé bien des orages.

MOBOURG, l'embrassant.

Embrassons-nous, cher compatriote. (Fouillant dans sa valise.) J'ai là une bouteille d'un vin vieux : ami, confortons-nous. A la santé des nôtres!

TONNARD.

Volontiers, pays. A la santé des nôtres!.. La nuit est froide sur le matin, et cela réchauffe... Mais il me semble voir ton père : tu lui ressembles; son geste, son front, sa voix...

MOBOURG.

Le cher homme a fait une si triste fin, que je n'y songe point sans tressaillir de douleur.

TONNARD.

On m'a bien dit que les tiens avaient eu du malheur, mais je n'ai su aucun détail... Conte-moi cela.

MOBOURG.

Puis-je parler librement ?

TONNARD.

Oui; nous sommes seuls, et personne n'écoute.

MOBOURG.

Je pense bien qu'avec Tonnard il n'y a rien à appréhender ?

TONNARD.

Certes, il serait beau d'avoir de la crainte avec moi, avec un vieux ami des tiens !... Va, le soldat blanchi sous les armes n'est pas fait pour être un espion ou un délateur.

MOBOURG.

Tu dis vrai, et je te crois... Éoute. Te rappelles-tu le mécontentement général sur la conduite du nouveau roi, au commencement de ce règne; les charges importantes de l'État ôtées à des hommes de mérite, pour les donner à des gens sortis de la fange et avides de faire le mal; les impôts, les mangeries, et enfin la révolte que toutes ces malversations élevèrent par tout le royaume ?

TONNARD.

On appela cette guerre *la ligue du bien public*. J'étais dans ce temps-là du bon parti, moi... Nous avions combattu dans la plaine de Monthléry; et je ne sais pas trop ce qui en serait arrivé, si le roi n'eût bien vite fait la paix, en accédant à toutes les conditions.

MOBOURG.

Oui; mais cette paix fut perfide, et Louis XI, tout en

la signant, tramait les moyens d'en violer les conditions. Il les brisa toutes l'une après l'autre aussitôt qu'il en eut la force..... Par ce traité, il avait cédé le duché de Normandie à son frère; mais il lui ravit bientôt à main armée cette province, et punit cruellement tous ceux qui lui étaient attachés. Mon malheureux père était de ce nombre : victime de la fidélité légitime qu'il portait à un prince qui se faisait chérir de tous, il fut noyé par ordre du roi. Ainsi mourut ce citoyen brave et vertueux, dont tu connus le bon cœur.

TONNARD.

Que m'apprends-tu !... J'en suis saisi d'horreur.

MOBOURG.

Au désespoir d'une telle tyrannie, je me suis expatrié, et j'ai erré long-temps chez l'étranger..... Je ne serais jamais revenu si un bienfaiteur, qui m'a accordé sa confiance intime, ne m'eût chargé d'une commission que je n'ai pu refuser... Tu penses bien que je n'approche jamais de ce roi qu'à regret et en frémissant.

TONNARD.

J'ignorais que mon digne ami fût mort d'une manière si funeste... Oh! combien de braves Français ont péri si injustement sous les trois derniers rois, et pour la cause de la patrie!... J'ai perdu mon aïeul à peu près comme tu as perdu ton père : c'était dans un soulèvement tout aussi légitime, à l'avénement de Charles VI au trône. Quelle suite de malheurs et de forfaits! Un roi plein de jeunesse tombant dans des accès de folie qui durèrent jusqu'à sa mort! le royaume déchiré pendant trente années par cet accident fatal, et qui se trouva trop heureux d'accepter le joug de l'Anglais! J'ai vu l'imbécille et

malheureux monarque dans un état pitoyable, garotté, manquant de tout, et le jouet de ses valets!

MOBOURG.

On répète encore à présent que sa mort fut le salut de la France.

TONNARD.

Quel salut! et peut-on régner avec moins de gloire que son fils? Un roi comme Charles VII méritait-il qu'on fît tant d'efforts pour lui rendre la couronne, déjà flétrie par le plus lâche assassinat? Prince sans force et sans âme, abandonné à la plus coupable mollesse, une fille de village vint montrer à la tête de ses armées les vertus qui lui manquaient, et le lâche eut l'ingratitude de ne pas sauver cette brave héroïne de l'affreux supplice des flammes. Quel avantage la France a-t-elle retiré de tant de sang versé pour la défense de ce monarque, toujours faible et toujours tremblant? Enfin, il s'enferma dans une tour et y mourut de faim, de peur d'être empoisonné par la main de son propre fils.

MOBOURG.

Tout ce qu'on redoutait de ce fils dénaturé s'est accompli. On raconte chez l'étranger des choses si étonnantes, que je n'ose ajouter foi à ce que publie la renommée.

TONNARD.

J'ai vu passer deux rois, l'un mort dans la démence, et l'autre accablé de terreur. Je les ai tous deux gardés comme je garde celui-ci, qui est plus farouche que les deux autres. Vois ce château, ou plutôt cette prison, où il s'enferme volontairement, pour être à l'abri des complots qu'il redoute... Regarde ces tourelles de fer; au

travers des jours veillent sans cesse des canonniers prêts à tirer au premier signal; dix-huit mille chausse-trapes sont autour de ces grilles de fer pour en interdire l'approche... As-tu vu tous ces soldats, ces sentinelles avancées et les nombreux gibets qui effraient les regards à l'abord de ces lieux?... Juge par cet aspect de l'état de l'âme de celui qui s'est emprisonné dans l'intérieur de ce triste séjour. Il veille peut-être en ce moment, et prête l'oreille au moindre bruit, qui le couvre d'une sueur froide; ou bien s'il dort, il rêve qu'on assiége ces murs... Dis, envierais-tu une couronne à ce prix? Est-ce la peine de faire tant de malheureux pour l'être ainsi soi-même?

MOBOURG.

Mais sais-tu qu'il a la manie de vouloir faire parler avantageusement de lui dans les pays étrangers, et qu'il y fait acheter toutes sortes d'animaux rares à grand prix, non par curiosité, je pense, mais par ostentation? Je viens pour recevoir le paiement de ceux qu'on lui a fait avoir : je dois faire le prix pour des chiens de Valence, de petites mules de Sicile et de petits lions de Barbarie.

TONNARD.

Oui! et il ne paie point ses domestiques, ou les menace du grand-prévôt quand ils demandent de l'argent. On lui apporte tous les jours de ces sortes de passe-temps, qu'il fait venir à grands frais; mais ils ne sont pas plus tôt devant ses yeux qu'il les fait ôter et ne les regarde plus. Tout cela est pour faire croire qu'il cherche des amusemens, et qu'il n'est pas si occupé de son mal qu'on le dit. Son plus grand soin est d'empêcher qu'on ne répande qu'il est malade, de peur qu'on n'en profite pour le détrôner.

MOBOURG.

Si la Providence ne daigne prendre pitié de ce royaume, que deviendra-t-il? Dieu! par quels souverains l'Europe est gouvernée! En Allemagne, un empereur superstitieux, tremblant sous les coups que le pape lui a portés, promène lâchement son ineptie de couvens en couvens; il s'est vu ôter la couronne par les Hongrois, qui l'ont placée sur une autre tête plus capable de la porter; en Angleterre, Richard vient de faire assassiner ses neveux pour régner à leur place; Ferdinand d'Espagne décèle un esprit usurpateur, rempli de perfidie, et qui, d'accord avec les papes, fera valoir ce nom de Catholique qu'on vient de lui donner; Louis XI a reçu le nom de roi *Très-Chrétien*. Quel chrétien! quel homme! Voilà donc ceux qui ont en main le pouvoir! Oh! qu'ils sont dégradés ou pervers, ces maîtres du monde!

TONNARD.

Si leur puissance va toujours en croissant, et que rien n'enchaîne leur redoutable autorité, la race humaine est perdue.

MOBOURG.

Mais je suis bien surpris de te retrouver encore dans un rang subalterne, après tant d'années de service.

TONNARD.

Pourquoi t'étonner? Je n'ai su ni ramper ni obéir à des ordres injustes. Sous un pareil règne, ce sont les monopoleurs et les méchans qui s'élèvent et s'enrichissent. Mais j'ai un lot qui équivaut à tous les autres, la santé, la vigueur, le contentement; mes camarades en sont étonnés, et ils me respectent plus que le roi, dont ils disent en secret tout le mal qu'ils peuvent. C'est la santé de

l'âme qui me donne celle du corps; je m'arrange à mon état, et me fais un spectacle amusant de tout ce qui m'environne.

(On entend le bruit des gardes et des sentinelles; des voix se répondent : *Qui va là ? Qui va là ?*)

SCÈNE IV.

(Survient un détachement avec un officier.)

TONNARD.

Qui va là?

L'OFFICIER.

La grand' garde... Sentinelles, reculez vos postes jusqu'au quatrième piquet, et ne laissez approcher âme qui vive.

(Tonnard se retire avec Mobourg qui emporte sa valise; on voit d'autres sentinelles dans le lointain, qui reculent aussi; le détachement reste en arrière; l'officier et le sergent parlent ensemble sur le devant du théâtre.)

SCÈNE V.

L'OFFICIER ET LE SERGENT.

L'OFFICIER.

Je ne soupçonne pas pourquoi ce nouvel ordre que nous venons de recevoir.

LE SERGENT.

Peut-être le grand-prévôt veut-il faire une visite dans les environs, sans qu'on l'aperçoive. Il est infatigable dans ses fonctions... Il est bien rude d'être ainsi tourmenté à pareille heure; on ne peut pas reposer un instant

dans toute une nuit. Nous sommes en pleine paix au milieu du royaume, et il semblerait que nous gardons une ville assiégée... Je ne me suis pas trompé, mon officier; le voici.

L'OFFICIER.

Qui va là?

UNE VOIX crie.

Grand-prévôt!

SCÈNE VI.

TRISTAN, avec des gardes.

TRISTAN.

Éloignez-vous jusqu'à l'autre garde, et n'en bougez pas, sous peine de la vie. (Aux autres.) Vous, faites la ronde ici.

(Ils s'en vont. Tristan reste avec quelques gardes; il en arrive d'autres qui se rangent avec les derniers. Arrivent ensuite huit soldats qui portent une guérite de fer percée à jour, la posent sur le devant du théâtre et se retirent. Tristan l'ouvre avec une clef, et aide avec Coctier le roi à en sortir. On retire de la guérite le fauteuil sur lequel le roi s'assied.)

SCÈNE VII.

LOUIS XI, TRISTAN, COCTIER, médecin déguisé en guerrier; il a le casque et la cuirasse.

(Louis XI est à demi armé, la visière du casque rabattue.)

LOUIS XI, sortant de la guérite.

Prenez garde à moi... Ah, que je souffre! Doucement...

TRISTAN.

Vous voyez par vous-même que tout est en bon ordre; n'est-il pas vrai, sire?

LOUIS XI.

Paix. Ne prononcez pas ici ce titre-là.... Ne dites rien surtout qui puisse me faire connaître. Parlons bas... Médecin, vous croyez donc que cette tournée ne me fera pas de mal ?

COCTIER.

Au contraire : l'air du matin vous rafraîchira le sang, et votre esprit sera moins tourmenté en voyant de près comment les dehors sont exactement gardés. Renfermé dans un même lieu depuis quinze jours, cette promenade vous sera salutaire.

LOUIS XI.

Êtes-vous bien sûr de tout votre monde, grand-prévôt?

TRISTAN.

Je réponds de tout sur ma tête. Calmez vos craintes, et reposez-vous sur mes soins, je vous en supplie.... Entendez-vous comme les sentinelles veillent et se répondent?

(On entend les voix jusque dans l'éloignement qui crient : *Sentinelles, prenez garde à vous!*)

LOUIS XI.

C'est que je m'expose furieusement à pareille heure, et l'on ne peut jamais savoir tout ce qui se passe.

TRISTAN.

Qui pourrait vous soupçonner sous ce déguisement ? On pensera que c'est un vieux capitaine malade, que le roi envoie avec moi pour faire la ronde.

LOUIS XI.

Vous avez aussi beaucoup d'ennemis, vous....

TRISTAN.

Je remplis vos ordres... Plus je m'acquitte rigoureusement de mes devoirs, plus je suis haï; mais que m'im-

porte, pourvu que l'obéissance règne! Ce n'est que de vous seul que je m'inquiète; et je ferais pendre jusqu'au dernier Français, s'il devenait importun à Votre Majesté. Je suis prêt à tout faire pour que rien ne chagrine votre autorité royale. Je ne connais ni parens ni amis, quand il s'agit de vous servir : parlez. Plus le nombre des réfractaires à vos ordres s'accroîtra, plus je trouverai une heureuse occasion d'exercer mon zèle. Je vous l'ai prouvé, je pense. Vous savez que je ne ménage pas les mutins. Le nombre et le rang des rebelles ne m'ont jamais effrayé; le sexe ni l'âge ne m'ont jamais touché. On connaît ma sévérité, et j'ose dire qu'elle ne se ralentira point, tant qu'une tête grande ou petite vous sera suspecte.

LOUIS XI.

Vous êtes vigilant; mais vous ne sauriez jamais trop l'être à mon gré. J'ai eu des idées cette nuit, et j'ai noté de mémoire certaines gens dont il faut que vous me fassiez prompte justice. Il y a tant de séditieux sous le masque, de rebelles cachés! Je vous laisse le soin de commencer leur procès, de l'achever en dernier ressort et sans appel : je le veux ainsi. Vous aurez part dans la confiscation des biens... Mais qu'est-ce que ce bruit-là?

TRISTAN.

Rien du tout.

LOUIS XI, *épouvanté.*

Oh! j'ai entendu... j'en suis sûr... J'ai entendu comme si.... Prenez garde à moi.

TRISTAN.

C'est la patrouille qui fait sa ronde.

LOUIS XI.

Avancez toujours un peu, pour voir par vous-même ce

que c'est, et revenez tout de suite, car je ne veux pas rester long-temps si éloigné. (Le prévôt fait quelques pas.) Je ne me sens pas bien ici, médecin; je suis mal à mon aise; je souffre... Tâtez mon pouls.

COCTIER.

Imagination que tout cela! Il faut demeurer ici pour recevoir tranquillement le baume de la rosée.

LOUIS XI.

Ah, que je suis malheureux! Pas un moment de relâche. Depuis que je suis sorti, toutes mes douleurs augmentent, je le sens bien.

COCTIER.

Ce n'est pas ma faute; au lieu d'avoir en moi une confiance entière, vous vous occupez de mille chimères, vous vous tourmentez.

LOUIS XI.

Comment voulez-vous que je fasse? Voilà tant de temps que je souffre; et au lieu d'être soulagé de vos remèdes, je suis beaucoup plus mal. A la fin, ma patience se lasse; et si vous ne me guérissez pas...

COCTIER.

Oh, des menaces! je ne vous crains pas; je sais bien que vous êtes capable de me traiter comme bien d'autres... Mais ne vous y trompez pas, une fois privé de moi, vous ne vivrez pas huit jours après; je connais votre état et votre maladie mieux que personne : c'est moi qui vous soutiens.

LOUIS XI, baisant la petite Notre-Dame de plomb qui pend auprès de sa tête.

Au nom de Notre-Dame de Madère, ayez pitié de moi;

je ne songe point à vous jouer aucun mauvais tour, je vous le jure.

COCTIER.

Tant mieux pour vous; car il retomberait sur vous-même, je vous en avertis.

LOUIS XI.

Ne vous fâchez pas. Ma confiance est en vous; je veux vous accorder tout ce que vous me demanderez. Que désirez-vous? parlez... La seigneurie de Saint-Germain-en-Laye vous ferait plaisir, je le sais; eh bien, je vous la donne avec celle de Trielle; j'y ajoute encore celle de la conciergerie du palais, et faites-vous payer soixante mille écus à mon trésor, je vous en signerai l'ordre en rentrant. Mais guérissez-moi, guérissez-moi; il n'y aura rien que je ne vous donne quand vous m'aurez guéri : je ne veux plus souffrir, et je sais que cela dépend de vous.

COCTIER.

Voyons votre pouls... Vous souffrez; vraiment, je le crois bien, la fièvre est revenue de plus belle : mais c'est la peur que vous prenez qui fait tout cela, et qui empêche toujours l'effet de mes remèdes. On la sent au mouvement du pouls cette fièvre de crainte; on dirait que vous avez là la pointe du poignard sur le cœur...

LOUIS XI.

Miséricorde! Ah! ne me parlez donc pas ainsi... Vous m'ôtez la respiration!

COCTIER.

Et que puis-je y faire? Vous frissonnez sans cesse; il faut bien que je vous avertisse, afin que vous remédiiez d'abord au mal de votre esprit; j'ai assez à faire avec celui du corps. Vous savez que vous vous en êtes servi, tout dé-

vot que vous êtes, avec un certain excès; et c'est moi présentement qui doit réparer le fruit de vos anciennes débauches... Répondez donc à mes soins; et quand je vous fais respirer l'air vivifiant du matin, c'est afin qu'à la suite de cette fraîcheur vous vous trouviez mieux dans votre lit, et qu'après avoir pris la potion que je vous ai ordonnée vous puissiez goûter un peu de calme et de sommeil.

LOUIS XI.

Du calme et du sommeil! Il y a long-temps que je ne les connais plus, quoi que vous fassiez.

COCTIER.

C'est bien votre faute. Vous seriez déjà guéri; mais avec votre frayeur habituelle il est très difficile d'y réussir. Comment voulez-vous que la santé revienne avec un esprit sans cesse agité comme le vôtre? il faudrait un miracle pour y réussir.

LOUIS XI, à demi-voix.

Le saint homme n'arrive donc point!... Qu'il tarde à venir!... J'espère beaucoup en lui.

COCTIER.

Le saint homme! le saint homme! à la bonne heure; nous verrons ce qu'il fera... On l'attend de jour en jour; mais il y a loin d'ici à Naples... Cet ermite s'est fait beaucoup prier; il est fort heureux que le pape l'ait supplié de vouloir bien faire le voyage, pour qu'il daignât rendre visite à Votre Majesté.

TRISTAN, revenant.

Tout est dans le meilleur ordre, la plus parfaite tranquillité règne dans les environs. J'ai donné ordre qu'on laissât passer la troupe des paysannes qui ont coutume de traverser ce sentier pour se rendre au marché voisin. Il

n'y a rien à craindre de ces filles; et comme on a coutume de les faire danser sous vos fenêtres, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de les voir de plus près.

LOUIS XI.

Non, pas à présent; je souffre trop, je suis dans un état... Je ne me soucie point qu'elles m'approchent aujourd'hui.

COCTIER.

Eh! pourquoi?... Voyez cette jeunesse en passant; elle pourra vous égayer: cela ne nuit pas à la circulation; rien que la vue vous causera peut-être une émotion salutaire.

LOUIS XI.

Mais!...

COCTIER.

Mais!... Vous en savez plus que moi sans doute! Eh bien, guérissez-vous vous-même, puisque vous ne voulez pas m'écouter.

LOUIS XI.

Allons, allons, ne vous fâchez pas... Il n'y a qu'à les laisser passer.

TRISTAN.

Je les entends, les voici.

LOUIS XI.

Mais pour Dieu! au nom de Notre-Dame de Madère, vous les connaissez bien, grand-prévôt?

TRISTAN.

Oui; elles sont toutes des environs, et j'aurai l'œil sur elles: et puis, n'avez-vous pas votre lance à la main? Qui vous reconnaîtra sous ce déguisement?... Rassurez-vous; elles seront loin de se douter qui vous êtes.

COCTIER.

Un peu de familiarité, au contraire, afin de ne leur donner aucun soupçon. Elles savent bien que vous ne sortez jamais de votre château, et que vous ne voyez leurs danses qu'à travers de gros barreaux de fer : elles vous croiront toujours bien loin.

LOUIS XI.

Ah, je souffre ! et j'ai bien peur.

SCÈNE VIII.

LOUIS XI, TRISTAN, COCTIER, TROUPE DE JEUNES PAYSANNES.

UNE PAYSANNE.

Salut au capitaine.

AUTRE PAYSANNE.

On a dit que je pouvions passer par ici; cela est-il vrai?

TRISTAN.

Oui, mes enfans, suivez votre chemin; suivez par ici.

UNE PAYSANNE.

Grand merci ! car c'est un petit chemin qui abrège.

AUTRE PAYSANNE.

Savez-vous si je danserons tantôt en revenant du marché?

TRISTAN.

On vous le dira quand vous repasserez.

UNE PAYSANNE.

Tu es toujours curieuse comme ça, toi; et pardi ! je le verrons quand j'y serons.

AUTRE PAYSANNE.

Et pis, est-ce que ces messieurs en savont quelque chose eux-mêmes?... C'est tout comme ça prendra fantaisie au Roi; et s'il ne veut pas que je dansions aujourd'hui devant ses fenêtres, comme de coutume, ça n'empêchera pas de nous réjouir chez nous.

LOUIS XI.

Comme je souffre!... Quelles douleurs!

COCTIER, à une jolie paysanne qui passe.

Holà, la jeune fille! ne passez donc pas si vite; vous avez l'air bien alerte ce matin.

LA PAYSANNE.

C'est pour revenir de meilleure heure.

TRISTAN.

Un instant, un instant, les belles!

UNE PAYSANNE.

Arrête-toi donc aussi, Jeanne, puisque ce monsieur le veut.

LA PAYSANNE.

Eh bien, quoi? que voulez-vous?

LOUIS XI, élevant la voix, à Tristan.

Demandez-lui un peu comment elle fait pour être si bien portante.

LA PAYSANNE.

Ma foi! je ne nous creusons pas la tête pour courir après ça. La santé est une herbe qui pousse toute seule, quand on n'y songe pas. Le travail du matin nous donne un gros appétit pour toute la journée: et ce qui se mange avec faim, passe sans faire mal. Il en est tout de même du dormir; ça ne manque jamais après la fatigue du jour.

LOUIS XI.

Est-ce que vous n'avez jamais aucune sorte de peine qui vous rende malade ?

LA PAYSANNE.

Jamais; car je ne sommes pas si niaises que d'aller prendre les choses du mauvais côté... J'avons bien assez de bêtes malignes qui faisont tout pour nous désoler... Les mulots et la taille nous rongent; mais il faut être encore plus malin que le mauvais esprit : et puisque je ne pouvons nous en dépêtrer, eh bien, il faut en prendre patience, afin que tout aille pour le mieux... Pas vrai, cousine ?

AUTRE PAYSANNE.

C'est bien dit... Allez, messieurs, quoique je n'ayons ni or ni argent, je ne nous en divertissons pas moins à notre mode, et d'un bon cœur dà ! en dépit des galopins(*) qui nous dépouillent au nom de leurs maîtres... Il faut bien que notre joie soit d'un bon valoir, puisqu'on nous paie souvent pour en amuser le roi.

UNE PAYSANNE.

Je ne voudrions pas, pour toute sa couronne, être à sa place... C'est pis que d'être mort, que d'être gardé comme ça.

AUTRE PAYSANNE.

Va ! va ! le pauvre homme, il voudrait se porter comme nous... Après tout, Dieu le guérisse !... Mais on dit qu'il est toujours malingre et soucieux. (Au roi.) N'est-ce pas, monsieur le capitaine ?

(*) Terme alors usité, pour signifier les agens du fisc.

LOUIS XI.

Point du tout, point du tout, ma fille... Qui vous a dit que le roi était malade?

AUTRE PAYSANNE.

Voilà comme tu jases toujours, toi!... On t'à déjà dit qu'il était défendu de parler de ça... Allez, je savons bien que vous devez toujours dire qu'il n'est pas mal.

LOUIS XI.

Mais c'est vrai aussi.

TRISTAN.

Non, il n'est point malade; je vous le certifie.

UNE PAYSANNE.

Bien vrai?

COCTIER.

Très vrai; vous pouvez le dire partout.

AUTRE PAYSANNE.

Nous dirons partout que vous l'avez dit.

TRISTAN.

Vous aimez qu'il vive, n'est-ce pas?

UNE PAYSANNE.

Je ne lui voulons pas de mal.

AUTRE PAYSANNE.

Notre mère prie Dieu tous les jours pour sa conservation.

TRISTAN, bas au roi.

Vous entendez.

COCTIER, à l'autre oreille du roi.

Voilà qui doit vous faire plaisir.

LA MÊME PAYSANNE.

Elle dit qu'elle a perdu un quart de son avoir sous le grand-père de ce roi-ci, et la moitié sous son père et

sous son fils : s'il en vient un autre, dit-elle, je n'aurons réellement plus rien du tout.

TRISTAN.

Mais dites-moi un peu, vous, la grosse raisonneuse, là, franchement, vous aimez le roi?

LA MÊME PAYSANNE.

Oh, l'aimer! Dieu le bénisse! Mais pas de questions comme ça... Je ne parlons plus. Voyez donc, il voudrait nous enfiler dans les affaires d'État.

AUTRE PAYSANNE.

Eh, que tu es bête toi! Faut toujours dire ici que tu l'aimes... Pas vrai, monsieur, que c'est le plus sûr, et qu'on n'y risque rien?

LA PREMIÈRE PAYSANNE.

Bon! tu dis ça exprès, parce que tu vois que ces messieurs sont à son service, et tu penses que c'est plaisir pour eux qu'on dise du bien de leur maître; mais je savons, nous, qu'ils n'en pensont pas toujours tant de merveilles; et ce qu'ils contiont une fois entr'eux, en vérité de Dieu, me fit dresser les cheveux sur la tête.

LOUIS XI.

Comment? qu'est-ce qu'on disait?

COCTIER, à son oreille.

Prenez garde, vous allez vous découvrir... Ce sont des manans qui parlent.

TRISTAN.

Il faut nous dire tout ce que vous avez entendu.

UNE PAYSANNE.

Oh! je n'avons pas tant de mémoire; et puis, ce sont de si vilaines histoires, qu'on se garde bien de retenir ça.

LOUIS XI.

Et qui sont ceux qui tiennent de pareils propos?

LA MÊME PAYSANNE.

Pardi! de tous côtés... Il y en a tant qui parlont ainsi!

LOUIS XI.

Mais ne savez-vous point leurs noms?

LA MÊME PAYSANNE.

Est-ce que je pouvons dire lequel, lorsqu'il y en a tant?

AUTRE PAYSANNE.

Dis-donc, Jeanne, te souviens-tu de ce gros seigneur?.. Stilà ne riait pas, car il maugréait de tout son cœur.

LOUIS XI.

Mais, comment était-il fait ce gros seigneur?

LA MÊME PAYSANNE.

Je ne l'avons pas tant examiné, car il ne fit que s'arrèter un moment dans notre village; et pis, quel qu'il soit, il n'a pas l'air de craindre personne, car il avait un grand train.

LOUIS XI.

Si vous pouvez en venir dénoncer un seul au château, de ceux qui parlent ainsi, vous aurez beaucoup d'argent.

LA MÊME PAYSANNE.

Fi donc! cet argent-là nous porterait malheur.

AUTRE PAYSANNE.

Non, il ne faut jamais trahir son prochain pour tout l'or du monde.

LOUIS XI.

Mais, ce n'est point là trahir, c'est servir le roi.

UNE PAYSANNE.

Voilà bien parler comme un homme qui est à son service.

LOUIS XI.

Mais vous n'êtes pas riche sans doute, et l'argent fait du bien.

LA MÊME PAYSANNE.

Il faut donc, à cause qu'on n'est pas riche, gagner de l'argent de toute manière? Nenni dà; et je trouvons que tous ceux qui en attrapont de travers, le payont en malheur ensuite... J'avons un travail qui nous nourrit, et chacun doit avoir le sien. Tant pis pour stilà qui prend de toute main, pour faire de la peine à son prochain; il n'y a si grand au monde qui ne ressente un jour dans sa vie autant de mal qu'il en aura fait aux autres.

LOUIS XI.

Leur caquet m'étourdit... Je souffre horriblement.

UNE PAYSANNE.

Tiens, voilà déjà ta mère et nos tantes. Avançons, car elles vont nous gronder.

UNE PAYSANNE.

Adieu, messieurs. (Elles s'en vont.)

SCÈNE IX.

LOUIS XI, COCTIER, TRISTAN, TROUPE DE VIEILLES PAYSANNES.

UNE VIEILLE PAYSANNE.

Regardez comme elles se sont amusées à babiller.

UNE AUTRE PAYSANNE, haut après les jeunes.

Vraiment, c'est bien la peine de prendre permission de passer par le chemin de traverse pour arriver les dernières! il fait déjà un peu jour... Allons. (Elles passent.)

AUTRE VIEILLE PAYSANNE.

Salut, messieurs, bonjour. (Elle passe.)

UNE VIEILLE PAYSANNE.

Dites-nous un peu, messieurs, comment se porte le roi?

TRISTAN.

Bien, la mère, bien.

LOUIS XI.

Très-bien portant.

COCTIER.

Le mieux du monde.

AUTRE VIEILLE PAYSANNE.

Oh oui! je vous croyons bien, vous autres... allez!

LOUIS XI.

Pourquoi donc?

UNE PAYSANNE.

Vous dites toujours, cela va bien, tandis que tout le monde dit que cela va de mal en pis.

AUTRE PAYSANNE.

Oui, on nous assure qu'il s'en va comme une chandelle.

LOUIS XI.

Et qui vous a dit cela?

UNE PAYSANNE.

Dame! c'est le bruit de partout.

LOUIS XI, à Coctier.

Je ne respire plus... Je sens que je me meurs.

COCTIER.

Canaille qui parle.

UNE PAYSANNE.

Dame aussi! il ne prend jamais l'air. Puis il a un médecin qui ne le quitte pas; comment guérir!

LOUIS XI.

Ils me croient déjà mort! Il faut que je sois en grand danger.

TRISTAN.

En voilà assez, en voilà assez; allez, allez, passez.

AUTRE PAYSANNE.

Votre servante, messieurs.

UNE PAYSANNE.

Bonne matinée, monsieur le capitaine.

SCÈNE X.

LOUIS XI, COCTIER, TRISTAN.

COCTIER.

Tâtons votre pouls. Comme il est agité pour des misères!

TRISTAN.

Ne vous épouvantez pas de ces contes... Ce sont des bruits de village, bavardages du peuple. Je suis si accoutumé à entendre tous les jours de pareilles inepties, que je ne m'en inquiète plus.

LOUIS XI.

Ils me regardent comme mort, je vous l'assure; et vous ne voulez en rien croire, vous autres... Je suis mal; je veux rentrer, et que vous alliez tout de suite dans ce village vous informer soigneusement de ceux qui ont tenu ces discours. Redoublez les espions, et faites mettre à la question les gens qui auraient dit que j'allais mourir. (Baisant sa petite Vierge de plomb.) O ma bonne Notre-Dame, ne m'abandonne point! En toi j'ai foi entière! Qu'on ap-

porte ma guérite de transport... Je voudrais pour beaucoup n'être pas sorti. (A Tristan.) Vous voyez ce qu'on dit, et vous vantez votre vigilance... Quelle douleur je sens!

COCTIER.

C'est votre faute. Vous vous bouleversez l'esprit pour des billevesées.

LOUIS XI.

Ma faute! des billevesées! Encore cette nuit, j'ai rêvé qu'on voulait m'assassiner...

COCTIER.

Je vous l'ai répété cent fois : quiconque vous livrera sa vie, sera maître de la vôtre. Ainsi, point de terreur; elle ne préserve de rien. (On aperçoit dans le ciel une espèce de météore.)

LOUIS XI.

Eh! qu'est-ce que cette flamme, ce feu que j'aperçois?

COCTIER.

De quel côté? voyons...

LOUIS XI.

Eh, là, là!... Tenez, elle s'augmente, s'étend... Comment, vous ne la voyez pas? (Baisant sa petite Vierge de plomb.) Bonne Notre-Dame! qu'est-ce que cela m'annonce?

COCTIER.

Météore, vapeurs qui vont se dissiper.

LOUIS XI.

Si mon astrologue était ici, il me dirait si ce signe-là en veut à mes jours.

COCTIER.

Qui? ce Napolitain, à qui vous avez donné l'archevêché de Vienne? Belle science, par ma foi, que la sienne! Eh! vous a-t-il empêché d'avoir un accès de fièvre?

LOUIS XI.

Non... Mais vous qui le blâmez, guérissez-moi donc, et je vous promets, foi de Roi Très-Chrétien, de vous faire avoir un chapeau de cardinal... Guérissez-moi, car je souffre dans tout mon corps... Qu'est-ce que je sens au flanc droit?... Comme je frissonne!... N'est-ce pas ce maudit vent du nord?... Oh! oui, c'est lui; je le sens à mes nerfs... Le voilà qui souffle encore, et je ne m'étonne plus si je souffrais tant.

COCTIER.

Il est vrai que ce vent crispe les nerfs et nuit beaucoup à l'efficacité de mes remèdes.

LOUIS XI.

S'il allait durer aussi long-temps que le mois dernier, pendant lequel il m'a tant tourmenté!

COCTIER.

Nous sommes à la nouvelle lune; et puisqu'il reprend, il y a tout à craindre qu'il ne dure... Cela est vraiment funeste pour vous.

LOUIS XI.

Je veux qu'on envoie tout de suite ordonner des processions par tout mon royaume, pour obtenir la cessation de ce maudit vent du nord. Je veux faire expédier un courrier à Paris, afin que tous les corps et communautés aillent en cérémonie à Saint-Denis y intercéder le patron de la France contre cette bise qui me désole et nuit à ma guérison... Et le saint homme de Calabre, oh! quand viendra-t-il!... Tardera-t-il encore long-temps? (On arrive avec la guérite de fer. Le prévôt et le médecin aident le roi à y entrer, après y avoir placé son fauteuil. Le prévôt renferme la guérite, et donne la clef au médecin qui accompagne le corps de troupes.) Attendez... Prenez garde.

Fermez bien les portières. Quel vent! comme il me perce! Que je suis malheureux! (On l'emporte. Le grand-prévôt l'environne avec des gardes. Un corps fait la ronde, en battant la caisse, et relevant les sentinelles de nuit.)

SCÈNE XI.

(Le théâtre change, et représente une grande salle de l'intérieur du château. On entre par une porte qui est d'un côté, et où il y a des gardes et un officier qui tient la porte. Ceux qui passent en traversant la salle vont à une autre porte qui donne dans la chambre du roi, laquelle est pareillement gardée.)

SALLART, LEDAIM ET DOYAC.

(Ils sont précédés d'officiers de chasse et de paysans qui portent des cages, dans lesquelles sont des chats et de gros rats séparément.)

LEDAIM, à Sallart.

Monsieur le capitaine des chasses, l'expédient que vous avez trouvé est assurément très ingénieux.

SALLART.

Ce n'est point de mon invention, monsieur; c'est, parbleu! de Sa Majesté elle-même; et, d'après ses ordres précis, j'ai fait attraper les gros rats des environs, avec tous les chats un peu affamés. Cela va faire une chasse d'une espèce singulière, et qui suppléera à celle que son triste état ne lui permet pas de goûter dans nos terres... La salle est-elle disposée en conséquence, et prête à recevoir les champions qui vont combattre dans l'arène sous ses augustes regards?

DOYAC.

On arrange le champ clos. Il m'a fallu y veiller en personne; car les ouvriers n'y entendaient rien... Je

veux servir de veneur dans cette plaisante chasse. Il n'y a rien à quoi je ne m'emploie pour les plaisirs de Sa Majesté.

LEDAIM.

Et moi de même.

SALLART.

Mais, messieurs, si nous faisions une répétition en règle, cela n'en irait que mieux. J'ai imaginé une espèce de battue, où la troupe des rats, poursuivie par la phalange des chats, passera et repassera comme un trait sous les yeux de Sa Majesté... Ce sera un vrai plaisir pour elle de contempler cette fuite et ces combats.

LEDAIM.

Vous avez de rares talens en cette partie. Quelle fertile imagination!

DOYAC.

Mais vous êtes vraiment un homme essentiel, et les récompenses du roi ne peuvent vous manquer.

SALLART.

Messieurs, vous me flattez beaucoup... (D'un ton important.) Allez, vous autres, prenez ces cages, et suivez-moi. (Aux paysans, de qui les gardes-chasses prennent les cages.) Vous, retirez-vous : on n'a plus besoin de vos services.

UN PAYSAN.

Monsieur le capitaine, nous aurions une grâce à vous demander.

SALLART.

De quoi s'agit-il? Dépêchez. Je n'ai pas le loisir... Eh bien, que voulez-vous?

LE PAYSAN.

C'est de prier le roi de nous laisser tuer quelques piè-

ces de gibier qui est en si grande population depuis qu'il ne chasse plus à cause de sa maladie; de sorte que tous les biens de la terre sont détruits par cette engeance-là.

UN AUTRE PAYSAN.

Oui! Et ils nous font la nargue encore : on dirait que tous ces animaux-là savont qu'il nous est défendu d'y toucher ; car ils venont nous regarder dans nos carrés de choux jusque sous le nez, comme pour se moquer de nous, tandis qu'ils ont le ventre plein de nos légumes. J'enrageons de bon cœur de les voir si insolens; car j'avons souvent l'estomac vide, et quelqu'un d'eux nous ferait bonne mine au pot.

SALLART.

Vous êtes bien hardis de faire de pareilles demandes; c'est bien à faire à des manans comme vous de raisonner ainsi... Apprenez que vous devez respecter le moindre de ces lièvres; et si quelqu'un d'entre vous y touche, je le ferai, Dieu me damne! brancher sur l'heure.

UN PAYSAN.

Mais, puisque Sa Majesté est malade, et qu'elle ne chasse plus...

SALLART.

Que dites-vous? malade? Il vous appartient bien de parler ainsi! Le roi chassera peut-être demain, peut-être aujourd'hui.

LE MÊME PAYSAN.

Mais en attendant, monsieur le capitaine, au moins tuez-en donc quelques uns vous-même; car les sangliers, les cerfs fourragent tout, vignes et moissons. Pourquoi le roi ne veut-il pas qu'aucun seigneur chasse d'aucun côté? Ces animaux sont-ils donc plus à conserver que nous?

N'avons-nous pas assez des tailles et de tout ce que nous payons? Et si cela continue, le roi ne sera plus que le roi des bêtes fauves et des lièvres; car je laisserons là le tout, et nous nous en irons, nos enfans sur le dos.

SALLART.

Qu'on me chasse ce raisonneur, et qu'on mette en prison le premier qui dira un seul mot. (Les gardes les poussent dehors.)

DOYAC.

C'est bien fait; il faut être ferme avec ces drôles-là.

LEDAIM.

Oh! les chasses sont bien entre vos mains, M. Sallart.

SALLART.

Vraiment oui; il n'y aurait qu'à écouter le paysan! (Aux gardes.) Je vous ordonne d'être plus sévères que jamais, et d'observer l'ordre du roi à la lettre. Vous savez qu'il n'y a aucun rang qui tienne. La chasse est généralement défendue; et la volonté du prince est au dessus de toute considération.

DOYAC.

Voilà parler comme un fidèle serviteur.

LEDAIM.

Bon citoyen, M. Sallart.

SALLART.

Allons, messieurs, faisons place, et commençons la répétition.

SCÈNE XII.

(Tandis que Sallart, Ledaim et Doyac se retirent par une porte du fond, suivis de gardes qui portent les cages de rats et de chats, entrent par une autre porte des moines et chanoines, portant de petites caisses de reliques. On voit paraître Jacques Rozat avec plusieurs de ces religieux chargés de reliques, et des chanoines de Cologne avec des reliques des Trois-Rois. Ils se font des révérences en entrant.)

JACQUES ROZAT, CHANOINES DE COLOGNE, CORDELIERS.

UN CHANOINE DE COLOGNE.

Serviteur, mes révérends.

JACQUES ROZAT.

Nous vous saluons, messieurs les chanoines.

UN CHANOINE.

Il paraît que nous venons chacun pour le même objet.

JACQUES ROZAT.

C'est pour la précieuse santé du roi que nous apportons quelques reliques efficaces qui nous ont été demandées.

LE CHANOINE.

Pourrait-on savoir de quel pays elles viennent?

JACQUES ROZAT.

De Lombardie.

LE CHANOINE.

Elles ont de la vertu de ce côté-là... Nous, nous arrivons de Cologne, et nous apportons une chemise qui a touché aux Trois-Rois, et, de plus, un petit fragment d'iceux.

JACQUES ROZAT.

Cela doit avoir un effet infaillible. Vous rendez là un

service essentiel au roi, et méritez qu'il reconnaisse un si grand bienfait.

UN CORDELIER.

Jamais la chemise des Trois-Rois n'a manqué une guérison.

AUTRE CORDELIER.

Les prodiges qu'elle a enfantés sont innombrables.

LE CHANOINE.

Vous avez bien de la bonté, mon révérend.

AUTRE CHANOINE.

Rien de plus honnête de votre part.

UN CHANOINE.

Soyez sûr que, de notre côté, nous ne vous ferons point de tort.

JACQUES ROZAT.

Messieurs, nous sommes persuadés de vos bonnes intentions. On n'est pas dans ce monde pour se détruire.

UN CHANOINE.

Dites-nous un peu, avez-vous vu le cardinal d'Albi?

JACQUES ROZAT.

Oh! oui. Nous sommes bien avec lui; il nous a donné la permission de nous présenter.

UN CHANOINE.

Vous n'avez pas oublié le secrétaire?

JACQUES ROZAT.

Nous avons rempli tous les usages, et largement.

LE CHANOINE.

Bon : c'est tout comme nous. Il faut encore avancer cet argent, outre les frais du voyage; mais nous n'y perdrons rien, je vous assure. Vous pouvez compter que vos reliques seront acceptées.

JACQUES ROZAT.

Messieurs, je vous souhaite, ainsi qu'à nous, une bonne gratification.

LE CHANOINE.

Voici le cardinal de La Balue et le cardinal d'Albi. Ils s'arrêtent à la porte, obsédés par la foule qui les supplie.

AUTRE CHANOINE.

Ce sont eux qui ont fait de belles fortunes ! L'un était jadis laquais, et l'autre s'est élevé tout aussi miraculeusement.

JACQUES ROZAT.

De pareilles fortunes donnent bon espoir.

UN CHANOINE.

Paix ! les voici qui s'avancent.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE, GRIMALDI, NONCE DU PAPE, portant le corporal de saint Pierre.

(De grandes salutations jusqu'à terre, des chanoines et cordeliers, aux cardinaux qui vont à la porte du roi. Pendant ce temps, conversation à voix basse des cordeliers et chanoines sur le devant du théâtre.)

JACQUES ROZAT, à voix basse.

Il me semble que le nonce apporte avec lui des reliques.

LE CHANOINE.

Je ne le vois que trop, et je crains que cela ne nous nuise.

JACQUES ROZAT.

Notre Saint-Père n'a-t-il pas déjà assez de richesses, et devrait-il se mêler d'envoyer encore ici des reliques à notre

désavantage? car de pareils dons nous font toujours grand tort, en ce qu'il faut que le roi y réponde. D'ailleurs, cela engendre une trop grande multiplicité.

LE CHANOINE.

Il est vrai que le Saint-Père, dans sa haute fortune, devrait nous abandonner un tel soin; mais peut-être aussi que cette abondance ne nuira pas, et ne paraîtra rien de trop aux yeux du roi, car il est grand amateur.

JACQUES ROZAT.

Le voici... Qu'il est défait!...

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LOUIS XI, en robe de satin cramoisi, doublée d'hermine; il est porté dans un fauteuil; les cardinaux l'accompagnent. Les chanoines et les moines sont autour des cardinaux.

LES CHANOINES, aux cardinaux, à voix basse.

Nous nous recommandons à vous.

LES CORDELIERS.

Ne nous oubliez pas.

LE CARDINAL D'ALBI.

L'un après l'autre, s'il vous plaît..... Donnez-moi vos reliques et le prix de chacune... Bon!

LOUIS XI. (Il a les mains jointes et paraît accablé.)

Ah! je suis bien mal! J'ai besoin de toutes ces précieuses reliques; qu'on m'en environne!

UN CHANOINE.

Sire, celle-ci est pour l'épaule droite.

AUTRE CHANOINE.

Cette autre est pour la tête.

UN CORDELIER.

Voici pour l'estomac.

AUTRE CORDELIER.

Radicale pour le dos.

UN CHANOINE.

Unique pour les reins.

UN CORDELIER.

Voici l'osselet du grand Policarpe.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Pas si haut... Doucement; parlez bas, car la tête de Sa Majesté souffre du moindre bruit.

LE CARDINAL D'ALBI.

Donnez-moi tout... Nous compterons après. Il faut faire place à l'envoyé du Saint-Père.

LOUIS XI.

Prenez toutes ces saintes reliques, et qu'on les range autour de mon lit; il ne saurait y en avoir une trop grande quantité. O bonne Notre-Dame de Madère! croyez que je ne vous suis pas infidèle, en appelant à mon secours l'intercession de tous ces saints.

(Il baise sa petite Vierge de plomb.)

LE CARDINAL D'ALBI.

Sire, voici le nonce qui vous apporte directement de Rome le corporal de saint Pierre. C'est d'un effet immanquable.

LOUIS XI.

Grâces lui soient rendues! Qu'on me le mette tout de suite!

LE NONCE.

Voici la liste de toutes les reliques que le Saint-Père

envoie à Votre Majesté, reliques d'un si grand mérite, qu'elles ont manqué de causer une révolte dans Rome lorsque le peuple a su qu'on les emportait en France..... Il a fallu que le maître d'hôtel de Sa Sainteté s'échappât secrètement.

LOUIS XI.

Le Saint-Père peut compter qu'après de si grandes marques de sa bienveillance, je ne refuserai rien de ce qu'il me demandera.

LE NONCE.

Sire, il ne demande que peu de chose.

LOUIS XI.

Quoi?

LE NONCE.

Seulement l'abolition de la Pragmatique-Sanction.

LE CARDINAL D'ALBI.

On ne saurait être plus modéré ni se contenter à moins. Avec des demandes aussi justes, n'est-il pas vrai, sire, qu'on est sûr de n'être point refusé?

LOUIS XI.

Vous savez mes intentions; arrangez cela pour moi, et que je guérisse.

LES CHANOINES, qui se présentent.

Sire!

LOUIS XI.

Pour ce que j'ai reçu de messieurs de Cologne, je leur fais une pension de dix mille écus.

LES CHANOINES.

Sire, nous prierons Dieu éternellement pour Votre Majesté.

LES CORDELIERS, qui se présentent à leur tour.

Sire, nous avons remis à monseigneur le cardinal, d'après vos ordres...

LOUIS XI, au cardinal d'Albi.

Vous en avez la liste avec les prix; vous acquitterez fidèlement cette dette... c'est la première de toutes.

SCÈNE XV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN, UN ENVOYÉ DE BAJAZET.

TRISTAN.

Sire, voici un envoyé du sultan, qui prétend avoir des choses pressées et de conséquence à vous communiquer. Il a été bien visité, et paraît s'intéresser de bonne foi à la conservation de Votre Majesté.

LOUIS XI.

Qu'il approche; que veut-il?

L'ENVOYÉ TURC, avec un papier à la main.

Sire, le sultan Bajazet, mon maître, ayant appris que vous étiez curieux de certaines reliques, a fait dresser un état de toutes celles qui sont dans Constantinople, et s'offre de les faire passer à Votre Majesté uniquement pour mériter l'amour d'un roi aussi puissant, qu'il considère personnellement, par cela même qu'il a su affermir sa puissance et se rendre maître dans ses États; et comme il se trouve beaucoup de rapport dans leurs idées sur le pouvoir absolu, il le prie d'accepter cet écrit, précurseur des dons qui vous seront adressés.

LOUIS XI, au cardinal.

Prenez, et voyez.

L'ENVOYÉ.

Faites-vous lire cet écrit, afin que je note les ossemens qui pourraient plaire à Votre Majesté.

LOUIS XI.

Lisez, cardinal.

LE CARDINAL D'ALBI, lisant.

Liste des reliques conservées à Constantinople, et que Sa Hautesse offre au roi de France. (Les chanoines de Cologne et les cordeliers de Lombardie prêtent une oreille attentive.) Le *tibia* de saint Hippolyte, l'*omoplate* de saint Apollinaire, l'*index* de saint Saphorin, le *sternum* de saint Agapite, l'*avant-bras* de sainte Dorothée.

UN MOINE.

Ah! pour celui-ci, il est faux : l'avant-bras de sainte Dorothée, c'est nous qui l'avons apporté; et le voici.

L'ENVOYÉ.

Laissez-moi le considérer, car je suis sûr de l'authenticité du tout, et surtout de cet article-là. Il a été conquis, et on l'a trouvé sur le maître-autel bien et dûment enchâssé.

JACQUES ROZAT.

C'est une copie, c'est une copie. Nous avons le véritable avant-bras; nous sommes sûrs de notre fait.

L'ENVOYÉ.

Je certifie le contraire à Votre Majesté.

JACQUES ROZAT.

Les vraies reliques des saints seraient-elles demeurées en paix chez les musulmans? Elles se seraient plutôt envolées pour se réfugier dans le sein de la catholicité. Il ne faut que cet argument pour vous confondre.

L'ENVOYÉ.

On les tient depuis la prise de Constantinople. Voilà un fait; et c'est vous qui, d'après cette perte, avez forgé des imitations.

JACQUES ROZAT.

Des imitations! Et les nôtres ont fait des miracles avoués, certifiés, multipliés. Quelle autre preuve...

L'ENVOYÉ.

Celles de mon maître sont incontestablement les véritables. Nous avons eu les reliques et les reliquaires.

UN CORDELIER, au cardinal.

M. le cardinal, faites-le congédier; il va nous faire du tort.

LE CARDINAL, à voix basse.

Je dirai à Sa Majesté que les choses les plus saintes seraient profanées par l'approche d'un musulman.

UN CORDELIER.

Oui, d'un idolâtre qui adore Mahomet (*).

JACQUES ROZAT, haut.

Sire, je vous assure que ces présens ne sont qu'un envoi chimérique et imposteur: c'est nous qui avons ces précieuses reliques dans la plus parfaite identité.

L'ENVOYÉ.

Je soutiens le contraire; vous n'avez que des contrefaçons...

JACQUES ROZAT.

Ah, sire! permettez-vous qu'il blasphême ainsi en votre présence?

(*) L'ignorance de ce temps-là faisait regarder les mahométans comme des idolâtres.

L'ENVOYÉ.

Mon maître ne les vend point à Sa Majesté : voilà mon dernier mot. Il les lui donne. Si le roi en veut la collection entière, il n'a qu'à parler... Telle est ma mission.

LE CARDINAL, à Louis XI.

Sire, on ne peut se fier aux infidèles. Tout se corrompt en passant par leurs mains; il n'y a de sûreté que dans celles qui exercent le ministère des autels : et ma foi ne saurait être aussi entière pour les reliques de Constantinople que pour celles de Cologne et de Lombardie.

LOUIS XI, à l'envoyé.

Répondez-vous de l'effet inévitable des reliques dont vous m'offrez la liste?

L'ENVOYÉ.

Mon maître ne peut répondre de rien : sachant que vous êtes grand amateur de ces ossemens, il a cherché à vous satisfaire; le reste ne le regarde pas. C'est un pur don de sa générosité; et vous pourriez, sire, le reconnaître avec un peu plus de complaisance.

LE CARDINAL D'ALBI.

Vous entendez, sire, comme il parle? Toutes ses paroles sont scandaleuses.

LOUIS XI, à l'envoyé.

Retirez-vous, et dites à votre maître que je ne veux point de ses présens; je n'accepterai son amitié et son alliance qu'en cas qu'il veuille se convertir à la foi catholique.

L'ENVOYÉ.

Il pourrait, sire, vous faire la même proposition.

LOUIS XI, baisant sa petite Vierge de plomb.

Quel blasphême! O bonne Notre-Dame, pardonnez-moi de l'avoir entendu!

L'ENVOYÉ.

Les reliques de mon maître seront pour d'autres moins difficiles : copies ou originaux, rien de tout cela ne guérit, sire. On a voulu seulement vous complaire. Excepté la tombe de Mahomet, il n'y a point de miracle à espérer sur la terre.

LE CARDINAL.

Il est bien audacieux !

LOUIS XI, à voix basse.

Qu'on le chasse, et qu'on le conduise sous bonne escorte jusqu'aux frontières de mes États.

LE CARDINAL.

Il mériterait d'être puni.

LOUIS XI, à part.

Si je ne craignais des représailles, je l'aurais bien fait changer de langage ; il m'a tout ému.

LE CARDINAL.

Il ne faut que la présence d'un infidèle pour arrêter la vertu des reliques que vous possédez.

LOUIS XI.

Bonne Notre-Dame de Madère ! préservez-moi de toute communication avec les infidèles, et pour réparation d'en avoir envisagé un seul, j'institue une prière à la sainte Vierge, qu'on dira le matin, à midi et le soir : on l'appellera l'*Angelus,* et la cloche de toutes les églises et de toutes les communautés sonnera trois fois pendant ce temps. Ayez soin, cardinal, que cela soit ainsi par toute la France, et que le peuple s'y conforme.

LE CARDINAL.

Vos ordres, sire, seront exécutés ; on sonnera l'*Angelus* trois fois par jour, et tout le monde, au son de la

cloche, se mettra à genoux. Vous devez présentement être rassuré, en voyant autour de vous ces saintes et nombreuses reliques.

LOUIS XI.

Je veux les essayer toutes... Eh, le saint homme ne vient donc pas!

LE CARDINAL.

Il ne doit pas tarder, sire. J'en ai un pressentiment secret, et j'ai offert le saint sacrifice pour sa prompte arrivée.

LOUIS XI.

Commandez encore trois cents messes pour cela.

LE CARDINAL.

Oui, sire... et le ciel vous favorisera.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, le comte de Beaujeu arrive avec le dauphin.

LOUIS XI, *effrayé.*

Le comte avec le dauphin!... Retirez-vous tous. (A l'officier.) Que mes gardes se tiennent prêts avec vous au moindre signal... Faites entrer le comte, mais seul.

SCÈNE XVII.

LOUIS XI, *seul.*

Il me prend un tremblement... Pourquoi vient-il avec le dauphin?... Serait-ce lui qui tramerait?... lui, en qui

j'ai mis toute ma confiance, à qui j'ai donné ma fille aînée... Mais c'est pour cela même qu'il me trahirait peut-être... Devenu si puissant... Prenons nos sûretés.

SCÈNE XVIII.

LOUIS XI, LE COMTE DE BEAUJEU.

LOUIS XI, aussitôt que le comte de Beaujeu entre.

Holà, capitaine, tous mes gardes ici! (Les gardes et les officiers accourent.) Qu'on se saisisse de lui!

LE COMTE.

De moi, sire! O Dieu! qu'ai-je donc fait? Qui peut m'avoir attiré votre colère?

LOUIS XI.

Assurez-vous de sa personne; prenez garde qu'il n'échappe... Qu'on le fouille, et qu'on m'apporte tous les papiers qu'il a sur lui. (A un détachement.) Vous, allez; et qu'on arrête tous ses gens.

LE COMTE.

Est-il possible d'être traité aussi honteusement? moi, votre gendre! moi, qui avais votre confiance, et qui suis toujours resté le plus fidèle de tous les princes!

LOUIS XI.

Voyons.

(Il lit avidement quelques papiers qu'on a tirés des poches du comte.)

SCÈNE XIX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE DE BEAUJEU.

LA COMTESSE DE BEAUJEU, *entrant avec vivacité.*

Que vois-je, mon père! Qu'avez-vous donc contre mon époux? Dites-moi de quel crime il s'est rendu coupable, pour être traité ainsi?

LE COMTE.

Je suis sûr de mon innocence; jamais ma fidélité ne s'est démentie un instant; et si l'on m'a noirci auprès de Sa Majesté, je puis aisément me justifier.

LA COMTESSE.

Entendez-vous le cri de l'innocence, mon père? et pouvez-vous écouter vos soupçons aussi précipitamment? Ne sommes-nous pas vos fidèles sujets, vos enfans, en qui vous avez placé votre confiance? Croyez-en votre fille: non, non, nous ne vous trahissons pas.

LOUIS XI.

Dites-vous bien vrai? Puis-je me fier à vos paroles?

LA COMTESSE.

Ah, rejetez ces doutes outrageans! je suis votre fille. Qui plus que moi est intéressé à votre conservation? Je réponds de mon époux; il ne peut que perdre dans tout changement, et ses intérêts sont entièrement liés aux vôtres.

LOUIS XI, *après un silence.*

Qu'on le laisse libre.

LA COMTESSE, *aux gardes.*

Retirez-vous. (*Elle embrasse le comte.*) Est-ce là l'homme dont vous pouvez suspecter la fidélité?... Comte, n'en

prenez aucun chagrin; c'est la maladie de mon père qui cause de pareilles erreurs.

LOUIS XI.

Mais c'est qu'on me menace de complots... Il vient ici, accompagné du dauphin, et malgré ma défense.

LE COMTE.

Sire, pardonnez; c'est d'après votre ordre même.

LOUIS XI.

Moi, je vous aurais dit de l'amener?

LE COMTE.

Votre Majesté tient encore l'ordre par écrit; c'est le seul papier que vous n'ayez pas lu, et qu'on vient de vous remettre... Le voilà entre vos mains.

LOUIS XI, regardant et lisant.

Ah! je l'avais oublié... Il est vrai que je m'étais proposé de le voir et de l'entretenir; mais depuis j'ai changé d'avis. On me menace; il se trame quelque conjuration secrète; il y a des semences de révolte.

LA COMTESSE.

Sire, calmez-vous; nous veillons à tout; j'ai vérifié par moi-même la délation de ce cordelier; elle s'est trouvée destituée de tout fondement. Nous l'avons interrogé, examiné de nouveau; il s'est coupé, et enfin il a été obligé d'avouer que c'était un tour imaginé pour obtenir récompense... Il est en prison, où il demande grâce de sa fourberie.

LOUIS XI.

Il faut qu'il soit pendu, pour m'avoir fait une pareille peur. Je veux que mon prévôt le fasse expédier aujourd'hui.

LE COMTE.

Sa condamnation est juste.

LA COMTESSE.

Oui, mon père, il mérite la mort, pour avoir ajouté une fausse terreur à vos souffrances. Dans trois heures vous en serez délivré.

LOUIS XI.

Dites-moi un peu, comte, le dauphin est-il élevé comme je vous l'ai recommandé? Prenez garde que je n'aie aucun reproche à vous faire quand je le verrai. S'il allait être différent de ce que je veux qu'il soit...

LE COMTE.

Votre Majesté sera satisfaite. Il est dans la plus parfaite ignorance; et quand même il lui viendrait l'idée de s'enfuir et de se révolter, il n'a aucune capacité pour se faire écouter de qui que ce soit. Soyez persuadé, sire, qu'il n'éblouira et ne séduira personne par ses connaissances; il est bien tel que Votre Majesté le désire.

LOUIS XI.

Les connaissances lui seraient inutiles; il n'est pas fait pour entrer dans les affaires de mon vivant; il faut qu'il ignore tout ce qui se passe dans mes États.. Mais mes douleurs augmentent; chaque partie de mon corps semble se déchirer; je tombe dans une faiblesse... Ah! que le saint homme tarde à venir!

LA COMTESSE.

Je vous annonce son arrivée, mon père, et j'ai envoyé au devant de lui pour le faire hâter.

LOUIS XI.

Ma fille, je vous tiendrai compte de tous vos soins... Je verrai donc le saint homme, qui me guérira!... Aidez-

moi à me couvrir de cette relique : celle-ci me fera plus de bien, sans doute. Je souffre avec l'autre.

SCÈNE XX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, COCTIER, DEUX VALETS DE CHAMBRE.

COCTIER, une coupe à la main.

Comment, sire, vous tardez si long-temps? L'heure de vous mettre dans votre bain se passe. Il faut que j'apporte moi-même votre potion; il y a deux heures que vous devriez l'avoir prise. Allons, ne faites point l'enfant, et que je vous voie l'avaler de bonne grâce.

LOUIS XI, aux valets de chambre.

Pourquoi ne m'avertissez-vous pas de l'heure où je dois prendre ma médecine?

UN VALET DE CHAMBRE.

Votre Majesté nous avait défendu de l'interrompre.

LOUIS XI.

Sortez tous les deux de ma présence. Je vous chasse.

(Les valets de chambre se retirent.)

COCTIER.

Allons, buvez tout d'un coup.

LOUIS XI.

Mais il y en a beaucoup; et si c'est aussi mauvais que ce que vous m'avez fait prendre hier...

COCTIER.

Avalez, avalez; et point tant de façons, ou je ne me mêle plus de votre santé; et alors vous guérirez comme vous pourrez.

LOUIS XI.

Il faut donc que je boive, malgré mon extrême répugnance... Puissé-je y trouver du soulagement!

LA COMTESSE.

Prenez courage, sire; c'est l'affaire d'un instant...

LOUIS XI, buvant, et rendant la coupe au médecin.

Oh! que cela est mauvais!

COCTIER.

Parbleu! l'on métamorphosera pour vous les remèdes en miel, en confitures! C'est bien avec ces douceurs-là qu'on guérit des maux aussi invétérés que les vôtres! Vous n'y êtes pas encore; il faut de ce pas aller prendre votre bain; puis vous avalerez de deux heures en deux heures la même potion, et sans y manquer; après cela, suivant l'effet, nous tenterons autre chose. J'ai différens remèdes à vous faire prendre; il faudra bien qu'à la fin nous venions à bout de votre maladie, toute rebelle qu'elle se montre.

LOUIS XI.

Je l'espère bien; car j'ai été docile à vos ordonnances, et je compte sur l'efficacité des reliques, qui, jointe à celle des remèdes....

COCTIER.

Ne transgressez pas une seule de mes ordonnances, voilà le point capital, et je réponds de vous : sans quoi...

LOUIS XI.

Ne vous fâchez donc pas, médecin... Est-il quelqu'un de plus malheureux que moi! A quoi me sert ma grandeur?

COCTIER.

Oh! il faut que votre grandeur prenne médecine tout comme un autre.

LOUIS XI.

Tout comme un autre?

COCTIER.

Eh, oui! pouvez-vous guérir différemment?

LOUIS XI.

Vous m'assurez en avoir guéri plusieurs, mon cher et habile médecin?

COCTIER.

Vous le savez bien.

LOUIS XI.

Et qui étaient plus désespérés que je ne le suis?

COCTIER.

Sans moi, vous seriez tombé dans le dernier degré de dépérissement, et alors il n'y avait plus de remède.

LOUIS XI.

Il en est temps encore?... Vous me l'assurez bien?

COCTIER.

Sans doute... sans doute... Mon art m'offre des ressources infinies, ignorées de tous les autres médecins.

LOUIS XI.

N'est-il pas juste que je jouisse un peu d'une royauté à laquelle j'ai fait des sacrifices assez grands pour en retirer les fruits, et que j'occupe le trône au moins quelques années encore? J'y suis monté un peu tard : vous l'avouerez, et vous devez mettre à ma maladie une attention proportionnée à mon rang et à la perte que je ferais.

COCTIER.

Irais-je de but en blanc tuer un roi de France!

LOUIS XI.

Non, non, je le sais bien; vous y prendrez garde. Ne vous mettez pas en colère; c'est que je souffre. Et comme on ne saurait employer trop de moyens, permettez que je presse l'arrivée du saint homme. Envoyez tous les chevaux de ma nouvelle poste au devant de lui. (Baisant sa petite Vierge.) O bonne Notre-Dame de Madère!... Allons, qu'on me porte au bain.

COCTIER.

Une autre fois gardez-vous d'y entrer si tard, je vous en préviens.

LOUIS XI.

Allons, allons, j'y vais de ce pas. Ne grondez point, médecin.

(On emporte Louis XI.)

SCÈNE XXI.

(Le théâtre représente une des salles de cérémonie, qui avoisine la chambre du roi dans l'intérieur du château.)

LOUIS DUC D'ORLÉANS ET CHARLES DAUPHIN.

LE DUC D'ORLÉANS.

Monseigneur le Dauphin, permettez que je vous exprime la joie que je ressens de me trouver ici avec vous.

LE DAUPHIN.

Je vous remercie, M. d'Orléans.

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous êtes toute l'année enfermé dans le château d'Amboise, et personne ne peut avoir la permission de vous y rendre visite.

LE DAUPHIN.

Ce n'est pas ma faute : j'aurais beaucoup de plaisir à recevoir du monde; mais le roi mon père l'a expressément défendu, et je vous réponds que je m'ennuie très fort de ne voir que les mêmes personnes.

LE DUC D'ORLÉANS.

Les études que vous faites occupent sans doute tout votre temps, monseigneur?

LE DAUPHIN.

On ne me fait rien apprendre, monsieur; et c'est ce qui me chagrine. Je veux en demander la raison au roi. Croiriez-vous qu'à mon âge on refuse de m'enseigner à lire? Mais je suis ennuyé de mon loisir : jouer sans cesse me fatigue; et puisque je dois être roi un jour, ne faut-il pas que je sache ce que savent mes sujets, et plus encore? Qu'en pensez-vous, M. d'Orléans?

LE DUC D'ORLÉANS.

Monseigneur, les rois peuvent quelquefois se dispenser de la science, lorsqu'ils ont sous eux des personnes instruites qu'ils laissent faire, ou dont ils prennent les avis.

LE DAUPHIN.

Je ne crois pas que cela soit bien, comme vous le dites, M. d'Orléans. Je suis franc, quoiqu'on me dise toujours que, dans mon rang, il faut dissimuler. Contrainte pénible! Je ne crois point qu'on puisse bien choisir un bon conseil si l'on n'a du jugement, et pour bien juger il faut savoir, il faut être au moins en état de discerner le vrai mérite, et la probité. Je vois déjà qu'on me trompe : je n'ose plus me fier à personne; et si je ne savais pas que vous êtes un jeune prince bien élevé, rempli d'honneur et de vertus, je me garderais de vous parler à cœur ouvert.

LE DUC D'ORLÉANS.

Certainement, monseigneur, je n'abuserai point de votre confiance, et je ferai tout pour la mériter : vous êtes encore assez jeune pour réparer le temps perdu, avec un peu d'étude et d'attention. Bien qu'on vous en empêche, il n'est pas impossible que vous parveniez à discerner ce qui est juste et bien d'avec ce qui ne l'est pas ; l'âge et la réflexion vous donneront de bonnes idées.

LE DAUPHIN.

Je voudrais avoir un moyen sûr pour avancer toujours dans la meilleure voie sans m'égarer..... Parlez-moi ouvertement : croyez-vous qu'il soit possible que je devienne un jour un bon roi?

LE DUC D'ORLÉANS.

Oui, monseigneur, je le crois.

LE DAUPHIN.

Vous le croyez?

LE DUC D'ORLÉANS.

Très sincèrement.

LE DAUPHIN.

Eh bien! voilà cependant que vous me flattez, car vous ne me connaissez guère. Et comment pouvez-vous affirmer cela, puisque nous nous sommes vus si peu?

LE DUC D'ORLÉANS.

L'inquiétude généreuse que vous m'avez témoignée est pour moi, monseigneur, d'un heureux augure ; elle me suffit, et me dispense de toute autre preuve. Mais, pour répondre à votre franchise, je prendrai la liberté, si vous y consentez, de vous faire quelques questions, lesquelles m'affermiront, j'espère, dans ce que j'ai dit... Y consentez-vous, monseigneur?

LE DAUPHIN.

Volontiers.

LE DUC D'ORLÉANS.

D'abord, avez-vous un cœur sensible; c'est-à-dire, lorsque vous voyez quelqu'un souffrir, compatissez-vous aux douleurs qu'il endure?

LE DAUPHIN.

Oui.

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous sentez-vous un désir véritable qui vous pousse à faire vos efforts pour faire cesser ou diminuer sa peine?

LE DAUPHIN.

Oui. L'autre jour on frappait un soldat sous mes yeux; je n'ai pu m'empêcher de crier, comme si l'on m'avait battu moi-même.

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous ne pouvez donc voir tranquillement faire du mal à un homme, et quand il souffre vous souffrez avec lui?

LE DAUPHIN.

Beaucoup.

LE DUC D'ORLÉANS.

Par conséquent, vous serez fort attentif à ne point causer de peine à vos semblables?

LE DAUPHIN.

J'en serais bien fâché. Et que peut-il nous revenir des douleurs d'autrui?

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous n'aimerez donc pas à diminuer la nourriture d'un pauvre paysan, à le priver de ce qu'il peut donner chaque jour à ses enfans; et cela pour avoir de beaux châteaux, de beaux meubles, un plus grand train?

LE DAUPHIN.

Non; je sens que j'aurais plus de plaisir à faire le bien-être d'autrui qu'à me contenter moi-même de cette manière.

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous n'aurez pas du goût, je crois, pour assembler une armée à grands frais, et faire égorger dans une plaine quinze à vingt mille hommes, afin d'essayer, au risque de leur vie, d'agrandir votre royaume d'une province ou d'une île lointaine, et de porter le malheureux titre de conquérant et de vainqueur?

LE DAUPHIN.

Il me semble qu'il est atroce de causer une mort douloureuse à un seul homme qui est un bon sujet, pour en obtenir un autre qui à coup sûr ne vous aimera point; car l'amour ne s'obtient point par la force. *Homicide point ne seras;* telle est *la loi.* Mais dites-moi, est-ce que les rois ont commis de pareilles horreurs?

LE DUC D'ORLÉANS.

Oui, monseigneur; peu d'entre eux ont fait le bonheur de l'humanité. Les uns, avec un cœur assez bon, ont été victimes de leur trop grande faiblesse; les autres ont péché par une ambition déraisonnable, et au lieu de diriger leur pouvoir vers l'amélioration intérieure du royaume, ils n'ont songé qu'à des intérêts étrangers au bonheur de la patrie. Il en est qui, gâtés dès l'enfance par l'adulation, se sont endurcis à la voix mensongère des courtisans, et sont devenus impérieux, intolérans, cruels, sans égards ni respect pour les hommes, dont ils ne sont que les chefs, et non les maîtres absolus. Ceux-là sont détestés et redoutés : aussi s'enferment-ils, et n'osent-

ils regarder en face un homme sans sentir le remords ou la crainte.

LE DAUPHIN.

Je vous entends, et je pense, hélas! tout ce que vous pensez. La rougeur me couvre les joues; je suis prêt à pleurer. Que ne puis-je épancher dans votre sein tout ce que j'éprouve!.... Mon père! mon père!.... Ah! si j'étais le fils d'un paysan, je pourrais le voir et l'embrasser tous les jours; il m'aimerait, sa vue ferait ma joie; et le mien m'inspire de l'effroi!..... Je ne sais quoi m'empêche de l'embrasser; et lui, il m'éloigne d'un seul regard, il ne me sourit jamais. Ah! que je suis malheureux! Je ne vois autour de moi rien que de triste; on ne parle que de châtimens et de supplices, et moi-même je suis esclave.

LE DUC D'ORLÉANS.

Monseigneur, que cet exemple et votre situation vous impriment de bonne heure la nécessité d'être juste, et de ne jamais rien commettre qui vous empêche d'être affable et populaire. N'oubliez pas les vertus de votre jeune âge; toute bonne action dérive de la sensibilité. Si j'avais été destiné à porter la couronne, au lieu de m'enfermer dans une tour inaccessible, j'aurais aimé à me montrer sans gardes; j'aurais écouté avec amour tous mes sujets; l'exercice de la justice eût été ma plus chère occupation; je me serais fait le père du peuple... Voilà tout ce qu'un roi de France, après le lot qu'il a reçu de la Providence, peut faire de mieux; car quel degré de puissance peut-il désirer encore? De nouvelles augmentations de pouvoir sont des rêves funestes et nuisibles.

LE DAUPHIN.

J'aime à vous entendre. Puissé-je écouter souvent vos

conseils! Vous êtes instruit, et vous avez de nobles sentimens... (Lui tendant la main.) Soyons amis.

LE DUC D'ORLÉANS.

Soyons amis..... Mais je ne puis vous parler ici avec liberté, ni trop long-temps; il viendra un jour où peut-être vous en écouterez d'autres qui sauront vous séduire et vous faire goûter des conseils contraires.

LE DAUPHIN.

N'ayez point de pareilles craintes... Ces dissimulations dont ils veulent me remplir, je les garde contre ceux même qui me les enseignent.

LE DUC D'ORLÉANS.

Observez cependant, monseigneur, que la dissimulation est quelquefois malheureusement nécessaire envers ceux qui veulent nous tromper ou abuser de notre confiance; mais elle est indigne dans les traités publics, où l'on doit donner, à quelque prix que ce soit, l'exemple de la probité la plus intègre. Tout prince qui se couvre d'une politique insidieuse est méprisable, même dans ses succès; et la trahison, le manque de foi à ses promesses, à ses engagemens, sont ce qu'il y a de plus criminel et de plus honteux pour un monarque.

LE DAUPHIN.

J'approuve bien ces maximes. Il me semble qu'elles doivent être le garant de la sûreté publique et la confiance des nations.

SCÈNE XXII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE DE BEAUJEU, JEANNE, DUCHESSE D'ORLÉANS, SA SOEUR.

LA COMTESSE DE BEAUJEU, à part.

Comment, le dauphin seul avec le duc d'Orléans... O ciel! que dirait le roi, s'il le savait!... (Haut.) Monseigneur, j'ai cru le comte de Beaujeu avec vous.

LE DAUPHIN.

Je l'attends, ma sœur; il doit m'introduire tout-à-l'heure chez le roi.

LE DUC D'ORLÉANS.

Nous l'avons prié d'intercéder encore une fois, afin d'obtenir l'avantage de voir enfin Sa Majesté, et de lui présenter nos respects.

LA COMTESSE.

Vous avez pris une peine inutile... Le roi ne veut point vous voir aujourd'hui, et il ordonne à monseigneur de se retirer.

LE DAUPHIN.

Il m'est bien dur de ne pouvoir être admis à voir mon père.

LE DUC D'ORLÉANS.

Après tant de voyages, il ne m'est donc pas permis d'obtenir une seule audience?

LA COMTESSE.

Monseigneur, il ne faut plus venir que lorsque Sa Majesté vous mandera.

LE DUC D'ORLÉANS.

Je ne sais ce qui me met aussi mal dans l'esprit du roi.

J'ai l'honneur d'être son gendre, et le comte de Beaujeu, votre époux, a ses entrées en tout temps. D'ailleurs mon titre de premier prince du sang...

LA COMTESSE.

Je ne vous conseille pas de vous presser tant pour paraître devant Sa Majesté... Vous n'auriez pas une si gracieuse réception.

LE DUC D'ORLÉANS.

Pourquoi donc, madame?

LA COMTESSE.

Pourquoi! Osez-vous le demander? La conduite froide et insultante que vous gardez avec ma sœur depuis que vous êtes marié, ne mérite-t-elle pas l'indignation de Sa Majesté?

JEANNE D'ORLÉANS.

Ma sœur, je ne m'en plains point. M. le duc peut en agir comme il lui plaira. S'il ne m'a épousée que par force et pour obéir aux ordres du roi, je puis en dire autant de mon côté. Ainsi nous resterons comme nous sommes.

LE DUC D'ORLÉANS.

Toutes deux vous me rendez interdit, et le respect me défend de m'expliquer.

LA COMTESSE.

Prenez garde qu'à la fin Sa Majesté ne s'irrite au point de venger l'affront que vous faites à son sang... Vous entendez ce que je veux dire.

LE DUC D'ORLÉANS.

Madame, je n'entends rien et ne veux rien entendre. J'ai fait tout ce que la soumission m'avait forcé de faire, et je pense qu'on ne m'exposera pas à justifier ma con-

duite... Croyez qu'il sera plus sage de garder le silence sur le passé. Si quelqu'un a droit de se plaindre, c'est moi sans doute. Je me renferme dans les bornes que me prescrit le respect... Tirons, je vous prie, le rideau sur le reste.

JEANNE D'ORLÉANS.

Ma sœur, de grâce, épargnez-moi des discours qui me font rougir.

LA COMTESSE.

Voici le comte.

SCÈNE XXIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE DE BEAUJEU, ROCHEFORT.

(Le comte sort par une porte de chez le roi, et Rochefort entre par une autre dans le salon.)

LE COMTE DE BEAUJEU, au dauphin.

Monseigneur, Sa Majesté m'ordonne de vous reconduire à Amboise jusqu'au moment qu'il lui plaira de vous faire appeler.

LE DAUPHIN.

J'obéis à ses ordres; mais ils me font beaucoup de peine... Adieu, M. d'Orléans.

LE DUC D'ORLÉANS.

Monseigneur, j'éprouve le même chagrin, et je partage votre douleur.

(La comtesse se retire avec sa sœur, lançant au duc un regard de colère.)

SCÈNE XXIV.

LE DUC D'ORLÉANS, ROCHEFORT.

LE DUC D'ORLÉANS, parlant seul, sans voir Rochefort, et se promenant la tête baissée.

Quelle cour! que d'oppressions secrètes! que de violences ouvertes!... M'avoir fait épouser sa fille, si disgraciée de la nature, parce qu'il sait qu'elle est incapable d'avoir des enfans, et le tout pour éteindre ma race!... Pouvait-on recourir à un stratagème plus recherché et plus honteux!... Aussi je la laisse, et ma protestation me servira un jour en temps et lieu pour rompre cet insupportable lien... Ce comte de Beaujeu et sa femme se sont emparés de l'esprit du roi, qui n'a rien à appréhender de lui, parce qu'il n'est pas d'un rang à aspirer à la couronne; on nous l'oppose, et il nous humilie chaque fois qu'il en trouve l'occasion. Quelle politique que celle qui arme les intérêts des princes l'un contre l'autre!... Ah! c'est vous, M. de Rochefort?

ROCHEFORT.

M. le duc, vous paraissiez agité, et je ne me suis pas approché.

LE DUC D'ORLÉANS.

S'il y a quelqu'un dont je me défie à la cour, ce n'est pas vous, et je vous dirai franchement que vous faites ici un beau contraste avec les autres ministres de Sa Majesté. La place de chancelier, que vous occupez, est enfin remplie dignement... Dieu veuille que vous l'occupiez long-temps!

ROCHEFORT.

M. le duc, il y a des circonstances où l'on ne peut faire le bien aussi complétement qu'on le désirerait, et mieux vaut alors suivre le courant en détruisant quelques abus sur son passage que de perdre l'occasion d'un petit et heureux changement. J'aspire à voir du moins les emplois entre des mains incapables d'une trop mauvaise action.

LE DUC D'ORLÉANS.

C'est un étrange scandale, monsieur, que de voir ceux qui sont actuellement en place. Un barbier est ministre d'État; le bâton de maréchal est avili; mon père est mort de douleur en revenant de faire ses représentations au roi....... Les affaires ne vont pas bien; il y a beaucoup de mécontens, dont les plaintes sont fondées.

ROCHEFORT.

Je suis venu pour devancer les députés du parlement et assister à ses remontrances... La députation vient d'arriver; nous allons voir ce que cette démarche produira.

LE DUC D'ORLÉANS.

J'espère que vous voterez pour la magistrature, qui élève une voix à la fois courageuse et patriotique, et que vous ne la trahirez pas, ainsi qu'a fait votre indigne prédécesseur... En agissant ainsi, monsieur, vous remplirez vos devoirs envers les peuples, vous mériterez l'estime des princes, et servirez la cause nationale.

ROCHEFORT.

M. le duc, ma place est aussi embarrassante qu'épineuse : je dois obéir à deux mouvemens qui ne s'accordent pas toujours; mais j'espère me conduire avec honneur, et j'ose dire avec prudence; car je croirais trahir

l'intérêt des peuples, si j'allais trop heurter le pouvoir. Il est formidable... Je n'aspire point à me faire congédier; le mal deviendrait plus grand : je serai ferme et libre autant qu'il me sera permis de l'être. La vraie politique est dans un parti mitoyen, dans un certain assoupissement des affaires... Mais voici le parlement.

LE DUC D'ORLÉANS.

Je vois M. de La Vaquerie, premier président, et M. de Saint-Romain, procureur-général, tous deux hommes courageux et respectables, et qui, dans ce temps, se rendent immortels.

(On ouvre les deux battans, et les magistrats entrent.)

SCÈNE XXV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN, SUITE DES DÉPUTÉS DU PARLEMENT, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE.

(Ils entrent par la porte du côté où est le roi, et se rencontrent au milieu de la salle avec le premier président qui est en tête.)

LE CARDINAL D'ALBI.

Messieurs, le roi, informé des motifs de votre députation, m'envoie pour vous faire connaître ses volontés; il vous ordonne d'enregistrer, sans aucun délai, ses derniers édits, et vous défend de vous mêler en aucune manière des affaires de l'Église, et par conséquent de ce qui regarde la Pragmatique-Sanction.

DE LA VAQUERIE.

Monsieur le cardinal, nous persisterons dans nos résolutions jusqu'à ce que nous ayons porté au pied du trône

les très humbles remontrances que nous sommes chargés de faire de vive voix à Sa Majesté. C'est après qu'elle nous aura écoutés, et suivant sa réponse, que nous nous réglerons. Une cour comme le parlement a des droits pour porter directement au monarque ses légitimes représentations, et ne connaît point ces organes intermédiaires qui nuisent toujours aux rapports nécessaires qui existent entre le souverain et son peuple. Quant à vous, messieurs, il est bien honteux de voir que ceux qui sont à la tête de l'Église gallicane vendent et trahissent ses droits pour les faveurs de la cour de Rome; que des prélats se méfient du pouvoir des lois, et cherchent à s'y soustraire en appelant à leur soutien une puissance éloignée, qui ne peut que prolonger les abus et fomenter les divisions. Non, jamais les parlemens ne laisseront la patrie en proie à toutes les subtilités d'une suprématie étrangère, laquelle, versant la théologie dans les affaires politiques, a donné prétexte à des troubles sans fin, et n'a jamais paru satisfaite des avantages inouïs qu'elle avait obtenus.

LE DUC D'ORLÉANS.

C'est très bien dit, M. de La Vaquerie. Soyez assuré que tous les princes du sang et la noblesse se réuniront pour mettre fin à de pareils abus... Quoiqu'il y ait beaucoup de grands qui soient de votre parti, monsieur le cardinal, à cause qu'ils y trouvent des avantages personnels, j'en connais néanmoins plusieurs qui sentent la honte de cette abnégation intéressée, et qui sont généralement décidés à faire de justes sacrifices au bien de l'État.

SAINT-ROMAIN, *d'un ton mâle et sévère.*

N'est-ce pas une infamie de voir le clergé de France, dévoué à la cour de Rome, s'isoler perpétuellement, ba-

lancer avec audace ou avec astuce les opérations les plus favorables à l'État, tenir servilement à une cour étrangère pour s'en faire un appui contre le souverain même, se déclarer presque ouvertement l'ennemi des lois, de la magistrature, et gagner avec une feinte soumission jusqu'au militaire, afin de s'en faire un parti et pouvoir tout oser avec impunité!

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Vous passez les bornes du respect que l'on doit à notre caractère.

LE CARDINAL D'ALBI.

C'est manquer de respect au roi que de nous offenser.

DE LA VAQUERIE.

Ne donnez que l'exemple de l'humilité et de la charité; n'approchez du trône que pour y porter la voix muette et tremblante des infortunés; prêchez la morale évangélique, et le respect, la confiance accompagneront vos pas.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Allons rendre compte à Sa Majesté.

LE CARDINAL D'ALBI.

Sa Majesté nous soutiendra, et vous éprouverez si l'on nous insulte impunément.

DE LA VAQUERIE.

Vos menaces ne nous intimident point. Allez dire au roi, auprès duquel vous nous calomniez, que nous attendons le moment qu'il lui plaira nous permettre de présenter nos remontrances. (Les cardinaux sortent.)

SCÈNE XXVI.

LE DUC D'ORLÉANS, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN.

LE DUC D'ORLÉANS.

Courageux magistrats, que je vous sais gré de votre fermeté! Il n'y a plus que vous, hélas! qui ayez une voix pour vous opposer au torrent des abus qui menacent nos libertés. Armez-vous de constance et d'intrépidité contre les efforts réunis de l'Église et de l'épée, qui ont fait ligue contre vous, parce qu'ils voient que vous les empêchez d'écraser à leur gré les peuples. Ayez la vigilance qui convient aux défenseurs de la patrie, et surtout qu'aucune crainte pusillanime n'arrête vos desseins généreux. Les rois passent, mais la patrie est immortelle.

SCÈNE XXVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ROCHEFORT, de retour d'auprès du roi.

ROCHEFORT.

Je viens enfin d'obtenir du roi qu'il recevra vos remontrances. Les cardinaux l'ont fort aigri contre vous; il vient mal disposé : mais faites votre devoir. Le mien était de vous défendre contre l'accusation en votre absence, et de l'engager à vous écouter... Vous, prince, ne demeurez point; car votre présence l'irriterait, et surtout après vous avoir fait dire qu'il ne voulait pas vous voir.

DE LA VAQUERIE.

Monsieur le duc, cédez à cet avis... D'ailleurs, votre présence ne pourrait que nuire aux affaires.

LE DUC D'ORLÉANS.

Messieurs, je vous laisse donc soutenir la grande cause du bien général. Cet emploi est le plus noble et le plus important qu'on puisse exercer.

DE LA VAQUERIE.

Reposez-vous sur nous, monsieur le duc; nous avons pour chancelier un homme intègre, qui ne trahira point la magistrature.

SCÈNE XXVIII.

ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN.

ROCHEFORT.

Ce prince donne les plus grandes espérances.

DE LA VAQUERIE.

C'est lui qui, après le Dauphin, est le plus près de la couronne, et il paraît plus digne qu'aucun autre de la porter.

SCÈNE XXIX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LOUIS XI.

(Le roi entre, vêtu de ses habits royaux et porté sur une espèce de fauteuil richement décoré; les cardinaux d'Albi et de La Balue sont à ses côtés. On se place en ordre.)

DE LA VAQUERIE.

Sire, nous vous apportons les très humbles remontrances de votre cour de parlement.

(Le roi tire un papier qu'il remet au chancelier.)

ROCHEFORT, lisant.

« Je veux que mon parlement obéisse à mes ordres « sans délai. »

LOUIS XI.

Retirez-vous, et qu'on enregistre l'abolition de la Pragmatique-Sanction ; c'est pour la dernière fois que je l'ordonne.

DE LA VAQUERIE.

Sire, nous sommes prêts à sacrifier nos emplois, nos fortunes et nos vies, plutôt que de trahir la cause de la patrie. (Les députés du parlement se retirent.)

SCÈNE XXX.

LOUIS XI, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE, ROCHEFORT.

LE CARDINAL D'ALBI.

Une pareille témérité, sire, demanderait une punition exemplaire et prompte.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Votre Majesté devrait faire sauter quelques têtes, pour l'exemple.

LE CARDINAL D'ALBI.

Je commencerais, si j'en avais l'ordre de Sa Majesté, par faire enfermer ceux qui sont ici dans les *feuillettes* (*) du roi.

LOUIS XI.

Vous ne dites rien, Rochefort?

ROCHEFORT.

Sire, c'est que je suis muet d'indignation, lorsque j'entends des conseils aussi pernicieux...

(*) Petits cachots en forme de tonne, lesquels étaient de l'invention de Louis XI.

LE CARDINAL DE LA BALUE, *à voix basse.*

Comme il parle! Puis-je croire ce que j'entends?

LE CARDINAL D'ALBI, *bas.*

Monsieur le chancelier, est-ce que vous n'êtes pas des nôtres, vous, de la cour et favori du roi?

LE CARDINAL DE LA BALUE, *bas.*

Y pensez-vous? Quel sot parti allez-vous donc prendre!

LE CARDINAL D'ALBI, *haut.*

Sire, votre chancelier se trompe.

ROCHEFORT, *à haute voix.*

Je ne crains ni vos regards menaçans ni vos caresses... Le roi doit savoir la vérité: vous l'égarez dans ce moment; vous abusez de sa confiance, ainsi que vous le faites depuis long-temps.

LE CARDINAL D'ALBI.

Expliquez-vous.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Sire, nous vous demandons vengeance de ces calomnieuses imputations.

LOUIS XI.

Quel embarras nouveau!

ROCHEFORT.

Sire, il m'est aisé de les confondre, et j'attendais impatiemment cette occasion. Je viens de recevoir des preuves de leur perfidie. Le cardinal d'Albi s'entend avec le Saint-Siége, qui lui a promis soutien et récompense pour qu'il obtienne l'abolition de la Pragmatique, et ce contre vos propres intérêts. Le cardinal de La Balue est non seulement dans le complot, mais encore j'ai des preuves convaincantes qu'il vous avait livré au duc de Bourgogne à Péronne, lorsqu'il vous conseilla de vous

remettre entre ses mains. C'est par lui que vous fûtes prisonnier.

LOUIS XI.

Est-il possible que je sois ainsi trompé par ceux en qui j'avais placé ma confiance !

LE CARDINAL D'ALBI.

Ah ! sire ! n'ajoutez pas foi à de pareilles calomnies.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

C'est pure machination inventée pour nous perdre.

ROCHEFORT, présentant les papiers au roi.

Sire, en voici les preuves signées de leur propre main : ce sont des titres qu'on m'a fait parvenir des deux côtés Qu'ils osent encore nier, s'ils en ont le front ! Et quel sont leurs accusateurs? Ceux même avec lesquels ils on traité.

LOUIS XI.

Holà, capitaine des gardes ! (Les gardes entrent.) Qu'on mette ces traîtres dans les deux cages de fer dont ils m'ont donné l'idée et fourni le modèle, et nous verrons ensuite ce que j'ordonnerai de leur sort.

LE CARDINAL D'ALBI.

Nous sommes perdus !

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Ah ! c'est fait de nous !

LE CARDINAL D'ALBI.

Pour l'amour de Dieu, sire, au moins respectez notre caractère.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Vous qui êtes si dévot à la vierge Marie, au nom de la mère du Sauveur, en faveur de la religion, faites grâce à notre personne sacrée.

LOUIS XI.

Qu'on les ôte de ma présence! (Les gardes les emmènent.)

SCÈNE XXXI.

LOUIS XI, ROCHEFORT.

LOUIS XI.

Quelle trahison!..... Avec tout ce que je souffre, me faut-il encore un surcroît de peines!... Quoi! des cardinaux, au sein de ma cour, me jouer ainsi!..... C'en est trop... Que je suis malheureux! De tous côtés on attente à mon autorité; je souffre des douleurs inouïes, et mes ministres me trahissent dans les cours étrangères; mon parlement s'oppose à mes ordres... Mais je suis le maître, et je veux être vengé... Allez les faire arrêter tous, avant qu'ils aillent plus loin.

ROCHEFORT.

Permettez-moi, sire, de vous représenter en fidèle sujet qu'il y a beaucoup de danger, pour l'honneur de votre couronne, à vous comporter avec cette violence; et quand vous écraseriez toute la magistrature d'un seul coup, j'ose vous assurer que votre autorité n'en deviendrait pas plus grande, parce qu'il vous faudrait recréer d'autres corps à leur place, qui dans l'occasion montreraient encore plus de résistance. L'honneur que ces nouveaux magistrats attacheraient à contrebalancer vos volontés pour mériter l'affection des peuples, dont l'estime est quelquefois plus recherchée que celle des rois, les ferait aller plus loin que les premiers; tout ce qui est intéressé à la magistrature actuelle saurait toujours trouver

des occasions de lutter contre le trône; on appellerait sans cesse ce changement une persécution, un attentat à la forme du gouvernement monarchique.

LOUIS XI.

Eh bien! puisqu'il est ainsi, et qu'on n'aurait pas meilleur marché des nouveaux venus, allez, et faites-leur telle réponse que vous jugerez convenable. (A voix basse.) Mais je me souviendrai de cela; ils me le paieront en temps et lieu. (Baisant sa petite Vierge de plomb.) O bonne Vierge, aide-moi dans mes soucis! De ma vie je n'ai senti plus d'inquiétudes ni de plus cruels tourmens... Maudits magistrats!..... Oh! que le saint homme n'arrive-t-il!..... Que mon impatience est grande!

SCÈNE XXXII.

LOUIS XI, ROCHEFORT, UN OFFICIER.

UN OFFICIER.

Sire, les députés de la Suisse demandent à vous présenter leurs hommages avant de repartir.

LOUIS XI.

Je ne veux voir personne. Qu'ils partent!

ROCHEFORT.

Sire, ces peuples ont à cœur les plus petits témoignages de bienveillance; c'est une république naissante, que la France, dans la suite, ne sera pas fâchée d'avoir pour alliée, vu sa position entre l'Allemagne et l'Italie. Après le grand mécontentement que les Genevois ont témoigné sur la détention du prince de Sans-Terre, il faut leur accorder au moins quelques civilités, en renvoyant ces ambassadeurs.

LOUIS XI.

Je déteste tous ces républicains-là; ils donnent un très mauvais exemple aux autres nations. Je voudrais surtout que mes sujets n'en entendissent jamais parler. Non, je ne veux point les voir. J'ai des traités avec eux, il est vrai, pour mes intérêts particuliers : mais au fond je les abhorre comme des peuples rebelles, dont l'histoire est scandaleuse, et je voudrais pouvoir en anéantir la race.

ROCHEFORT.

Votre volonté soit faite, sire... Mais ils répandront sur la route que vous êtes si malade qu'ils n'ont pu avoir audience en venant prendre congé de Votre Majesté.

LOUIS XI.

Vous avez raison; votre réflexion est bonne... Qu'ils me voient seulement; ils ne pourront pas dire que je suis à toute extrémité, comme on affecte de le répandre. Je consens à les recevoir, mais pour un instant. Allez, qu'ils entrent... (Se faisant couvrir du manteau royal.) Suis-je bien ainsi? Enveloppez-moi : de loin ils ne pourront lire sur mon visage... Tenez-vous à cette distance; que les gardes qui vous accompagnent ne vous passent point... Approchez, vous autres; faites un rempart, et qu'on m'éloigne jusqu'à cette porte. (On recule le roi.) Capitaine, rangez en bon ordre tout votre monde...

(Le roi est porté jusqu'à la porte, entouré de tous les officiers. Les Suisses entrent, précédés de gardes.)

SCÈNE XXXIII.

LOUIS XI, ROCHEFORT, LES DÉPUTÉS SUISSES, OFFICIERS, GARDES.

UN DES DÉPUTÉS.

Où est le roi?

UN OFFICIER.

Voyez-le d'ici, et adressez-lui votre compliment, le plus court que vous pourrez.

AUTRE OFFICIER, arrêtant les députés.

On ne passe pas plus avant.

LE DÉPUTÉ, à voix basse.

Oh! que de précautions et de cérémonies pour parler à un homme!

LE MÊME OFFICIER.

Allons, dépêchez-vous: Sa Majesté attend.

LE DÉPUTÉ, à son voisin.

Tout cela m'a fait oublier mon compliment.

AUTRE DÉPUTÉ.

C'était bien la peine d'en faire un! Dis-lui tout simplement pourquoi nous sommes ici.

LE DÉPUTÉ.

Tu as raison. (Haut.) Sire, nous venons pour vous faire nos adieux, et prendre congé de Votre Majesté, l'assurant que nous autres Suisses et bons alliés, les six cantons, lui demeurerons attachés, autant que rien ne se passera contre les traités conclus entre nous; et c'est ce que nous désirons de tout notre cœur. (Le roi fait un signe.)

UN OFFICIER.

Cela suffit. Sa Majesté vous dispense du reste. Vous pouvez vous retirer.

ROCHEFORT, aux Suisses.

Sa Majesté m'a chargé de vous répondre qu'elle vous sera toujours attachée, comme à de bons et fidèles alliés.

(Le roi étant déjà rentré, les portes fermées, les gardes en dehors, Rochefort va rendre sa réponse au parlement dans les autres salles, et les Suisses restent seuls sur la scène.)

SCÈNE XXXIV.

LES DÉPUTÉS DE LA SUISSE.

UN SUISSE.

L'as-tu vu, camarade?

AUTRE SUISSE.

Ma foi non! Il était perdu dans ses gardes

UN SUISSE.

C'est donc là notre nouvel allié!

AUTRE SUISSE.

Voilà donc ce que c'est qu'un roi!.. Je n'ai vu que son manteau.

UN SUISSE.

Comme il est gardé!

AUTRE SUISSE.

Comme il a l'air d'avoir peur!

UN SUISSE.

Comme tout le monde tremble sous lui!

AUTRE SUISSE.

Ils ont tous l'air d'être ses esclaves.

UN SUISSE.

As-tu vu ses gardes, dont les yeux ne nous quittaient pas, et dans les cours ces gens qui traînent des boulets à leurs pieds de peur qu'ils ne s'enfuient?

AUTRE SUISSE.

Mais ce lieu est une prison affreuse... Et il y demeure!

UN SUISSE.

Oh, que je serais donc fâché d'habiter un pays comme celui-ci!... O nos montagnes, nos montagnes!

AUTRE SUISSE.

Nous avons bien fait de nous délivrer, et de nous gouverner nous-mêmes. Quelle différence de notre peuple à celui que nous voyons!

UN SUISSE.

Versons jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la liberté. C'est ici qu'on apprend à la chérir.

AUTRE SUISSE.

Je regarde ce pays pour la dernière fois, et certes je m'en souviendrai.

UN SUISSE.

Nous en parlerons tous à nos enfans. (Ils se prennent par la main.) Amis, c'est ici surtout que nous devons sentir le prix de notre bonheur, et le fruit de notre bravoure.

UN OFFICIER, arrivant.

Sortez, messieurs; on ne parle pas si haut ici; on ne s'y rassemble point en groupe. (Ils sortent.)

SCÈNE XXXV.

(Le théâtre représente une salle voisine de la chambre du roi.)

LEDAIM, DOYAC.

LEDAIM, à voix basse.

Le roi n'est pas bien... Je l'ai remarqué.

DOYAC.

A vous dire vrai, je suis d'une inquiétude mortelle sur son état.

LEDAIM.

S'il continue à décliner ainsi, il est impossible qu'il aille loin.

DOYAC.

Je frémis, quand je pense qu'il peut s'éteindre d'un moment à l'autre.

LEDAIM.

Ah! mon cher Doyac, que deviendrions-nous!

DOYAC.

Je vous avoue que j'appréhende fort un nouveau règne : nous sommes si bien sous celui-ci!

LEDAIM.

C'est pour nous le meilleur roi que nous puissions jamais désirer.

DOYAC.

Nous ne pouvons que perdre au changement.

LEDAIM.

Nous avons tant d'ennemis!

DOYAC.

Il faut nous unir contre eux, M. Ledaim, prendre nos

précautions, et nous consulter afin de nous soutenir par toutes sortes de moyens en cas d'accident.

LEDAIM.

Oh, de grand cœur! Il n'y a qu'un pas de la faveur à la disgrâce. Nous venons de voir la chute de ces deux cardinaux. Qui l'aurait imaginé! Cela prouve bien que l'esprit du roi commence à tomber.

DOYAC.

C'est le chancelier qui leur a joué ce tour... Il a pris l'instant où le roi était mal.

LEDAIM.

C'est un mauvais chancelier, celui-là; il est porté pour les parlemens et le peuple... Le roi ne connaît pas ses intérêts en l'écoutant.

DOYAC.

Et les nôtres en souffriront beaucoup.

LEDAIM.

Il faut tâcher de perdre cet homme-là absolument.

DOYAC.

J'ai déjà gagné du monde : je cherche des accusations; et pour peu que vous secondiez...

LEDAIM.

Pouvez-vous douter de mon zèle?

DOYAC.

Oh! nous machinerons heureusement ensemble. Je vous le garantis perdu avant peu.

SCÈNE XXXVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN, qui arrive d'un air empressé.

Messieurs, le saint homme de Calabre est arrivé!

DOYAC.

François de Paule?

TRISTAN.

Il entre en ce moment dans le château; je cours réjouir Sa Majesté de cette bonne nouvelle.

(Il passe par la porte de la chambre où est le lit du roi.)

SCÈNE XXXVII.

DOYAC, LEDAIM.

LEDAIM.

Je suis fort aise de cette arrivée; je reprends l'espoir.

DOYAC.

Quoi! vous auriez confiance au pouvoir de cet ermite?

LEDAIM.

Pas plus qu'un autre; mais j'espère que sa présence parlant à l'imagination du roi produira un changement favorable. On a vu des malades se rétablir uniquement parce qu'on avait satisfait à leurs idées bizarres.

DOYAC.

S'il pouvait opérer cette merveille, je me vouerais pour toujours à lui.

LEDAIM.

Le voici.

SCÈNE XXXVIII.

FRANÇOIS DE PAULE, accompagné des officiers du roi, LEDAIM, DOYAC.

DOYAC.

Mon révérend, on est allé avertir le roi, qui depuis long-temps vous désire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que de barrières! que de gardes! que de portes avant de parvenir ici! Sommes-nous enfin dans le lieu où je dois voir le roi?

LEDAIM.

Oui, mon révérend; il n'y a plus que six portes pour arriver jusqu'à sa chambre à coucher, et bien peu de personnes ont la permission de pénétrer si avant.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'air qu'on respire ici ne me semble pas pur; ces murs sont bien épais; ces barreaux de fer interceptent le jour; les rayons du soleil n'y descendent point. Je crois qu'un malade se trouverait mieux dans une plaine, qu'enfermé dans des appartemens. Une grotte, ou le vert feuillage d'un bosquet, seraient beaucoup plus salubres que l'intérieur de cet énorme tas de pierres.

DOYAC.

Comme son encolure est singulière!

LEDAIM.

Il a l'air bon homme. Il ne fera pas fortune ici.

SCÈNE XXXIX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN.

Sa Majesté vient au devant du révérend ermite. Elle veut être seule avec lui, et m'ordonne de faire retirer tout le monde.

DOYAC.

Nous aussi?

TRISTAN.

Oui, tous absolument et sans distinction.

(Il sort avec eux et ferme la porte.)

SCÈNE XL.

FRANÇOIS DE PAULE, seul.

Me voici donc dans ce palais qui répand la terreur dans les contrées les plus lointaines. Je vais voir ce roi qui m'appelle, et devant qui tant de mortels tremblent et s'humilient. C'est donc là ce qu'on appelle régner! Quelle lugubre enceinte!... Quelle âme pourrait y goûter le repos et la paix?

SCÈNE XLI.

FRANÇOIS DE PAULE, LOUIS XI, soutenu par Coctier et par la comtesse de Beaujeu.

LOUIS XI.

O vous, après qui je soupire depuis si long-temps,

saint homme, ami du ciel! recevez l'hommage de mon respect. (Il se prosterne à ses pieds.)

FRANÇOIS DE PAULE.

Que faites-vous? Relevez-vous, roi, et dites ce que vous me voulez.

LOUIS XI, toujours à genoux et prosterné jusqu'à terre.

Voyez l'état de maladie sous lequel mon corps est affaissé. Un instant plus tard j'allais périr; mais c'est vous qui me sauverez. Plus mon mal est grand, plus ma guérison vous couvrira de gloire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous entends pas bien, et ne puis vous souffrir dans cette posture humiliante; c'est devant Dieu qu'il faut se tenir ainsi. Laissez-moi vous aider. (Il le soulève, et, aidé des autres, le met sur un fauteuil qu'on approche.) Soutenez-le, amenez un siége... Asseyez-vous... Vous ne pouvez pas vous tenir autrement... Vous me paraissez bien mal.

LOUIS XI.

Eh! touchez-moi, ou bien prononcez quelques mots; je reprendrai bientôt ma vigueur.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous, roi? Je suis un homme, et non pas un Dieu. Je puis vous offrir des secours spirituels pour soulager votre âme.

LOUIS XI.

Je ne veux point trop vous importuner..... Laissons l'âme pour cette fois; songez seulement au corps : ordonnez à la douleur, à tous les maux d'en sortir, et ma reconnaissance n'aura point de bornes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous me parlez de vous guérir? De quel moyen voulez-

vous que je me serve pour rétablir des organes usés, un corps décrépit, que l'art de la médecine abandonne? Si Dieu veut terminer vos jours, quel est le mortel qui peut changer ses décrets sacrés?

LOUIS XI.

Vous êtes un solitaire spécialement favorisé des grâces du ciel, et dont la piété profonde édifie la terre... Après tout ce qu'on publie de vous, il faut bien que vous ayez reçu le don des miracles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Des miracles?... Ah! je vois bien qu'on vous a abusé.

LOUIS XI.

Quoi! vous n'auriez point fait de miracles? Et comment donc prouver que vous agissez par l'esprit de Dieu, si vous ne donnez aucune marque publique que vous êtes un homme extraordinaire?

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, sortez de votre aveuglement. Nous sommes tous pécheurs, et je n'ai dans ce monde aucun pouvoir surnaturel; l'ordre établi de Dieu même ne se dérange pas à la voix d'une chétive créature, et quiconque a dit autrement est un imposteur... Je suis venu malgré moi, pour céder à vos instances. Des avis charitables et des prières, voilà tout ce que je puis vous offrir.

LOUIS XI.

Non, non, je sais bien ce que vous pouvez faire. Votre renommée est de trop bonne odeur pour qu'elle ne soit pas le fruit de quelques miracles éclatans. Je vois que vous voulez m'éprouver avant de me secourir, afin de voir si ma foi est entière. Oui, je crois en vous, ô saint homme! Ayez pitié de l'état où je suis; les maux qui me

tourmentent sont trop accablans pour que vous n'en soyiez pas touché. Hâtez la fin de mon supplice, ou du moins permettez que je jouisse de quelques adoucissemens. Faites un quart de miracle seulement; unissez-vous à tous les bienheureux du Paradis, dont je porte sur moi les précieux restes; emportez-le sur eux, afin que je vous en décerne toute la gloire. Il n'y a point de saint à qui je n'aie adressé une offrande et dont je n'aie quelques parcelles; il faut bien que tout cela opère à la fin, car je n'ai jamais épargné l'argent ni les fondations pieuses.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, vos promesses, vos reliques, vos offrandes, tout votre pouvoir, toutes vos richesses ne peuvent révoquer l'arrêt du Maître éternel; je le vois empreint dans vos traits, rien ne peut vous sauver de la mort.

LOUIS XI, *tout tremblant.*

Ah! qu'a-t-il prononcé!

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

On ne parle jamais de cela au roi.

COCTIER.

Il est défendu de prononcer ce mot-là.

FRANÇOIS DE PAULE.

Comment, on ne peut nommer la mort devant un être mortel?

LOUIS XI.

Eh! de grâce ne répétez pas..... Il me semble la sentir. Au nom de la sainte Vierge, gardez-vous de répéter...

FRANÇOIS DE PAULE.

Quelle faiblesse, et comme l'homme se dégrade au terme des grandeurs humaines! Je ne puis supporter ce mensonge orgueilleux, inventé dans les cours; je dois,

en homme vrai, remplir les devoirs de ma mission; la charité m'ordonne d'avertir mon semblable à l'instant où il descend dans la tombe, où il va subir son arrêt; et comme un monarque a plus à rendre compte aux hommes et à Dieu qu'un simple particulier, le conseil doit être donné d'une voix plus haute et plus prompte. Ainsi, je vous le répète, roi, vous n'avez que peu de temps à vivre, et le jour du jugement approche. Interrogez votre conscience; elle vous fera sentir ce que vous avez à espérer ou à craindre.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Mais, mon révérend, vous offensez la majesté souveraine!

COCTIER.

Jamais on n'a osé parler ainsi à un monarque.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu, roi. Je me retire, puisque vous n'êtes pas disposé à m'entendre. Votre état est sérieux : malheur à vous si vous n'apercevez le danger qui vous menace, et si vous ne rentrez en vous-même. Quant à moi, je ne puis dissimuler la vérité. Sachez que la plus grande marque d'une conscience endurcie et qui oublie Dieu est l'indifférence du pécheur qui pense ne jamais mourir, et qui éloigne cette idée pour se livrer à une sécurité fatale. Dieu redemande la vie aux rois comme aux autres hommes. Eh! que deviendraient les pauvres humains s'il n'était pas une heure où vous devez être jugés par celui qui vous a faits! (Il sort.)

SCÈNE XLII.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU, COCTIER.

LOUIS XI.

Il me laisse dans la terreur... Et qui donc me guérira!.. Mais je ne suis pas si mal, n'est-il pas vrai?... Dites-moi, dites-moi..... Je donnerais la moitié de mon royaume pour me sentir un peu mieux. (A Coctier.) Vous me tirerez de là, médecin? vous me l'avez promis.

COCTIER.

Je songe à de nouveaux remèdes; et si vous faites exactement tout ce que je vous recommande...

LOUIS XI.

O mon sauveur, je vous devrai la vie! Oui, je ferai tout ce que vous me prescrirez..... Eh! ne fais-je pas tout?..... Guérissez-moi; je vous donnerai ce que vous voudrez.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Sire, voilà trop long-temps que ce médecin promet de vous guérir et ne vous guérit point; sa science est trop incertaine pour que des jours aussi précieux à l'État ne dépendent que de lui seul. S'il est sûr de ses remèdes, qu'il ose me répondre de vos jours sur sa tête; il le faut... Parlez en ce moment, Coctier, et voyez si vous voulez prendre l'engagement solennel de rendre la santé au roi ou de perdre la vie.

COCTIER.

Nous ne pouvons répondre de la guérison du mal que conditionnellement; il faut que la nature nous seconde,

et quand elle est rebelle à un certain point, la science et les remèdes ne peuvent combattre les maladies enracinées.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Allez, allez dire au saint homme qu'il revienne sur ses pas; dites-lui que le roi est disposé à l'écouter, qu'il le supplie de revenir. (Le médecin se retire.)

SCÈNE XLIII.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Mon père, écoutez votre fille; elle est touchée de l'aspect vénérable de cet ermite : il semble envoyé de Dieu même, et votre état me fait trembler.

LOUIS XI.

Cruelle fille, que m'annonces-tu?

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Cessez de vous confier à ce médecin, qui abuse de votre confiance, sans vous apporter le moindre soulagement.

LOUIS XI.

Je ne suis donc pas bien?...

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Vous n'êtes pas en danger; mais abandonnez-vous plutôt au saint homme, et pressez-le de faire un miracle.

LOUIS XI.

Où est mon médecin, où est mon médecin? où est le saint homme?... Que tous deux se réunissent pour chasser ma maladie.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Le premier est un imposteur; j'ai vu comme il s'est troublé... N'espérez rien de lui.

LOUIS XI.

Qu'ils viennent tous deux ; je le veux... Qu'on ne m'abandonne pas ; on me laisserait mourir.

SCÈNE XLIV.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU, FRANÇOIS DE PAULE, COCTIER.

LOUIS XI, *voyant François de Paule.*

Pourquoi m'avez-vous délaissé, vous en qui j'avais placé mon dernier espoir? Qu'ai-je fait, pour être ainsi traité? Vous avez accordé vos secours au dernier des hommes; et moi qui suis roi, vous vous refusez à mes prières! Pourquoi ne me guérissez-vous pas? Qui vous repousse loin de moi? Détestez-vous mon trône ou ma personne?... Point de médecin dans mes États qui puisse me soulager. Point de saint qui fasse des miracles. Ne puis-je payer ce que l'on fera pour moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ordonnez qu'on me laisse seul avec vous.

LOUIS XI.

J'y consens. C'est pour la première fois que j'accorde cela... Retirez-vous tous.

(*La comtesse et Coctier sortent avec les gardes.*)

SCÈNE XLV.

LOUIS XI, FRANÇOIS DE PAULE.

FRANÇOIS DE PAULE, *après un silence.*

Roi, il n'est plus temps de feindre, ni de dissimuler; l'heure est venue qu'il faut oublier cette majesté fragile,

cette autorité que les hommes vous ont confiée pour régner sur eux. Votre corps épuisé va tomber en poussière; ne vous en occupez plus, car ses douleurs vont finir avec sa dissolution. Mais les douleurs de l'âme ont une autre durée, ne vous y trompez pas : votre âme ne périra point; et soulevée contre vous, elle peut faire votre supplice éternel... Je viens vous aider, comme mon frère, à franchir ce redoutable passage qui décidera votre sort à venir. C'est la charité, le premier devoir de l'homme, qui m'impose la loi de vous parler ainsi. Roi mourant, toutes les grandeurs qui vous environnent vont vous échapper; mais savez-vous ce qui vous oppresse, ce qui vous empêche de respirer et de souffrir vos maux patiemment? C'est le poids des iniquités qui pèsent sur une âme où le remords n'est pas encore éteint. Ce remords vengeur et salutaire est le dernier cri de la conscience, ce juge incorruptible qui s'élève contre nous, et nous punit jusque sur le trône : c'est le dernier avertissement que le ciel vous envoie; humiliez-vous; le diadême ne sauve point des profonds remords; heureux encore de les sentir! Rentrez dans ce cœur rempli de forfaits, pour en découvrir la source et y placer le repentir, premier gage de la réparation inévitable que vous devez aux hommes. Le venin du crime a ulcéré l'intérieur de votre âme, abjurez le crime, faites-en l'aveu éclatant, sans lequel son souvenir deviendra ineffaçable, et déposera contre vous dans l'éternité... Examinez votre vie, exposez-la toute entière à l'œil de Dieu qui en sonde les plus secrets replis; prévenez ses jugemens; que la voix du repentir sollicite sa clémence. Roi malheureux! vous n'avez plus qu'un instant pour éteindre sa foudre.

LOUIS XI.

Quel frémissement s'est emparé de moi! Je tremble, et n'ose lever les yeux... Il m'inspire un sentiment qui m'était jusqu'alors inconnu. Comme son front m'interdit! comme sa voix m'impose!... Je ne puis me défendre d'un respect involontaire... O vous qui prenez tant d'ascendant sur moi, homme sans doute supérieur et animé de l'esprit de Dieu! épargnez-moi; n'oubliez pas qui je suis.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous êtes un homme que la naissance a placé sur un trône, où depuis vingt-deux ans vous faites des malheureux, sans cesser de l'être vous-même. Ces reliques, ces pélerinages sont autant de preuves de vos craintes. Oui, vous devez craindre, pour peu que vous portiez vos regards sur l'emploi de vos jours.

LOUIS XI.

Dans le rang où je suis, n'ai-je donc pas quelques priviléges sur les autres hommes? Les rois ne méritent-ils pas des indulgences particulières, pour le fardeau pénible remis entre leurs mains? Ne devons-nous pas enfin attendre un plus large pardon de la Divinité, nous qui sommes son image sur la terre?

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'osez-vous dire, roi! Quel orgueil insensé! Vous, un mortel faible, pécheur, abandonné à des passions petites et cruelles, oserez-vous vous rapprocher de cet Être suprême, votre souverain Juge... Plus vous aviez de pouvoir sur la terre, moins il vous sera pardonné d'en avoir abusé. Toutes ces dévotions ne sanctifient pas une âme souillée de vices; l'image du sang versé vous suit

partout, et les cris de ceux que vous avez persécutés inhumainement étouffent votre prière craintive.

LOUIS XI.

Mais ceux dont j'ai disposé étaient mes sujets : n'avais-je pas droit d'ordonner d'eux pour des raisons d'État!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dites plutôt pour votre intérêt aveugle et personnel. Vous avez méprisé les lois; vous les avez outragées. Aviez-vous le droit d'immoler à de simples alarmes la justice, l'humanité? Étiez-vous donc le Dieu de la terre et des hommes, pour leur imposer ce joug arbitraire et pesant? Les hommes vous avaient-ils dit : « Tu nous « emprisonneras à ta volonté, tu nous égorgeras, tu éri- « geras en lois sacrées tes moindres fantaisies, tu nous « écraseras comme l'insecte, dès que ton orgueil sera « blessé... » Roi, qui allez bientôt disparaître, votre propre frayeur vous accuse et vous révèle l'absurdité de ces criminelles prétentions. Il n'est plus temps de se livrer aux mensonges, voici le jour de la vérité. Soulagez-vous de cette masse d'iniquités qui vous pèsent; laissez échapper des aveux trop tardifs, il est vrai, mais qui peuvent désarmer la colère divine. Courbez sous cette main irritée votre tête coupable; criez-lui vos forfaits, afin d'obtenir, s'il se peut, miséricorde.

LOUIS XI.

Mille terreurs m'agitent à la fois. Hélas! je vois revivre toutes les images que j'ai tâché en vain d'effacer; elles m'environnent de leurs formes hideuses et sanglantes... Dieu! je crois avoir devant les yeux la première victime que je fis secrètement disparaître avant de parvenir au trône... Mon père est là, qui tourmente ma vue; je le vois

me maudissant, se laissant mourir de faim, dans la crainte que je n'eusse mêlé du poison à ses alimens... Il meurt dans la douleur, détestant le jour de ma naissance... (Un silence.) Après lui, vient mon frère que la jalousie me fit persécuter, et à qui je fis à la fin donner la mort : cette mort m'entraîna à faire couler le sang, pour pouvoir jouir en paix de ce premier forfait... Que dis-je en paix! je me suis bien abusé... Je les vois tous avec des yeux menaçans se presser auprès du corps de mon frère... Que de victimes illustres s'élèvent de dessus l'échafaud, malgré la hache qui a tranché leurs têtes! Leurs cheveux hérissés me glacent d'horreur, et font dresser les miens... Le duc de Nemours me rejette le sang que je fis couler sur ses enfans; il me semble moi-même en être couvert. Est-ce que ces terribles images m'accompagneront toujours?

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui peut les effacer, tant que la justice divine ne sera point apaisée? Voilà le premier châtiment que sa main vous impose; vous l'avez mérité, jugez-vous vous-même. Mais comment, malgré votre conscience, avez-vous osé accumuler tant de crimes?

LOUIS XI.

J'ai toujours compté sur un bon *peccavi*.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur superstitieux et non moins barbare! qui a pu vous inspirer des idées aussi fausses, aussi injurieuses à la Divinité? Vous n'avez point tremblé de l'offenser, imaginant sans doute pouvoir la désarmer un jour par de vaines démonstrations. C'est là le comble de l'aveuglement! Prince infortuné, dans quel abîme êtes-vous tombé!

LOUIS XI.

Mais avec la confession ne puis-je pas toujours compter sur l'absolution? Il n'y a point de prêtre qui me la refuse, qui puisse même me la refuser. Or, je vous préviens que je suis déjà absous de la plus grande partie de mes fautes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quel homme ose absoudre?... C'est à Dieu seul de pardonner, et tous les crimes sont vivans devant ses regards.

LOUIS XI.

L'absolution n'est-elle pas l'affaire du confesseur? Il répond de tout : ne suis-je pas délié, quand il a une fois prononcé l'*absolvo te?*

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'entends-je! O roi, si vous persistez dans cette erreur funeste, tremblez!... Non, vous n'êtes point absous; et votre cœur dément lui-même le signe de la réconciliation que vous croyez avoir reçu. Vous êtes-vous repenti profondément? Avez-vous réparé une partie de vos crimes? Avez-vous senti renaître la paix dans votre âme? Êtes-vous tranquille avec vous-même? Pouvez-vous lever vos regards avec confiance vers le tribunal de Dieu, votre juge? Aucun trouble n'empoisonne-t-il votre vie?... Non, vos péchés ne vous sont pas remis, le souvenir de vos forfaits vous poursuit encore; et c'est une preuve que, loin d'être effacés, ils s'élèvent contre vous. Rien n'est encore expié, et vous ne pouvez sauver votre âme de l'examen rigoureux qu'elle va subir, qu'en faisant autant de bien que vous avez fait de mal. Trois mots prononcés par un prêtre complaisant ne justifieront jamais un cœur coupable.

LOUIS XI.

Quoi! je ne suis pas encore absous!... Eh bien, saint homme, étendez sur moi la main, et effacez mes crimes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur couronné, qui avez vécu dans l'erreur et dans l'ignorance, je frémis sur vous! Hâtez-vous de sortir de la fange de ces idées absurdes. Nul mortel n'a le pouvoir d'effacer les taches dont votre ame est souillée; elles ne peuvent échapper à l'œil de l'Éternel.

LOUIS XI.

J'en frémis!... Comment échapper à ce juge suprême? Oui, je me sens bien petit devant lui... Hélas! je me sens mourir; je souffre d'avance un supplice qui m'était encore inconnu... Ah! que dois-je faire?

FRANÇOIS DE PAULE.

Supprimer les impôts écrasans, qui foulent vos malheureux peuples; révoquer des lois injustes, dictées par des hommes avides; faire sortir des prisons tous ces infortunés enlevés par des ordres arbitraires.

LOUIS XI.

J'ai ici plusieurs souterrains où sont des prisonniers; mais je vous avertis que ce sont des prisonniers d'État.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ou plutôt de vos vengeances!

LOUIS XI.

Je retiens les uns depuis long-temps dans des cages de fer, les autres dans des cachots creusés sous ces tours; mais si je les délivre, je crains qu'ils ne divulguent par toute la France ce que je leur ai fait endurer: ils persuaderont aisément de leur innocence, et mon nom sera couvert d'opprobre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi! vous avez abusé à ce point du pouvoir qui vous était remis? Vous avez enseveli des hommes vivans? Vous leur avez fait sentir un esclavage pire que la mort? Ce soleil qui vous éclaire, ne vous reprochait-il pas d'avoir intercepté à votre semblable ses rayons bienfaisans? De quel droit l'avez-vous privé pendant sa vie d'un air libre et pur? Vous êtes indigne de le respirer, après cette violation de la justice et de l'humanité! Comment avez-vous pu goûter un seul moment de plaisir ou de repos, en songeant que de malheureuses créatures gémissaient sous le poids de vos chaînes? Voilà donc pourquoi vous corrompiez les hommes avec l'or des impôts, pour qu'ils servissent votre tyrannie, pour qu'ils gardassent vos prisons. Ah! que la royauté devient funeste, quand elle pèse de cette manière sur le genre humain!

LOUIS XI.

J'ai cru cette rigueur nécessaire au maintien de ma grandeur et de ma puissance.

FRANÇOIS DE PAULE.

Voilà le langage de la cruelle politique, qui trompe les souverains, et les endurcit pour leur propre malheur. Il est temps de réparer ces outrages faits aux lois divines et humaines!

LOUIS XI.

Que je souffre!

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous souffrez, et vous dictez des arrêts de mort! Vous souffrez, et vous armez des bourreaux! Il vous manque d'avoir passé un an dans ces souterrains, pour frémir d'horreur et de pitié sur vos victimes.

LOUIS XI.

Hélas! que dites-vous?

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est ici que vous ordonnez les emprisonnemens... Eh bien, roi, venez, et respirez l'air que ces malheureux respirent; voyez ce qu'ils souffrent. Venez de ce pas; que je vous conduise dans ces affreux cachots pour y briser leurs fers.

LOUIS XI.

Moi!

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui; ou j'y descends seul, si vous ne m'y suivez pas. Je trouverai là un malheureux à consoler, un juste à raffermir; et si ma voix ne parle pas à votre cœur trop endurci, elle soulagera du moins quelques victimes gémissant sous ces voûtes affreuses.

LOUIS XI.

Ah, que me proposez-vous! Moi, descendre dans des cachots, en l'état où je suis! Moi, paraître devant ceux qui me maudissent, et dont l'aspect me causerait un effroi mortel! C'est tout ce que je pourrais faire que d'ordonner qu'ils soient mis en liberté.

FRANÇOIS DE PAULE.

Non, prince: il faut voir par vos yeux leur déplorable situation; il faut ordonner de votre bouche leur délivrance, afin que vos ordres soient exécutés en votre présence, et que vous puissiez contempler le visage de vos victimes. Leurs regards vous en diront plus que mes paroles. Voilà le premier acte réparatoire... Vous hésitez, et dans ce moment peut-être un infortuné se livre au désespoir, appelle et hâte sa mort; c'est un innocent qui va

vous devancer devant le tribunal de l'Éternel, et vous y accuser. Voulez-vous augmenter le nombre de ceux qui élèveront des plaintes qui seront écoutées?... Suivez-moi, ou je vous abandonne.

LOUIS XI.

Je ne sais à quoi me résoudre... Tremblant et frappé... Ah, ne m'abandonnez pas!

FRANÇOIS DE PAULE.

Pourquoi trembleriez-vous en faisant un acte de justice? C'est au remords qu'il appartient de briser votre cœur; mais le remords même s'élève contre nous, quand il ne nous conduit pas à une entière réparation.

LOUIS XI.

Espérez-vous que cette démarche apaisera la vengeance divine?

FRANÇOIS DE PAULE.

La miséricorde de Dieu est infinie : il ouvre ses bras paternels à tout pécheur repentant... Venez, soulevez-vous, prince; j'espère que l'aspect de ces tombeaux où vous avez renfermé des êtres vivans vous imprimera une horreur salutaire qui vous fera crier devant Dieu et devant les hommes : *Je suis coupable, j'implore mon pardon, je voudrais pouvoir recommencer ma vie, je déteste mes actions passées, et je dévouerai les momens qui me restent à la justice et à l'humanité, dont j'ai toujours méconnu les devoirs sacrés.*

LOUIS XI.

Vous commandez, et je ne puis qu'obéir... Que suis-je donc devenu? Quel pouvoir, quel ascendant avez-vous pris tout à coup sur moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est celui de la vérité, de la vertu, dont je ne suis que l'interprète. Si les hommes étaient moins faibles, moins tremblans devant l'autorité, ils vous auraient tous parlé comme moi. Quoi! il ne s'est trouvé personne qui ait eu le courage de vous arrêter dans les routes sanglantes du crime?

LOUIS XI.

Je n'avais jamais entendu parler ainsi... Vous me promettez donc la guérison, si...

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui, votre âme sera guérie... Ne tardez pas davantage! Les instans sont précieux. (Il le soulève.)

LOUIS XI.

Comme vous êtes fort! Vous me soutenez seul, malgré votre grand âge.

FRANÇOIS DE PAULE.

Le désir de servir mon prochain, de vous réconcilier avec Dieu, de vous faire faire une bonne action avant de mourir, me donne de nouvelles forces... Ordonnez à vos gardes de m'ouvrir le passage.

LOUIS XI.

Capitaine des gardes! (Le capitaine entre.) Marchez après moi sur les pas du saint homme, et faites tout ce qu'il vous dira.

FRANÇOIS DE PAULE.

Descendez tous avec moi dans les souterrains de ce château. Qu'on allume des flambeaux. (A Louis XI.) Vous ne me quitterez point; nous devons remonter ensemble.

(Pendant cet intervalle la scène reste vide.)

SCÈNE XLVI.

(Le théâtre représente la chambre à coucher du roi ; au milieu est un lit, sur lequel Louis XI est à demi couché, soutenu par la comtesse de Beaujeu et par François de Paule ; le dauphin est au pied du lit avec le duc d'Orléans, les grands du royaume, le parlement, les ministres, le médecin, enfin toute la cour en grand appareil. Des hérauts d'armes sont de chaque côté du lit.)

LOUIS XI, LE DAUPHIN, LE COMTE ET LA COMTESSE DE BEAUJEU, LE DUC D'ORLÉANS, ROCHEFORT, LE PREMIER PRÉSIDENT, LE PARLEMENT, FRANÇOIS DE PAULE, DOYAC, LEDAIM, TRISTAN, COCTIER, GRANDS DU ROYAUME ET OFFICIERS DE LA COURONNE.

FRANÇOIS DE PAULE, *à l'oreille de Louis XI.*

Accomplissez, prince, le dernier acte dont nous sommes convenus. Achevez la réparation qui seule peut vous rendre digne de la clémence divine.

LOUIS XI, *d'une voix mourante.*

Princes de mon sang, et vous magistrats, que j'ai fait appeler pour assister à mon heure dernière, soyez témoins de la petitesse de la royauté au moment qu'elle échappe... Voyez ici l'homme à qui vous avez prodigué tant de soumissions, dont la naissance a été célébrée par tant de réjouissances, et dont le cours de la vie a été marqué par une suite d'hommages... Bientôt je ne serai plus, et la mémoire de mes crimes est tout ce qui restera de moi... Ah ! si vous pouviez connaître tout ce que je souffre... Une terreur inexprimable me saisit et augmente à mesure que j'approche de l'éternité.

FRANÇOIS DE PAULE.

En réparant une partie du mal que vous avez fait, ne désespérez pas ainsi de votre salut. Dieu est plein de miséricorde.

LOUIS XI.

J'ai trop compté sur la vie, sur cette grandeur, sur ce funeste pouvoir qui me fut donné... Pourquoi m'a-t-on laissé commettre tant de forfaits! Que n'a-t-il existé un tribunal, où la juste main de la loi m'eût arrêté dès le premier pas! J'ai trouvé des complices sans nombre, et presque point d'oppositions. J'ai traité l'espèce humaine comme un objet entièrement passif et insensible. Le mal que j'ai voulu s'est fait avec tant de facilité, que j'ai bientôt oublié tout remords.

LA COMTESSE.

Mon père, toutes nos prières...

LOUIS XI.

C'est en vain que je vous vois affecter cette tristesse apparente; mes yeux sont ouverts, et je sais bien que je meurs détesté. L'indignation des hommes m'annonce celle de Dieu... Quel frémissement me coupe la voix!... Mes sueurs reviennent... Suspends, juge suprême! Vengeur éternel, arrête! Je m'humilie sous ta main... Encore un moment... Vous tous, écoutez ce que je me hâte d'établir pour le bien général... Qu'on lise mon édit.

(On lit un édit qui révoque plusieurs abus et ordonne qu'on ne pourra plus faire emprisonner qui que ce soit sans être tenu de faire son procès suivant les lois du royaume et par les tribunaux légitimes.)

LA COMTESSE, à l'oreille de Louis XI.

Ah, sire, quelle atteinte à la couronne!

LOUIS XI.

Eh ! qu'est-ce que la couronne au moment où je suis?.. C'est le bien qu'il faut faire, et non ce qu'exige l'orgueil... (On signe.) Je n'ai pas la force d'en dire davantage... O douleurs, ô remords, ô tourmens!... Mon fils a-t-il signé!... Où est-il? Où êtes-vous?... Ma vue s'est troublée, et je n'entends plus... Mon fils, souviens-toi qu'un jour tu mourras comme moi, et que cette vie passe rapidement... Le moment où on la quitte est affreux pour celui qui fut méchant.

ROCHEFORT.

Jurez tous d'accomplir ce que vous venez de signer.

TOUS ENSEMBLE.

Nous le jurons.

FRANÇOIS DE PAULE.

O Dieu des miséricordes, toi qui envoies quelquefois des rois dans ta colère, et qui en fais la verge dont tu frappes les peuples, daigne pardonner à cet infortuné monarque, et reçois-le dans ton sein! Voici le moment où il va paraître devant ton tribunal redoutable. Prends pitié de lui, car dès cette vie même il a été puni par les remords.

COCTIER, la main sur la poitrine du roi, qui est tombé.

Il expire.

FRANÇOIS DE PAULE, se mettant à genoux.

O Dieu! fais qu'aucun de ses successeurs ne lui ressemble! (Il reste dans cette posture pendant les trois scènes suivantes.)

SCÈNE XLVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LES HÉRAUTS D'ARMES, à haute voix.

Le roi Louis XI est mort! le roi Louis XI est mort! le roi Louis XI est mort! (Après un silence.) Vive le roi Charles VIII!

TOUS LES ASSISTANS répètent :

Vive le roi! vive le roi!

(Acclamation générale. Les portes du fond s'ouvrent; on se presse en tumulte des seigneurs entrent et se jettent aux pieds du nouveau roi. Les princes, les grands et les magistrats entourent le jeune roi et tombent à ses pieds.

LOUIS D'ORLÉANS.

Sire, je me jette à vos pieds comme votre premier sujet, et vous supplie d'accepter mon hommage et ma fidélité.

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Nous nous prosternons devant Votre Majesté. Recevez la soumission de tous vos sujets.

LES GRANDS.

Sire, nous vous rendons hommage.

MEMBRES DU PARLEMENT.

Votre parlement, sire, vous apporte les témoignages de sa fidélité accoutumée.

CHARLES VIII.

Hélas! que vous me troublez! Je n'ai que la force de connaître mon insuffisance! Je suis si jeune pour ce fardeau immense, et l'on m'a si mal élevé!... Ce que je viens de voir et d'entendre me consterne au point que je

ne sais ce que je dois faire. En envisageant l'étendue de mes devoirs, j'en suis si épouvanté que je serais tenté de renoncer au poids de la couronne.

DE LA VAQUERIE.

Sire, il faut remplir le rang où la Providence vous a placé. La crainte salutaire qui vous domine est le garant d'un règne heureux.

CHARLES VIII.

Comment pouvoir gouverner à mon âge? Je suis un enfant élevé dans la solitude.

LA COMTESSE.

Nos avis vous aideront, sire; accordez-nous votre confiance.

LOUIS D'ORLÉANS.

Sire, vous connaissez mes sentimens, et combien je vous suis attaché.

LA COMTESSE.

Le roi se choisira un conseil.

DOYAC, à voix basse.

Madame, nous nous recommandons à vous.

LEDAIM, à voix basse.

Vous savez que nous ferons aveuglément tout ce que vous voudrez.

LA COMTESSE.

N'écoutez que les conseils de votre sœur, et méfiez-vous de tous les autres, moins intéressés à la dignité de votre couronne.

CHARLES VIII.

Déjà ma couronne!... Eh! parlez-moi de rendre heureux mes peuples!

LOUIS D'ORLÉANS.

Suivez les mouvemens de votre cœur.

DE LA VAQUERIE.

Sire, votre parlement, après avoir délibéré, vous donne en ce jour la première preuve de son zèle, en dénonçant ceux qui, sous le dernier règne, ont abusé de la confiance du roi. Permettez en conséquence qu'il ordonne à ses huissiers de se saisir de leurs personnes, effets et papiers, avant qu'ils puissent les soustraire.

CHARLES VIII.

Qui sont-ils? Je ne les connais pas.

DE LA VAQUERIE.

Je vais les nommer à Votre Majesté. Tout le royaume les voit d'un œil d'indignation. Doyac, Ledaim, Coctier, Tristan. . Huissiers, saisissez-les, afin qu'ils soient jugés selon la teneur des ordonnances.

DOYAC.

Sire, grâce! grâce!

LEDAIM.

Nous sommes innocens.

COCTIER.

Est-ce que notre personne serait responsable des suites de notre art?

TRISTAN.

J'ai obéi au roi : sera-ce donc un crime aux yeux d'un monarque?

CHARLES VIII.

Dites-moi, monsieur d'Orléans, que dois-je faire?... Je n'ai point envie de commencer mon règne par des actes de rigueur. Leur physionomie me déplaît fort, il est vrai; mais il faut examiner s'ils sont innocens ou coupables,

puisqu'ils sont accusés par mon parlement et par la voix publique.

LOUIS D'ORLÉANS.

Sire, vous ne pouvez vous dispenser de les faire arrêter et de les livrer aux lois. S'ils sont innocens, ils en fourniront les preuves; s'ils sont coupables, c'est outrager ceux qu'ils ont opprimés et favoriser l'injustice que de leur faire grâce. En les faisant juger par le parlement, organe et dépositaire des lois, vous n'avez rien à vous reprocher. Agens infatigables d'iniquité sous le dernier règne, ce n'est point pour de pareils criminels qu'il faut avoir de la clémence. Ce sont les oppresseurs des peuples, les corrupteurs des rois.

CHARLES VIII.

Je me rends à votre conseil, et les abandonne à la justice.

DOYAC.

Ah! malheureux que nous sommes! Nous avons perdu un roi si bon pour nous!

LEDAIM.

Hélas! j'ai toujours craint que cela ne nous arrivât.

LES HUISSIERS.

Marchez, marchez.

TRISTAN.

Comment, moi qui arrêtais les autres!

COCTIER.

Et moi, qui l'ai guéri tant de fois!

(Les huissiers les emmènent.

SCÈNE XLVIII.

CHARLES VIII, LA COMTESSE DE BEAUJEU, LOUIS D'ORLÉANS, ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE, PRINCES, GRANDS, MAGISTRATS.

LA COMTESSE.

Sire, la régence m'est due par mon rang et par la volonté du feu roi.

LOUIS D'ORLÉANS.

Comme premier prince du sang, mes droits sont au-dessus des vôtres, madame, et je saurai les faire valoir... Sire, je vous prie de décider. J'ose me flatter d'avoir votre choix : vous savez comme je pense.

LA COMTESSE, à l'oreille de Charles VIII.

Sire, vous devez vous méfier du duc, parce qu'étant si près de la couronne, votre personne n'est pas en sûreté entre ses mains, et il peut abuser du pouvoir à son avantage.

CHARLES VIII.

Que dites-vous? est-il possible?

LOUIS D'ORLÉANS.

Sire, je vous jure que personne ne vous sera plus fidèle.

LA COMTESSE.

Sire, livrez-vous à nous, je vous en conjure, pour la sûreté de votre personne et la conservation de votre autorité.

LOUIS D'ORLÉANS

Ne vous livrez point, sire, à des soupçons aussi peu fondés. Craignez plutôt les conseils de l'ambition.

LA COMTESSE.

Quoi, sire, vous refuseriez de m'écouter, moi, votre sœur, et qui vous suis dévouée depuis mon enfance?

CHARLES VIII.

Eh bien, soit. Je veux la paix.

LOUIS D'ORLÉANS.

Quoi, sire, vous cédez si facilement?.. Oubliez-vous?..

CHARLES VIII.

Comment résister? Elle m'entraîne.

PLUSIEURS GRANDS, au duc d'Orléans.

Prince, soutenez vos droits : nous sommes de votre parti.

LE DUC D'ORLÉANS.

J'en appelle aux États.

LA COMTESSE.

Nous nous y verrons... (Emmenant le roi.) Quittez ces tristes lieux, sire, et reposez-vous sur nos services et nos conseils.

SCÈNE XLIX.

LOUIS D'ORLÉANS, ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE, SEIGNEURS, MAGISTRATS.

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Nous sommes pour la comtesse de Beaujeu.

AUTRE PARTI du côté du duc d'Orléans.

Et nous, nous sommes du côté du duc d'Orléans.

UN PARTI.

La force en décidera.

AUTRE PARTI.

Eh bien, soit... au sort des armes.

ROCHEFORT, au président.

Suivons-les, et tâchons de calmer les deux partis.

DE LA VAQUERIE.

Oui, mettons nos efforts à prévenir une guerre civile.

SCÈNE L.

(Louis XI est étendu sur son lit, le visage couvert du drap.)

FRANÇOIS DE PAULE, se relevant, après avoir prié.

A peine a-t-il fermé les yeux, qu'il est abandonné.... Les factions impatientes n'attendent pas que son corps soit glacé. C'est à qui s'emparera du faible héritier de sa couronne, pour régner sous son nom. Les princes s'arment, et le sang des citoyens va couler. Que n'arrêtent-ils leurs regards sur ces restes inanimés qui vont se dissoudre!... Voilà tout ce que laissent le puissant et le faible : de la poussière!... Princes insensés, qui faites tant de bruit, qui causez tant de maux pour agrandir ou consolider un vain pouvoir, venez, voyez de près ce cadavre encore couvert des marques de la royauté. Il vous apprendra où se termine votre ambition; vous sentirez si c'est la peine de troubler le monde pour y dominer un instant. Venez lire sur ce front les chagrins que le diadême y laisse encore empreints... Trônes du monde, qu'êtes-vous pour celui qui gît sur ce lit, et qu'est-il lui-même à présent?... Oui, il est un Être au dessus des rois... Vous, qui vous jouez ici-bas de l'innocence et de la faiblesse, que devenez - vous lorsque vous périssez?

Votre mémoire demeure en exécration sur la terre, et vous restez nu devant les regards de celui qui juge les pensées.

(Il quitte la scène à pas lents, levant les mains au ciel et jetant un dernier regard sur le corps du feu roi, qui reste seul.)

(On voit ensuite entrer des valets qui s'approchent d'un air indifférent, pour commencer les cérémonies funéraires *.)

---

* On aurait pu tracer ici une dernière scène d'une terrible vérité, mais on l'abandonne à l'imagination : la sépulture d'un monarque haï ! Il est des choses que le poète sent, mais que les règles de l'art et les convenances lui défendent de peindre. J'ai regret que le goût timide de mon pays m'ait interdit ce dernier et vigoureux tableau, qu'il m'a fallu sacrifier.

FIN.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.

OUVRAGES DE FONDS

DE LA LIBRAIRIE D'AMBROISE DUPONT ET COMPAGNIE.

LES JÉSUITES MODERNES, par M. l'abbé Martial Marcet de La Roche-Arnaud, 1 vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 c.

ATLAS UNIVERSEL, indiquant les *établissemens des Jésuites*, avec la manière dont ils divisent la terre, suivis des *événemens remarquables de leur histoire*; 46 cartes coloriées. Prix : 4 fr.

LA SAINTE-ALLIANCE, LES ANGLAIS ET LES JÉSUITES, par M. Grassi, auteur de la *Charte turque*; 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr.

LES JESUITES, ou les autres Tartufes, comédie en cinq actes, par M. Gosse, 2e édition. Prix : 4 fr. 50 c.

RESUME DE LA DOCTRINE DES JESUITES, ou Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses soutenues par les Jésuites dans leurs ouvrages dogmatiques, in-18. Pr. : 3 f.

RESUME DE L'HISTOIRE DES JESUITES, depuis l'origine jusqu'à la destruction de leur société; suivi de Considérations sur les causes de leur élévation et de leur chute, et d'un examen critique de leurs constitutions; par Ch. Laumier; 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

MEMOIRE A CONSULTER *sur un système politique et religieux, tendant à renverser la Religion et le Trône*, par M. le comte de Montlosier; 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

Le même, in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

DENONCIATION AUX COURS ROYALES, relativement au système religieux et politique signalé dans le Mémoire à consulter, précédée de nouvelles Observations sur ce système, et sur les apologies qu'on en a récemment publiées, par M. le comte de Montlosier; 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

PETITION A LA CHAMBRE DES PAIRS, précédée de quelques observations sur les calamités objet de la pétition, par M. le comte de Montlosier; in-8°. Prix : 3 fr. 50 c.

NOUVEAUX ESSAIS POETIQUES, par Mlle Delphine Gay; 1 v. in-18, grand-raisin. Prix : 4 fr.

HISTOIRE DE DON JUAN D'AUTRICHE, par M. Alexis Dumesnil; 1 vol. in-8°, 2e édition. Prix : 4 fr.

COMMENTAIRES POLITIQUES ET HISTORIQUES SUR LE TRAITÉ DU PRINCE, DE MACHIAVEL, ET SUR L'ANTI-MACHIAVEL, par M. le marquis de Bouillé, lieutenant-général; 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr. 50 c.

ŒUVRES CHOISIES ET INEDITES D'EVARISTE PARNY, publiées sur les manuscrits autographes de l'auteur; 3 vol. in-18, grand raisin, ornés d'un portrait et de deux vignettes d'après Isabey et Devéria, augmentées d'une Notice par M. Tissot, et du Discours de réception, à l'Académie, de M. Jouy, successeur de Parny. Prix : 15 fr.

RESUME GEOGRAPHIQUE DE LA PENINSULE IBERIQUE, contenant les royaumes de *Portugal* et d'*Espagne*, par M. le colonel Bory de Saint-Vincent, correspondant de l'Institut, anciennement attaché au dépôt de la guerre; 1 vol. in-18, de 600 pages, orné d'une carte coloriée dressée par l'auteur; 2e édition. Prix : 5 fr.

RESUME GEOGRAPHIQUE DE LA GRÈCE, contenant la Turquie d'Europe et l'Archipel; 1 vol. in-18, orné d'une carte coloriée. Prix : 5 fr.

Sous Presse,

POUR PARAITRE

LE 1er AVRIL

CHRONIQUES DE FRANCE, poëmes, par madame Amable Tastu; 1 vol. in-8°, grand papier vélin. (*Premier recueil.*)

OUVRAGES DE FONDS.

ROMANS DE M. MORTONVAL.

La Dame de Saint-Bris, chroniques du temps de la Ligue (1587). 4 vol. in-12. Prix : 12 f.

Frat-Eugénio, ou l'Auto-da-Fé de 1680, deuxième édition. 4 vol. in-12. Prix . 12 f.

Le Tartufe moderne, deuxième édit., 3 vol in-12. Prix : 10 fr

Le Comte de Villamator, ou l'Espagne sous Charles IV, deuxième édit. 5 vol. in-12. Prix : 15 fr.

HISTOIRE MILITAIRE

DES FRANÇAIS,

PAR CAMPAGNES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT

DE LA REVOLUTION JUSQU'A LA FIN DU

RÈGNE DE NAPOLÉON.

PREMIÈRE LIVRAISON.

HISTOIRE DE L'EXPEDITION D'EGYPTE ET DE SYRIE, par M. Ader; ornée des portraits de Bonaparte et de Kléber, des plans de la bataille des Pyramides et de la bataille d'Aboukir; des cartes d'Égypte et de Syrie. 1 vol. in-8. Prix : 6 fr.

Le même, 1 vol. in-18, 3 fr. 75 c.

DEUXIÈME LIVRAISON.

HISTOIRE DES CAMPAGNES DE FRANCE, en 1814 et 1815, par M. Mortonval; ornée de deux vignet., dont une représente Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène, avec le plan des batailles de Paris, de Toulouse, de Waterloo, et d'une carte de France. 1 vol. in-18. Prix : 6 fr.

Le même, 1 vol. in-18, 3 fr. 75 c.

TROISIÈME LIVRAISON.

HISTOIRE DES GUERRES D'ITALIE, tome I, *Campagnes des-Alpes;* par X.-B. Saintine; ornée des portraits de Kellermann et de Masséna, du plan de la bataille de Loano, et de la carte des Alpes. 1 v. in-8. Prix : 6 fr.

Le même, 1 vol. in-18, 3 fr. 75 c.

QUATRIÈME LIVRAISON.

HISTOIRE DES CAMPAGNES D'ALLEMAGNE ET DE PRUSSE, de 1802 à 1806, par M. Saint-Maurice; ornée de portraits, plans et carte. 1 vol. in-18. Prix : 6 fr.

Le même, 1 vol. in-18, 3 fr. 75 c.

CINQUIÈME LIVRAISON.

HISTOIRE DES CAMPAGNES D'ALLEMAGNE, de 1806 à 1809, par M. Mortonval; ornée de portraits, plans et carte. 1 vol. in-8. Prix : 6 fr.

Le même, 1 vol. in-18, 3 fr. 75 c.

LA PEYRONNÉIDE, Épître à M. de Peyronnet, par MM. Méry et Barthélemy. 8e édit. Prix : 1 fr. 50 c.

LA VILLELIADE, ou la Prise du Château de Rivoli, poëme héroï-comique en cinq chants, par MM. Méry et Barthélemy; quinzième édition, ornée de vignettes. Prix : 5 fr.

ROME A PARIS, poëme en quatre chants, par MM. Barthélemy et Méry. In-8°., sur beau papier; 8e édition. Prix : 2 fr. 50 c.

EPITRE AUX CHIFFONNIERS, sur les crimes de la presse, par J. P. G. Viennet. Prix : 1 fr.

EPITRE A L'EMPEREUR NICOLAS, en faveur des Grecs, par M. Viennet. Prix : 1 fr.

REVUE POLITIQUE DE LA FRANCE en 1826, par l'auteur de la *Revue politique de l'Europe en* 1825. 2e édition. Prix : 4 fr. 50 c.

POESIES, par madame *Amable Tastu,* 2e édition, ornée de vignettes; 1 vol. in-18, grand raisin vélin. Prix : 6 fr.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD, RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

CLÉOPÂTRE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

CLÉOPÂTRE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. ALEXANDRE SOUMET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 2 JUILLET 1824.



A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD
ET ALEXANDRE DUVAL.

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N°. 51,
ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1825.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte.
ANTOINE.
OCTAVIE.
MARCELLUS, fils d'Antoine et d'Octavie.
OCTAVE CÉSAR.
PROCULÉIUS, ambassadeur de Rome.
ÉROS, esclave d'Antoine.
PHORBAS, ministre de Cléopâtre.
THÉONE, femme de Cléopâtre.
SUITE DE CLÉOPATRE.
SUITE D'ANTOINE.
SUITE D'OCTAVE CÉSAR.

La scène se passe à Alexandrie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une pyramide égyptienne; des autels dédiés aux dieux Mânes s'élèvent dans le fond; une coupe et un vase de fer sont placés sur un de ces autels.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, assise à côté d'un monument funèbre et dans l'attitude d'une personne occupée de profondes méditations, PHORBAS, THÉONE, Femmes de Cléopâtre.

CLÉOPATRE.

Tous mes ordres, Phorbas, sont-ils exécutés ?

PHORBAS.

Oui, Reine;.... des poisons en secret apprêtés
Par mon ordre déjà cette coupe est remplie.

CLÉOPATRE.

Ainsi, ma destinée est près d'être accomplie!

PHORBAS.

Je viens de déposer sur ce funèbre autel,
Dans ce vase d'airain, le reptile mortel
Dont la morsure ardente et de sommeil suivie
Attaque sans douleur les sources de la vie.

CLÉOPATRE.

Que mes sujets, Phorbas, ne soient point informés
Des funestes apprêts.....

PHORBAS, lui donnant un poignard.

Les sucs envenimés
Que recueillent pour nous les peuples de l'Aurore
Ont trempé ce poignard.

CLÉOPATRE, se levant.

Je m'appartiens encore :
Mon sort, grâce à tes soins, repose entre mes mains.
Cours chercher maintenant l'envoyé des Romains,
Il peut être introduit.

PHORBAS.

En quels lieux?

CLÉOPATRE.

Ici même.

PHORBAS.

Quoi! madame.....

CLÉOPATRE.

Obéis à mon ordre suprême.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, THÉONE, Femmes de Cléopâtre.

THÉONE.

Pourquoi, m'interdisant votre auguste entretien,
Votre cœur aujourd'hui se ferme-t-il au mien?
Le second des Césars vient-il pour mettre en cendre
Les remparts protégés par le nom d'Alexandre?
Fuyant loin des palais et du temple des Dieux,
Vous cherchez les tombeaux où dorment vos aïeux;
Vous venez habiter ces pyramides sombres....

CLÉOPATRE.

Mes aïeux!... Mon aspect doit indigner leurs ombres.
Tu ne fus pas témoin du jour où mes vaisseaux,
Pour fuir loin des combats, fatiguèrent les eaux;
Du jour où la discorde, à mon sceptre fatale,
Sur les mers d'Actium vit renaître Pharsale.
Peins-toi ce fier tyran, cet Octave odieux,
Entraînant au combat Rome entière et ses Dieux;
L'onde roulant au loin l'appareil de la guerre,
Et la mer décidant les destins de la terre.
Vois avec tous leurs rois, l'Aurore et l'Occident,
Se chercher, se heurter, sur l'abîme grondant;
Ces apprêts de la mort, ces luttes redoutables;
De l'airain des vaisseaux les chocs épouvantables;
Ces flots que rougissaient des flots de sang humain;
Ces torches qui, dans l'air se traçant un chemin,

Et du feu des volcans couvrant les mers profondes,
S'attachaient à nos mâts, et brûlaient sous les ondes
Trois cent mille guerriers qui, sur le bord des eaux,
Contemplaient de leur camp le combat des vaisseaux;
Et Rome à vaincre Rome elle-même occupée,
Sur des flots tout couverts des débris de Pompée.
Antoine eût triomphé!... Ciel vengeur, qui l'eût dit!
Dans mon indigne cœur la terreur descendit.
Cléopâtre au milieu des horreurs de la guerre
Redevint tout à coup une femme vulgaire.
Ce honteux souvenir me poursuivra toujours.
Pour la première fois, je tremblai pour mes jours;
Je tremblai... Sur les flots de cette mer sanglante,
Antoine, en frémissant, vit s'enfuir son amante,
Théone, et mon vaisseau, dans ces momens d'effroi,
Emporta sa fortune et sa gloire avec moi.
Immobile, frappé d'une horreur imprévue,
Le sceptre impérial disparut à sa vue,
Et, loin de son rival me suivant éperdu,
Il lui laissa le monde avant qu'il fût perdu.
De ses sombres remords domptant la violence,
Sur mon vaisseau funeste il s'assit en silence;
Durant trois jours entiers, courbé sous son affront,
De sa robe sanglante enveloppa son front,
Refusa de me voir, et sa douleur profonde
Fut son dernier hommage à l'empire du monde.
Il arrêta sa fuite aux rochers de Pharos;
Perdu pour ses guerriers, c'est là que ce héros
Se punit de mon crime et, détestant ma chaîne,

D'un instant de faiblesse éternise la peine.
Et moi, depuis ce jour témoin de ma terreur,
La honte de ma chute irrite ma fureur.
C'en est fait, d'une fuite odieuse et parjure
Il ne m'appartient plus de réparer l'injure;
Une indigne alliance, un traité clandestin,
A l'ennemi d'Antoine enchaîne mon destin.

THÉONE.

Au vainqueur d'Actium!...

CLÉOPATRE.

Oui, Théone, à lui-même.
J'espérais à ce prix sauver mon diadême;
Mais, comblant aujourd'hui ses nombreux attentats,
Octave en conquérant marche vers mes états;
Le Nil a vu flotter sa voile triomphante,
Devant ses bataillons l'Égypte s'épouvante.
L'imprudent, qui bientôt peut être à mes genoux...
Mais son ambassadeur s'avance, laisse-nous.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, PROCULÉIUS, conduit par Phorbas.

CLÉOPATRE.

Vous le voyez, seigneur, cette superbe reine,
De tant de nations autrefois souveraine,
Avant sa dernière heure, est réduite à chercher
L'asile d'un tombeau, qui la puisse cacher.

Rome soumet les rois à son obéissance;
Mais dans ce lieu, du moins, j'échappe à sa puissance,
Et j'habite, bravant les terreurs du trépas,
Un séjour où la main des tyrans n'atteint pas.

PROCULÉIUS.

Au vainqueur d'Actium lorsqu'un traité vous lie,
Quelle crainte...

CLÉOPATRE.

Et pourquoi, désertant l'Italie,
Sur le Nil aujourd'hui, chargé de combattans,
Octave montre-t-il ses étendards flottans?
Pourquoi menace-t-il et l'Afrique et l'Asie,
Et ces propres remparts du sort de Pélusie?
Est-ce par le ravage et les embrasemens
Que Rome et votre maître acquittent leurs sermens?

PROCULÉIUS.

Loin qu'à votre ruine Octave ici conspire,
De l'Orient soumis il vous offre l'empire.

CLÉOPATRE.

A moi!

PROCULÉIUS.

Mais sa prudence, en changeant vos destins,
De votre dévouement veut des gages certains.

CLÉOPATRE.

Par un traité de paix je me suis engagée;
Qu'exige-t-il de plus d'une reine outragée?

PROCULÉIUS.

Antoine, seul auteur de nos dissensions,
Disparaît et se cache aux yeux des nations.

CLÉOPATRE.

Eh bien?

PROCULÉIUS.

C'est à vous seule à nous livrer l'asile,
Où loin de nos regards le coupable s'exile;
A nous livrer ses jours, par le sénat proscrits;
L'empire d'Orient, madame, est à ce prix.

CLÉOPATRE.

Souveraine des Rois, Rome a-t-elle pu croire,
Comme de leurs états disposer de leur gloire;
Et que livrant Antoine aux rigueurs du sénat,
J'achèterais la paix par un assassinat?
Non, seigneur, le trépas que vos haines demandent,
Mes mains....

PROCULÉIUS.

Nos dieux, nos lois, nos vertus le commandent.

CLÉOPATRE.

Vos vertus.... Les forfaits suivront jusqu'au tombeau
Rome, dont un forfait consacra le berceau.
Un roi, pour la fonder, assassina son frère;
Le second des Brutus a poignardé son père;
Vos destins, que César pouvait seul soutenir,

Comme ils ont commencé, méritaient de finir ;
Et Rome si fidèle à ses vertus rigides
Se montre à l'univers entre deux parricides.

PROCULÉIUS.

Étrangers à l'orgueil, vaincus dans les combats,
Les Rois tremblent sous Rome, et ne la jugent pas ;
Et, quoi qu'elle commande, ils n'ont pas l'habitude
D'abandonner leur âme à tant d'incertitude.
Prévenez son courroux.... Surtout n'attendez pas
Qu'Octavie en ces lieux, arrivant sur mes pas....

CLÉOPATRE.

Quoi! l'épouse d'Antoine. . .

PROCULÉIUS.

Oui, madame, Octavie
A rejoint nos vaisseaux, de ses enfans suivie.
Vous savez quels desseins l'y peuvent appeler?

CLÉOPATRE.

Oui, ma haine suffit pour me les révéler.
Son fier ressentiment n'est que trop légitime;
Mais tout mon cœur frémit au nom de la victime;
De quel droit, poursuivant un héros malheureux,
D'implacables Romains. . .

PROCULÉIUS.

Il s'est armé contre eux.

CLÉOPATRE.

Marius et César firent la même guerre;
De tous vos dictateurs c'est le crime ordinaire;
Le Destin l'a trahi, ne l'en punissez-pas...

PROCULÉIUS.

Les oracles de Rome ont dicté son trépas.
Au seul bruit de son nom, tous nos peuples frémissent;
Les mânes des héros dans leur tombe gémissent;
La flamme de Vesta s'éteint sur nos autels;
Les Dieux mêmes, du haut des parvis immortels,
Semblent s'associer à nos justes alarmes:
Leurs images d'airain laissent tomber des larmes;
De Cybèle et de Mars les ministres sacrés,
L'œil en feu, les pieds nus, les membres déchirés,
Ont déserté leur temple, et la voix du grand-prêtre
Commande hautement qu'on lui livre le traître.

CLÉOPATRE.

Jamais.

PROCULÉIUS.

A son destin vous faut-il immoler?
Ce refus n'a-t-il rien qui vous fasse trembler?
Et lorsque votre amour nous offense et nous brave,
Connaissez-vous quel sort...

CLÉOPATRE.

Oui, je connais Octave.
Je vous trouve fidèle à toutes ses leçons,

Mais moi, j'ai contre lui ce fer et ces poisons.

(Elle s'approche de l'autel et l'embrasse.)

O mort! mon seul espoir, je t'embrasse avec joie!
Allez dire à celui dont l'ordre vous envoie,
Qu'une reine, bravant son pouvoir inhumain,
L'attend dans ce sépulcre un poignard à la main.

PROCULÉIUS.

Je vous laisse le temps d'écouter la prudence;
Songez à votre peuple, à votre indépendance,
A garder ce bandeau, que, jaloux de ses droits,
Octave affermit seul sur la tête des rois.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, seule.

Romain fallacieux!.... Dans quel trouble il me jette!...
Devenir parricide ou servir en sujette!
Courber ce front royal sous un joug odieux,
Ou de mes attentats épouvanter les dieux!
L'Orient m'est promis, et, quand mon règne expire,
Je n'ai que trop de pente à ressaisir l'empire....
Mais trahir, mais traîner sous un fer assassin!...
Je frémis du combat qui s'élève en mon sein.

SCÈNE V.

CLÉOPATRE, THEONE.

THÉONE, entrant précipitamment.

Le croiriez-vous, madame? Antoine est au rivage.

CLÉOPATRE.

Antoine!

THÉONE.

Il a quitté sa retraite sauvage.
Il me suit, il vous cherche, et le peuple empressé...

CLÉOPATRE.

De quel front soutenir son regard courroucé?
Comment oser revoir, sur le bord de l'abîme,
Un héros qui ne doit son malheur qu'à mon crime?
Qu'il ignore du moins par quel traité fatal
Je m'étais enchaînée au sort de son rival...
C'est lui... Je sens combien sa colère m'est due.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Savez-vous ce qu'ici vous annonce ma vue?

Êtes-vous préparée au sort qui vous attend,
Madame? Aux bords du Nil, on signale à l'instant
Ces vaisseaux qui, de Rome annonçant la colère,
De nos crimes communs nous portent le salaire.
Pensez-vous qu'un tombeau puisse vous protéger?
Que font tous vos soldats à l'heure du danger?
Qu'avez-vous résolu? Cléopâtre va-t-elle
Proposer à son peuple une fuite nouvelle?
Vos vaisseaux d'Actium au départ sont-ils prêts?

CLÉOPATRE.

La guerre a ses affronts, la gloire a ses regrets;
César même....

ANTOINE.

Il tomba; mais, l'entourant d'hommages,
Le Capitole en deuil s'ouvrit à ses images,
Sa tombe partagea l'encens de nos autels,
Et son astre prit place auprès des immortels.
Quels droits me reste-t-il à tant de renommée?
Moi, déserteur de Rome et traître à mon armée;
Moi, qui loin des combats, vous cherchant sur les eaux,
Enseignai, comme vous, la fuite à nos vaisseaux;
Moi, qu'on a vu toujours, de ma honte idolâtre,
Prostituer ma gloire aux pieds de Cléopâtre,
Au joug des voluptés m'asservir lâchement,
Au lieu d'être empereur, n'être que votre amant;
Aux rives du Cydnus, dans l'Égypte et la Grèce,
Comme un trophée errant promener ma maîtresse,

M'avilir en riant, me parer de vos fers,
Et d'un spectacle infâme amuser l'Univers !

CLÉOPATRE.

C'en est trop.... Par le sort Cléopâtre opprimée,
A ce comble d'affront n'est point accoutumée.
A d'assez noirs transports mon cœur se livre ici,
Ce n'était pas l'instant de me parler ainsi;
D'après cet intérêt qu'à Rome on vous voit prendre,
Près du Nil, dans son camp, pourquoi ne pas vous rendre ?
De nos liens pesans fuyez le déshonneur;
Peut-être les Romains vous attendent, seigneur.
La tremblante Octavie auprès d'eux vous protège,
Le licteur vous prépare un glorieux cortège;
Fuyez, fuyez ces murs consacrés au trépas;
Ma garde est toute prête et va guider vos pas.

ANTOINE.

Ce vil départ auquel vous voulez me résoudre
Augmenterait ma honte, au lieu de m'en absoudre.
« Le voilà, dirait-on, ce chef de nos guerriers,
» Qui, pour suivre une amante, a flétri ses lauriers,
» Et qui consent enfin à trahir sa querelle,
» A l'instant de mourir ou de vaincre pour elle ! »

CLÉOPATRE.

De vaincre !

ANTOINE.

Le malheur m'a laissé des amis;
Octave n'obtient pas tout ce qu'il s'est promis;

Je puis encor, suivi de plus d'un capitaine,
Ébranler dans ses mains sa fortune incertaine.

CLÉOPATRE.

Vous, Antoine?

ANTOINE.

Des lieux où je m'étais caché,
Mon œil sur l'univers demeurait attaché;
Et tandis que César m'enchaînait en idée,
J'encourageais au loin l'Afrique intimidée,
J'armais Archélaüs et déjà ces remparts;
Rassemblent d'Actium tous les restes épars;
Mithridate, Amyntas, les princes de Syrie,
Défendront avec nous les murs d'Alexandrie.

CLÉOPATRE.

Vous combattrez pour moi?

ANTOINE.

Canidius, séduit,
Vainement vers ces lieux par Octave est conduit;
Il ne s'armera pas contre un maître qu'il aime;
Et ce n'est pas en vain que, le cherchant lui-même,
Sur des soldats charmés et fiers de me revoir,
J'irai de ma présence essayer le pouvoir.

CLÉOPATRE.

Oui, quand Rome s'apprête à les réduire en cendre,
Rendez à ces remparts le glaive d'Alexandre;
Que pour moi votre amour... Mais quelle est mon erreur?
Vous n'êtes plus amant, vous êtes empereur;

Aux grandeurs d'un héros j'osai me croire unie;
D'un tel excès d'orgueil je dois être punie.
Qu'importe qu'un tyran dise au peuple romain
Que vous m'abandonnez pour désarmer sa main?
Qu'importe qu'à son gré, disposant de ma vie,
Il venge dans mon sang les affronts d'Octavie?
Sur vous, sur votre cœur, j'ai perdu tous mes droits;
Allez porter ailleurs le nom de roi des rois;
Adieu, je ne suis plus la rivale de Rome,
Et l'Occident jaloux redemande un grand homme.

ANTOINE.

Je ne vous quitte pas; c'est surtout à vos yeux
Que je veux aujourd'hui faire mentir les Dieux;
Ma honte dans ces murs fut long-temps enfermée,
Ces murs me reverront avec ma renommée;
Je demandais au Ciel la guerre, le danger,
Actium m'est rendu, je songe à me venger;
Et quels que soient les maux que m'ait faits Cléopâtre,
Je ne m'en souviens plus lorsque je puis combattre.

CLÉOPATRE.

Non, je dois d'Actium expier tout l'affront:
Ces aigles, ces drapeaux qui flottaient sur mon front;
Le carnage, la mort sur ma flotte arrêtée;
La mort de toutes parts à mes yeux présentée,
Pénétrèrent mes sens d'une invincible horreur.
Ton courage imprudent redoubla ma terreur;
Antoine du trépas semblait chercher l'atteinte;
Tu prodiguais tes jours, et je connus la crainte.

Sur les flots étonnés t'entraînant avec moi,
Peut-être un peu d'orgueil s'unit à mon effroi;
Peut-être ton amante osa se faire gloire
De l'avoir emporté même sur la victoire,
Et j'étais en secret fière de tes revers,
Lorsqu'à force d'amour tu perdais l'univers.
Mais crois-tu qu'un combat de notre sort décide?
Non, Antoine est toujours le descendant d'Alcide.

ANTOINE.

Cléopâtre!

CLÉOPATRE.

Tu vois, sur l'autel déposés
Ces poisons.

ANTOINE.

Ciel!

CLÉOPATRE.

Croyant tous nos liens brisés,
Esclave d'un tyran, et n'étant plus aimée,
Dans ce lieu, pour mourir, je m'étais enfermée;
Je punissais ainsi mon forfait odieux.
Rends-moi ce noble cœur que m'enviaient les Dieux.
César a triomphé, mais sans pouvoir t'abattre.

ANTOINE.

Je n'ai pas fui César, j'ai suivi Cléopâtre.
A ses feux, à son crime, à son égarement,
A ses affreux transports reconnais ton amant.
Sur ce rocher témoin de mon affreux délire,
Mes pleurs, mes pleurs amers n'étaient pas pour l'empire

Et quand je perdais tout, sceptre, lauriers, honneur,
Le regret de ta perte occupait seul mon cœur.
Dans ce cœur avili je craignais de descendre,
Je n'osais regarder le tombeau d'Alexandre,
J'attendais du trépas la fin de ma douleur;
Mais toujours le trépas s'écarte du malheur.
Après trois mois enfin, j'ose revoir tes charmes;
Du fond de cette tombe élançons-nous aux armes;
A mon glaive aujourd'hui tu peux te confier;
Viens, c'est à la victoire à nous justifier.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le palais de Cléopâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, ÉROS.

ANTOINE.

Oui, ces ambassadeurs, si superbes naguère,
Sont venus m'inviter à suspendre la guerre.

ÉROS.

Quoi! seigneur, les Romains, après tant de fureurs?

ANTOINE.

Ils se flattent, Éros, que leurs deux empereurs,
Verront aux bords du Nil leurs haines étouffées,
Et règneront en paix sous les mêmes trophées;
Avant la fin du jour, un solennel traité
Par Octave en ces lieux doit m'être présenté.

ÉROS, avec joie.

Par Octave, seigneur!...

ANTOINE.

Sous les murs d'Alexandre
Ses plus braves guerriers avec lui vont descendre.

Pour me donner le temps de grossir mon parti,
A le revoir, Éros, ma haine a consenti;
Je l'attends ici-même, et mon âme agitée,
De sentimens divers malgré moi tourmentée...

ÉROS.

Pourquoi vous défier des offres qu'il vous fait?
Pourquoi d'un tel accord repousser le bienfait?
On dit que dans son camp Octavie arrivée,
Cherchant ici l'époux dont vous l'avez privée...

ANTOINE.

Non, mon épouse, ami, soumise à ses destins,
N'a point quitté le Tibre et ses palais lointains.
Saurais-tu t'affranchir d'une pitié vulgaire?

ÉROS.

Qu'ordonnez-vous?

ANTOINE.

Octave a retardé la guerre.
Il délibère, il craint de tenter les combats;
S'il croyait triompher, il n'hésiterait pas.
Je vaincrai... Sa terreur m'en donne l'assurance.
Mais si le sort deux fois trompait mon espérance,
Si devant mon rival je devais succomber,
Entre ses mains, Éros, je ne veux pas tomber.

ÉROS.

Je vous entends, Seigneur.

ANTOINE.

Dans les champs du courage,

De ce glaive autrefois j'honorai ton jeune âge ;
Jure, si par les Dieux j'étais encor trahi,
Que ce fer dans mon sang....

ÉROS.

Vous serez obéi;
Recevez mon serment; jamais Rome....

ANTOINE.

Silence!
De mon heureux rival le cortége s'avance.

SCÈNE II.

OCTAVE, ANTOINE; suite d'Octave, suite d'Antoine.

ANTOINE.

Fier vainqueur d'Actium, parle, que me veux-tu?

OCTAVE.

Te rendre à ton épouse, à Rome, à la vertu :
Fils du premier César, et frère d'Octavie,
Octave triomphant vient veiller sur ta vie.

ANTOINE.

Épargne à mon orgueil l'affront d'une pitié,
Que je n'implore pas de ta fausse amitié ;
Octave, seul espoir de la grandeur romaine,
Tu m'es connu.... Dis-moi le dessein qui t'amène.

OCTAVE.

A ton tour, un moment dépose ta fierté,

Et ne prends de conseils que de l'adversité.
Je te donne la Thrace, et la Grèce, et l'Épire;
Des Parthes à tes lois je soumettrai l'empire.
Veux-tu subir un joug qu'ont subi les Romains?
Veux-tu rester sous moi le second des humains?

ANTOINE.

Le second des humains!... Mais celui qui m'outrage,
A-t-il donc oublié qu'il n'est que mon ouvrage?
Quand Octave paisible, à l'abri du danger,
Héritait de César au lieu de le venger,
C'est moi qui, m'adressant à la foule agitée,
Déployai du héros la robe ensanglantée.
J'exaltai ses bienfaits, j'expliquai ses desseins.
Je fis parler son sang contre ses assassins:
Et bientôt leurs palais, brûlans dans les ténèbres,
Servirent de flambeaux à ses honneurs funèbres.
J'ai relevé deux fois tes destins abattus,
Brutus t'avait détruit, j'ai renversé Brutus;
C'est appuyé sur moi que tu montes au faîte,
Et toujours mes lauriers ont couronné ta tête.

OCTAVE.

L'empire où l'on verrait régner deux empereurs,
Ne serait qu'une arène ouverte à leurs fureurs.
Je ne veux point d'égal.

ANTOINE.

Je ne veux point de maître.

OCTAVE.

César le fut.

ANTOINE.

César était digne de l'être.
Si tu veux que pour toi je prodigue mon sang,
Il faut, comme César, justifier ton rang.
L'espères-tu?

OCTAVE.

Je suis le fils de ce grand homme.

ANTOINE.

Oui, César t'adopta pour se venger de Rome.
De la paix cependant si ton cœur est épris,
Je puis y consentir; mais apprends à quel prix.

OCTAVE.

Parle.

ANTOINE.

J'ai quelques droits à ta reconnaissance;
Mes crimes sont bien grands, ils ont fait ta puissance.
Souviens-toi de ces jours où nos divisions
Assuraient le repos de trente nations;
Où l'on vit trois tyrans, Octave, moi, Lépide,
Conclure dans le sang une paix homicide;
Renvoyer leurs soldats pour garder des bourreaux,
S'abandonner entre eux les têtes des héros,
Aux mânes de César immoler Rome entière,
Et de leur apanage assignant la frontière,
S'assurer l'un à l'autre un empire inhumain,
Sur les trois grands débris de l'univers romain :
J'allumai, j'excitai cette fureur impie;
Qu'en imitant Sylla notre remords l'expie.

Osons renouveler cet acte solennel,
Qui fit un citoyen d'un si grand criminel.
Que de la liberté le règne recommence.

OCTAVE.

Abdiquer le pouvoir ! quelle est donc ta démence?
La liberté parfois produit les grands états,
Mais lorsqu'ils sont créés ne les gouverne pas.
Tous ces peuples, ces rois frémissant dans leur chaîne,
Tous ces grands élémens de la grandeur romaine,
Toujours changeant, toujours prêts à se révolter,
De leur centre commun tendent à s'écarter.
Il faut qu'un seul pouvoir, les confondant ensemble,
Dans ses vastes liens les presse et les rassemble;
Telle est la politique et ses effets constans;
Je recueille aujourd'hui l'héritage du temps.
Pour un peuple déchu de son patriotisme,
La liberté n'est plus qu'un adroit despotisme,
Qu'un piége insidieux, qu'un combat inhumain
Entre les rois du jour et ceux du lendemain.
Dans l'armée, au Forum, dans nos champs, dans nos villes,
Ses feux n'allumeraient que des guerres civiles;
Son prestige est détruit, ses beaux jours sont passés;
Le poignard de Caton nous en instruit assez;
Avant de se frapper, sois bien sûr qu'un tel homme
Sonda profondément la blessure de Rome.
Quels étaient ses destins? Que vit-il dans ses rangs?
Jamais la république, et toujours des tyrans;
Et quand César régna par le droit de l'épée,
Il n'asservit point Rome, il détrôna Pompée.

Qu'ont produit de Brutus les complots odieux ?
Ils n'ont fait que placer mon père au rang des Dieux.
Un trône est élevé, tous osent y prétendre ;
César peut en tomber, Sylla peut en descendre,
Moi-même, tôt ou tard, je puis l'ensanglanter,
Mais il existe enfin, je prétends y rester ;
Et Rome doit souffrir le joug du rang suprême,
Depuis que ses enfans sont plus forts qu'elle-même.

ANTOINE.

Rome doit le souffrir ! mais Straton, Publius,
L'intrépide Marcel, l'ardent Icilius,
Dans leur cœur indigné la liberté respire ;
Ils peuvent....

OCTAVE.

Conspirer, s'armer, troubler l'empire ;
Je plains la liberté, si dans ses oppresseurs
Elle croit aujourd'hui trouver des défenseurs.
De quel droit des Romains avides d'opulence,
Dont on a tant de fois acheté le silence,
Citoyens sans amour pour leur propre cité,
Proconsuls sans vertus, ou tribuns sans fierté,
Sénateurs sans courage, et depuis quatre lustres
Portant de chef en chef leurs trahisons illustres,
Voudraient-ils imiter les vainqueurs des Tarquins ?
Je vois des mécontens, non des républicains.
J'oppose leur nom seul à leur ligue impuissante ;
Tous ces Brutus, meurtris de leur chaîne récente,
Naguère sous un maître esclaves absolus,

Insultent le pouvoir, parce qu'ils ne l'ont plus.
La liberté, dis-tu, réclame leurs hommages ?
De nos anciens héros consulte les images,
Nos divins Scipions, nos vieux Cincinnatus,
Grands par leur pauvreté, libres par leurs vertus;
Leurs ombres frémiraient, sublimes et stoïques,
De voir de tels Romains dans leurs rangs héroïques;
Et la liberté fière, et qu'on n'abuse pas,
S'indigne d'un encens qui lui vient de si bas.
Je règne; mon pouvoir est le seul légitime,
Et contre mes drapeaux ta valeur est un crime.

ANTOINE.

Vous qu'enchaînait César au bout de l'univers,
Daces, Germains, venez, les chemins sont ouverts;
Des Alpes vers nos murs vous pouvez redescendre;
De nos fameux vainqueurs Rome n'a que la cendre;
Et du fond des tombeaux, pour arrêter vos pas,
Camille et Scipion ne se lèveront pas;
Venez, Octave seul commande à l'Italie;
De mollesse énervée, impuissante et vieillie,
Rome succombera sous le poids des revers,
Et des mains des tyrans passera dans vos fers.

OCTAVE.

Souviens-toi d'Actium.

ANTOINE.

Souviens-toi de Philippe,
Et que l'orgueil d'Octave à ce nom se dissipe.
Dans le fond des marais, habile à te cacher,

Il me fallut moi-même aller t'en arracher;
On ne t'en vit sortir qu'au bruit de ma victoire,
Et tu vins, tout tremblant, chercher ta part de gloire.

OCTAVE.

Vaincu, tu veux courir à de nouveaux combats?

ANTOINE.

J'eusse accepté la paix si je ne l'étais pas.

OCTAVE.

N'entends-tu pas la voix de Rome qui t'appelle?

ANTOINE.

J'irai de tes revers lui porter la nouvelle.

OCTAVE.

Ta haine dans son sang veut encor s'assouvir!

ANTOINE.

La délivrer de toi, n'est-ce pas la servir?

OCTAVE.

Au nom du grand César.

ANTOINE.

Son ombre te rejette.

OCTAVE.

L'univers nous regarde.

ANTOINE.

Il verra ta défaite.

OCTAVE, à ses guerriers.

Romains, vous l'entendez, lui-même a prononcé.

Ne voyez plus en lui qu'un rebelle insensé,
Qu'un traître, que des lois le glaive doit abattre,
Que vous venez juger plus encor que combattre :
Ses pâles bataillons n'offrent pour ennemis
Qu'un chef déjà vaincu, des rois déjà soumis ;
Romains, ne laissez pas votre gloire imparfaite,
Achevez d'Actium l'immortelle défaite ;
Dispersez ces débris de vingt peuples errans,
La fortune de Rome a passé dans vos rangs.

ANTOINE, à ses guerriers.

Rois, guerriers, vétérans, blanchis dans les alarmes,
On vous montre des fers ; montrez, montrez vos armes ;
Il a, dit-il, pour lui les Dieux de Rome.... Non ;
La Rome qu'il commande a perdu ce grand nom.
L'esprit qui l'animait passe aux lieux où vous êtes ;
Octave vainement s'assure en ses conquêtes,
Vainement son orgueil insulte à vos grands cœurs.
Des vaincus tels que vous font pâlir leurs vainqueurs.
Venez.... Arrachons-lui sa trompeuse victoire,
Il combat pour l'empire, et nous pour notre gloire.
Sachons nous affranchir de son joug oppresseur ;
Marchons.... Mais quel objet...

OCTAVE.

Ton épouse et ma sœur.
Elle vient elle-même, implorant un parjure,
Chercher peut-être ici quelque nouvelle injure.
Si son cœur généreux est méconnu du tien,
Je t'attends près du Nil après cet entretien.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Croyez-vous votre épouse assez infortunée,
Seigneur?.... Ai-je rempli ma triste destinée?
Je suis chez Cléopâtre, aux pieds de son amant?
Que manque-t-il encore à mon abaissement?
J'espérais, quand vos soins prétendirent me plaire,
De mon frère et de vous désarmer la colère;
J'espérais mettre un terme à vos dissensions,
Et mon hymen promit la paix aux nations;
Mais, bien loin de fléchir des projets homicides
De deux Romains rivaux j'ai fait deux fratricides;
Et le monde trompé me demande, en pleurant,
Compte de ce bonheur dont j'étais le garant.
Je ne suis point venue, en épouse importune,
Vous affliger du soin de ma propre fortune,
Ni, rappelant ici des sermens méprisés,
Invoquer les saints nœuds que vous avez brisés;
Livrez, livrez votre âme au transport qui la flatte;
Mais, Seigneur, rendez-nous le vainqueur de Phraate,
Et que Rome, autrefois si fière d'un tel fils,
Détache vos drapeaux des remparts de Memphis.
Le grand César, atteint par le trait qui vous blesse,
A-t-il sacrifié l'empire à sa faiblesse?
Imitez sa vertu, vous qui suivez ses pas;
Brûlez pour une esclave et ne le soyez pas,

Et que l'amour, content d'une telle victoire,
Laisse au moins dans votre âme une place à la gloire.

ANTOINE.

Madame, rappelez votre orgueil offensé;
Ne donnez plus de pleurs au sort d'un insensé,
Qui se rend criminel en détestant son crime.
Je suis de mes erreurs la première victime....

OCTAVIE.

Abjurez, abjurez des combats inhumains.

ANTOINE.

Je ne serai jamais le second des Romains.
Les Romains.... C'est pour vous qu'ils ont proscrit ma vie.
Octave a contre moi les douleurs d'Octavie;
Vos pleurs, de la vengeance ont donné le signal,
Et jusqu'à vos vertus, tout me devient fatal.

OCTAVIE.

Non, jamais ma vertu ne te sera funeste;
Ne me fais point haïr le seul bien qui me reste;
Libre dans mes ennuis de me cacher du moins,
Mes pleurs n'eurent jamais que les Dieux pour témoins;
Quand tes fils rappelaient ton nom à leur mémoire,
J'expliquais ton absence en faveur de ta gloire;
Je leur disais, le Parthe ou le Germain domptés,
Les Francs si belliqueux par ton bras arrêtés;
Et tous les deux, brûlant de suivre un grand exemple,
Pour bénir les destins, m'entraînaient vers le temple.
Sois Romain, ose rompre un joug insidieux.
Est ce donc là de toi ce qu'attendaient les Dieux?

ANTOINE.

Octave et moi, malgré le nœud qui nous rassemble,
Dans le même univers ne pouvons vivre ensemble.
Du Tibre en ce moment reprendre les chemins,
Serait livrer l'Égypte au courroux des Romains;
Votre frère, à son char traînant la reine esclave....

OCTAVIE.

La reine!... Ce n'est pas ce qu'elle attend d'Octave.

ANTOINE.

Comment!... Que dites-vous?

OCTAVIE.

Je l'accuse à regret.
Mais, liée au vainqueur par un traité secret....

ANTOINE.

Un traité! Cléopâtre!

OCTAVIE.

Oui, seigneur, elle-même;
Elle espérait ainsi sauver son diadème.
Proculéius....

ANTOINE.

Non, non, vos esprits abusés....

OCTAVIE.

Vous doutez de la foi de mes discours.... Lisez.

ANTOINE, lisant.

« Je connais les devoirs que mon trône m'impose,
» Qu'il soit par cette paix pour jamais affermi;

» De nos divisions j'ai trop long-temps gémi ;
» J'accepte le traité qu'Octave me propose.
» CLÉOPATRE. »

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ÉROS.

ÉROS.

Seigneur, elle vous cherche ici;
De quelque noir transport son cœur semble saisi,
Dérobez votre épouse à sa vue ennemie.
Évitez les malheurs....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Pourquoi, belle Octavie,
Vous refuser vous-même aux honneurs glorieux
Que la sœur de César doit prétendre en ces lieux?
Le peuple qui se presse autour de mes images,
Aurait à vos genoux apporté ses hommages;
Abandonnant mon temple et mes autels déserts,
Il aurait...

ANTOINE.

Quels complots m'ont été découverts!
À quel prix, de César réclamant l'indulgence,
Nourrissiez-vous l'espoir de tromper sa vengeance?
Pourquoi dans vos remparts, madame, à mon insu,

L'ambassadeur de Rome a-t-il été reçu ?
De quel trône à vos vœux offrait-il la conquête ?

CLÉOPATRE.

Il me venait, seigneur, demander votre tête.
De ses desseins cachés dévoilant la noirceur,
Octave l'envoyait... Interrogez sa sœur :
Admise aux grands secrets de Rome et de l'armée,
De ce projet sans doute elle fut informée.

ANTOINE.

Eh ! que m'importe Octave et ses vœux inhumains,
Quand de vos trahisons j'ai la preuve en mes mains ;
Quand ce lâche traité... ?

CLÉOPATRE.

Daignerez-vous m'entendre ?

ANTOINE.

Vous traitiez avec Rome.

CLÉOPATRE.

Oui, j'osais y prétendre.
Vous en donnez l'exemple en ces lieux... Mais, seigneur,
Ai-je de son forfait signé le déshonneur ?
Rome m'a-t-elle vue, à ses projets docile,
Lui promettre vos jours, lui livrer votre asile ?
Et n'ai-je pas rompu moi-même en frémissant
Un pacte qu'on voulait sceller de votre sang ?

(A Octavie.)

Ma flotte, mes états, mes trésors, mes armées,

Tant de peuples soumis au joug des Ptolémées,
Et le triple bandeau d'un front déifié,
Pour soutenir ses droits j'ai tout sacrifié;
Il a préparé seul ma ruine prochaine;
Et lorsqu'à mes malheurs l'honneur même l'enchaîne,
Vos complots.....

ANTOINE, passant entre Cléopâtre et Octavie.

Arrêtez et respectez son deuil;
Vous avez fait ma honte, elle fait mon orgueil;
Esclave de sa gloire, à son pays fidèle,
Les femmes que dans Rome elle a pris pour modèle,
Lui fesant un courage au-dessus du malheur,
Ont gravé sur son front la fierté de son cœur.

(A Octavie.)

Oui, tant que la vertu conservera son temple,
Aux plus saints devoûmens tu serviras d'exemple;
Je puis être coupable envers Rome, envers toi,
Mais nul ne doit oser t'outrager devant moi.

CLÉOPATRE.

Ah, Dieux!

ANTOINE.

Viens, suis mes pas, fuyons ton ennemie;
Je rougis de moi-même et suis fier d'Octavie.

(Il l'entraîne.)

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, seule.

Impitoyables Dieux, de ma honte témoins,
De votre amour pour moi, je n'attendais pas moins.
Voilà cette Octavie! et pour m'ôter l'empire,
Jusque dans mon palais ma rivale conspire !
Antoine, à mon pouvoir si long-temps enchaîné,
Vers sa perfide épouse est enfin ramené.
Mais je viens de donner le signal des batailles;
Mes guerriers en tumulte ont franchi ces murailles,
Le sang coule, on combat déjà de tout côté;
D'Antoine et de César j'ai rompu le traité.
Si ce fer quelque jour dans le sang d'Octavie.....
J'en ai l'espoir.... Combien ma superbe ennemie,
En ce moment fatal, doit jouir de l'affront
D'avoir fait chanceler ce bandeau sur mon front,
De m'avoir fait douter de la grandeur suprême,
De m'avoir fait douter des Dieux et de moi-même!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, THÉONE.

THÉONE.

Aux fureurs des combats Antoine abandonné,
Justifie en ce jour le dieu dont il est né ;
Il brisera les fers de l'Égypte opprimée :
Canidius, le chef de son ancienne armée,
A rejoint nos drapeaux, et, dans ses flots plus lents,
Le Nil des fiers Romains roule les corps sanglans.
Bannissez la terreur dans vos regards empreinte.
Pourquoi ne voir partout que des sujets de crainte ?
Lorsque tout vous annonce un triomphe certain,
Pourquoi douter encor des faveurs du Destin ?

CLÉOPATRE.

Peut-être ce triomphe, objet de ton envie,
Sera le plus affreux des malheurs de ma vie,
Théone ; et Cléopâtre, en ce fatal moment,
N'ose faire des vœux même pour son amant.

THÉONE.

De ce nouveau revers quel est donc le mystère,
Madame ?

CLÉOPATRE.

Vainement je voudrais te le taire.
Les pleurs de ma rivale ont triomphé de moi;
Elle a justifié ma haine et mon effroi,
Théone; et son époux, si long-temps infidèle,
Par ses lâches remords est ramené près d'elle.

THÉONE.

L'amour doit l'emporter, Madame, et vos attraits...

CLÉOPATRE.

Il n'est plus temps, Théone, il sait tous mes secrets.
L'odieuse Octavie, à ma perte animée,
Instruite par Octave, et de haine enflammée,
A revu son époux et remis en ses mains
Cet indigne traité qui me lie aux Romains;
J'ai voulu vainement excuser cet outrage,
Antoine a fui ces lieux avec des cris de rage.
Contre moi, contre Rome à la fois irrité,
Au milieu des combats il s'est précipité.
Non! pour le ramener je fus trop criminelle.....
Mais Phorbas du combat nous porte la nouvelle;
J'ai peine à surmonter le trouble de mon cœur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PHORBAS.

CLÉOPATRE.

Rome l'emporte-t-elle? Antoine est-il vainqueur?

PHORBAS.

Il triomphe, Madame; en le voyant paraître,

La victoire a d'abord semblé le reconnaître;
Et déjà les Romains fuyant de toutes parts.....

CLÉOPATRE.

Il triomphe, Phorbas?

PHORBAS.

Au sein de nos remparts,
Je l'ai vu déposer sa redoutable épée.
De quelque grand dessein son âme est occupée,
Madame; vers le temple, asile de nos Dieux,
Lui-même il a guidé son char victorieux;
Et tandis qu'à ses pieds nous portions nos hommages:
« Peuples qui m'écoutez, a-t-il dit, et vous, mages,
» Vous prêtres d'Osiris, à qui les immortels,
» Ont daigné confier la garde des autels,
» De mes exploits nouveaux vous préparez la fête;
» Mais mon bonheur ici veut une autre conquête;
» Il faut qu'aux pieds des Dieux je répare un affront,
» Qui d'un objet chéri fit trop rougir le front.
» Dans le temple soumis à mes lois souveraines
» Apportez le bandeau destiné pour vos reines. »

CLÉOPATRE.

O ciel!

PHORBAS.

On accomplit l'ordre mystérieux,
Et si l'on en doit croire un bruit injurieux...

CLÉOPATRE.

Parle!

PHORBAS.

D'une couronne à votre front ravie
Ses mains doivent orner la tête d'Octavie.

CLÉOPATRE.

Eh! bien, Théone, vois si mon âme trompée
D'une vaine terreur était préoccupée!
Il couronne Octavie, et ses noirs attentats
Lui livrent à la fois ma vie et mes états.
C'en est fait; et bientôt ta reine infortunée,
A la suite d'un char lentement promenée,
Ira, baignant de pleurs les fers de ses enfans,
Réjouir de son deuil les Romains triomphans;
Leur montrer les débris du sceptre et d'elle-même,
Et toute la rougeur d'un front sans diadème.
Non! le trône est à moi, je ne puis le quitter;
Si j'en descends, du moins je veux l'ensanglanter.
Profitons du moment que le destin nous laisse;
Antoine a vainement compté sur ma faiblesse.
Quoi! j'aurais disposé du sort des potentats,
J'aurais jusqu'à l'Indus reculé mes états,
J'aurais, de l'univers la terreur et l'idole,
Disputé leur encens aux Dieux du Capitole;
J'aurais vu César même, à mes pieds abattu,
Oubliant tour à tour et pleurant sa vertu,
Malgré Rome et les Dieux, sous mes lois se débattre,
Et je consentirais à céder sans combattre!
Vers quel lieu les Romains ont-ils porté leurs pas?

PHORBAS.

Pour regagner leur flotte, au sortir des combats,

Dans leurs retranchemens, et presque sous nos portes,
Ils ont aux bords du Nil rallié leurs cohortes.

CLÉOPATRE.

Suivi de ses guerriers, Antoine vient à nous;
Il traîne en conquérant l'Égypte à ses genoux;
Dans un lâche sommeil lorsqu'il me croit plongée,
Qu'il apprenne en tombant que je me suis vengée.

SCÈNE III.

ANTOINE, ÉROS; Guerriers, Peuple.

ANTOINE.

Oui, peuple, la fortune a suivi nos guerriers,
Elle nous a rendu l'empire et nos lauriers;
Mes affronts ne sont plus, et j'ai vu la victoire
Effacer Actium des fastes de l'histoire.
Déjà l'aigle de Rome, envolé vers les eaux,
Regagne, en frémissant, l'abri de ses vaisseaux.
Mon rival a pâli devant ma renommée,
Les débris de ma fuite ont vaincu son armée.
Allez et sur l'autel faites fumer l'encens;
Offrez à tous vos Dieux mes vœux reconnaissans;
Bientôt nous reprendrons nos armes glorieuses,
Et bientôt loin du Nil nos mains victorieuses
Iront reconquérir les dépouilles des Rois,
Qu'aux murs du Capitole attachaient mes exploits.

ÉROS.

Quel jour choisissez-vous pour ordonner des fêtes?

L'étendard des combats flotte encor sur nos têtes,
Seigneur, et les Romains près du Nil ralliés.....

ANTOINE.

S'ils osaient relever leurs fronts humiliés,
Les Rois mes lieutenans veilleraient sur ma gloire;
Je laisse à leur courage achever ma victoire;
Et sous mes étendards avant de revoler
Je dois sécher des pleurs que j'ai trop fait couler.

ÉROS.

Il est donc vrai, seigneur, la fortune jalouse,
Après tant de revers sourit à votre épouse?
Loin du Nil, pour jamais vous laissant entraîner....

ANTOINE.

C'est Cléopâtre, ami, que je viens couronner.

ÉROS.

Cléopâtre!....

ANTOINE.

Pardonne à ma coupable flamme,
Aux transports, aux tourmens, aux fureurs de mon âme.
Quel est donc cet amour que je traîne après moi?
Oui, je viens en subir l'impérieuse loi.
De la sœur de César séparant ma fortune,
Lassé d'une contrainte à tous deux importune,
Je viens rompre ma chaîne en présence des Dieux.
Ces fêtes, cet encens, ces flambeaux radieux,
Brillent pour mon amante; et ma main fortunée
S'apprête à la conduire aux autels d'Hyménée,

Par un affront sanglant j'ai causé ses douleurs;
Le bandeau nuptial doit essuyer ses pleurs.

ÉROS.

Mais ce fatal traité?

ANTOINE.

Lui rendait la puissance.
Elle a dû me punir de ma trop longue absence.
Elle est accoutumée à l'encens des mortels.
Exigeons-nous des Dieux qu'ils se passent d'autels?
A Cléopâtre enfin tout mon sort s'abandonne;
Je ne la juge point, Éros, je lui pardonne.
Notre hymen fut toujours son vœu le plus ardent,
Et le seul que mon cœur...

ÉROS.

O délire imprudent!
Sur quel fragile appui votre bonheur se fonde!

ANTOINE.

Eh! que ferais-je, ami, de l'empire du monde,
De ce char triomphal reconquis devant toi,
Si Cléopâtre encor n'y montait avec moi?
Pour bien connaître, Éros, le prix d'un diadême,
Il faut en décorer le front de ce qu'on aime;
Quel transport de la voir assise à mes côtés,
Telle qu'elle apparut à mes yeux enchantés,
Quand aux bords du Cydnus, les peuples dans l'ivresse
Venaient la saluer du beau nom de déesse!
Ah! lorsque ma fureur entraînait mes guerriers,

A ses pieds en espoir j'apportais mes lauriers;
De mes exploits nouveaux ma tendresse s'augmente;
Je retrouve à la fois ma gloire et mon amante;
La victoire aujourd'hui scelle notre union;
Aux drapeaux de César j'attacherai son nom;
J'agrandirai son temple ainsi que son empire.
Fier de porter son joug, ma vaillance n'aspire
Qu'à jeter à ses pieds ces Romains orgueilleux.
Ils changent d'empereur, ils changeront de dieux.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

Que tardez-vous, seigneur? l'Égypte vous contemple,
Tout un peuple à l'envi se presse vers le temple;
Le cri de la victoire et l'encens des autels
Élèvent jusqu'aux cieux vos exploits immortels.
Jamais le Nil courbé devant votre puissance
Ne vit plus d'allégresse et de magnificence.
Les parvis de nos Dieux de palmes sont couverts;
Venez vous y montrer en roi de l'univers.
A vos ordres mes soins en ont ajouté d'autres;
Peut-être seront-ils mieux suivis que les vôtres;
Et, pour un jour si beau, j'appelle sur vos pas
Quelques témoins, seigneur, que vous n'attendez pas.

ANTOINE.

Madame....

CLÉOPATRE.

En couronnant une si belle flamme,
Nul regret, nul remords ne vient troubler votre âme?

ANTOINE.

Je sais combien ce jour causera de douleurs;
Mais...

CLÉOPATRE.

Il verra couler plus de sang que de pleurs.
Tu n'es pas de retour de cette fête impie,
Barbare; pensais-tu que ma haine assoupie
Te laisserait en paix dicter mon déshonneur?
Il fallait par ma mort acheter ton bonheur,
Et, traînant vers tes Dieux les restes d'une amante,
Leur offrir en tribut ma cendre encor fumante.

ANTOINE.

Qu'entends-je?

CLÉOPATRE.

De mon cœur que t'es-tu donc promis?
Je ne fuis pas deux fois devant mes ennemis.
Tu voulais des dangers, j'en offre à ton courage;
S'il en est temps encor, vole affronter l'orage.
Bientôt l'indigne objet qui l'emporte sur moi,
Ne pourra partager que des fers avec toi.
Tu verras si je sais venger mon diadême;
Et mon trône en tombant t'écrasera toi-même.

ANTOINE.

Que dis-tu, Cléopâtre? Et quelle affreuse erreur
Ici de tes transports allume la fureur?

Quel délire insensé de ton esprit s'empare?
D'Octavie à jamais lorsque je me sépare,
Lorsque de notre hymen élevant les autels,
Je te prends pour épouse aux pieds des immortels;
Quand je viens couronner l'objet que j'idolâtre...

CLÉOPATRE.

Pour épouse, qui? Moi!

ANTOINE.

Tu pâlis, Cléopâtre.

SCÈNE V.

ÉROS, LES PRÉCÉDENS.

ÉROS.

On vous trahit, Seigneur; déjà de toutes parts
La terreur et la mort volent sur nos remparts.
Revenue aux combats, plus forte et plus altière,
Dans le sein de nos murs pénètre Rome entière;
Les chemins sont livrés... Secrètement vendu,
Le peuple égyptien sans combats s'est rendu.
Déjà de ce palais la garde prisonnière....

ANTOINE.

Grands dieux! Quoi! Vos discours, leur horrible mystère,

(Regardant Cléopâtre.)

C'était... Oui, je n'en puis douter.

CLÉOPATRE.

Reconnais-moi.

Punis-moi d'un forfait qui me perd avec toi;

Étouffe dans mon sang ma sombre jalousie,
Et les affreux transports dont mon âme est saisie.
De l'erreur aux forfaits, des forfaits au trépas,
Les Dieux, d'un bras d'airain, précipitaient mes pas;
Prompts à venger sur moi leur justice outragée,
Ils m'ont ouvert l'abîme et je m'y suis plongée.
Prends ce fer.... hâte-toi de me donner la mort.
Profite d'un instant de honte et de remord;
Crains des crimes plus grands avant mon jour suprême,
Sauve-moi de César, de Rome, de moi-même.
Frappe ce lâche cœur, dans la honte avili....

ANTOINE.

Rome attend sa victime et mon sort est rempli.
Adieu! Que ton forfait jusqu'au bout s'accomplisse,
Sur toi de toutes parts que mon sang rejaillisse;
Et, de l'empire encor te rouvrant le chemin,
N'aborde le vainqueur que ma tête à la main.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, seule.

Grâce au ciel, mes forfaits ont passé ma fureur!
Voilà, voilà les fruits de ma funeste erreur!
Quoi! j'ai donc pu trahir!... Infortuné, pardonne!
Ah! mon dernier regret n'est pas pour la couronne.
Il venait de ranger cent états sous mes lois!
Et ma main l'assassine une seconde fois,
Et je n'ai fait, hélas! d'une flamme si belle
Qu'un malheur dévorant et sans bornes comme elle.

Comment le secourir?.... Et que puis-je tenter?....
A son heureux rival allons nous présenter.
Il est présomptueux; il me doit sa victoire.
Qu'il tremble.... Je serai fatale à tant de gloire.
Je le perdrai lui-même, et, s'il ose me voir,
Antoine peut encor ressaisir le pouvoir;
Cléopâtre, au milieu des débris de la guerre,
A vu depuis dix ans les maîtres de la terre
Déposer à ses pieds leur empire incertain,
Et dans ma chute encor je commande au Destin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, dans le plus grand désordre et s'adressant aux Romains dans la coulisse.

Quoi! vous me refusez le bienfait du trépas!
Sans répandre mon sang, vous désarmez mon bras!
C'est en vain qu'au milieu d'une armée ennemie,
Presque seul contre tous j'ai prodigué ma vie;
Ils n'ont osé frapper, dans ces momens affreux,
Leur ancien général terrassé devant eux,
Et tous ces vieux Romains blanchis dans les alarmes
Inclinaient leurs drapeaux en m'arrachant mes armes.
Cléopâtre! Et c'est toi... Ta fureur... Jour d'effroi!
Le terme des douleurs recule devant moi,
Et pour dernier revers, pour comble de souffrance,
La mort même, la mort manque à mon espérance.
Me dérobant le fer dont j'armai sa valeur,
Éros épouvanté fuit devant mon malheur.
Mais non... Je l'aperçois; de me servir jalouse,
Sa grande âme...

SCÈNE II.

ANTOINE, ÉROS.

ÉROS.

Seigneur, votre fidèle épouse
S'avance sur mes pas... Quelque important dessein...

ANTOINE, *découvrant sa poitrine.*

Accomplis tes sermens, ami, voilà mon sein.

ÉROS.

Moi, j'exécuterais en frappant un grand homme
Ce que n'ont pu César et tous les Dieux de Rome!

ANTOINE.

Tu l'as juré.

ÉROS.

Seigneur...

ANTOINE.

Pourquoi ce sombre effroi?
Mon bras est désarmé, mais ce fer est à moi;
Si dans ton faible cœur un vain remords s'élève
Je te rends tes sermens, Eros, rends-moi mon glaive.

ÉROS.

Je ne servirai point cet excès de fureur

ANTOINE.

Ami, sois-moi fidèle en mon dernier malheur;
Rends ce fer, à mes vœux cesse d'être rebelle.
Appris-tu de l'ingrate à me trahir comme elle?

J'ai cru, sans défiance et comptant sur ta foi,
N'avoir pas un ami plus dévoué que toi;
J'ai combattu, bravé la fortune inconstante,
Et lorsque mes malheurs ont passé mon attente,
Lorque je suis captif d'un vainqueur menaçant,
Lorsqu'il ne reste plus qu'à répandre mon sang;
Toi, que j'associai tant de fois à mes armes,
Tu viens me présenter d'injurieuses larmes!
Le Romain que Brutus chargea de son trépas,
Promit, s'arma du glaive et ne balança pas;
Le temps presse... Veux-tu me voir devant Octave,
Devant son char vainqueur courber ma tête esclave?
Le veux-tu?

ÉROS.

Non, seigneur; disposez de mon bras.

ANTOINE.

J'attends le coup fatal.

ÉROS.

C'en est donc fait, hélas!
Adieu, mon maître.

(Ils s'embrassent.)

ANTOINE.

Adieu!... Quelle crainte t'arrête?
Allons, ne tremble pas; vois, ta victime est prête.

ÉROS.

Devoir cruel!... Mais, quoi! l'on marche vers ces lieux.

ANTOINE.

Octavie! Écartons ce glaive de ses yeux.

ÉROS.

Rendez à ses douleurs le héros qu'elle pleure;
Vos enfans, par sa voix.....

ANTOINE.

Cache ce fer.... Demeure.

(Eros sort.)

SCÈNE III.

OCTAVIE, ANTOINE.

OCTAVIE.

Viens, suis mes pas; oublie un instant de malheur,
Viens reprendre l'empire offert à ta valeur.
L'aigle des légions, par mes pleurs désarmée,
S'inclinant aujourd'hui devant ta renommée...

ANTOINE.

Je suis captif...

OCTAVIE.

Qui? toi! c'est par la trahison;
Rome à de tels exploits n'attache point son nom.
Qu'importe qu'une femme, en son aveugle rage,
Se perdant elle-même et trompant ton courage,
Ait dans ces murs sanglans appelé le trépas?
Tu peux être vaincu, mais ton nom ne l'est pas:
Ce nom, plus grand qu'Octave et son succès frivole,
En vain fut effacé des murs du Capitole;
Dans le cœur des humains son prestige resté,
De l'univers encor défend la liberté.

Mon frère, repoussant un indigne avantage,
Consent qu'entre vous deux l'empire se partage.

ANTOINE.

Ton frère, dont la haine et l'orgueil insultant...

OCTAVIE.

Il se rend à mes pleurs, il t'appelle, il t'attend;
Suis-moi.

ANTOINE.

Non, ton époux, coupable de tes larmes,
Ne veut point sur tes jours verser d'autres alarmes;
L'amour de tes enfans occupe tous tes vœux,
Va les rejoindre, pars...

OCTAVIE.

Ils sont ici tous deux.

ANTOINE.

Mes enfans! Ah! je dois éviter leur présence.
Épargne à mes remords l'aspect de l'innocence;
Je fus trop criminel...

OCTAVIE.

Ne te souvient-il plus
Du premier de tes fils, du jeune Marcellus?
Ici, près des Romains sa voix prend ta défense.
Daigne d'un doux regard accueillir son enfance;
Rends les bontés d'un père à son pieux amour;
Ne lui reproche pas de me devoir le jour;
Qu'en se voyant pressé sur le sein de son père,
Il puisse croire encor que tu chéris sa mère.
Il était au berceau lorsque tu l'as quitté.

ANTOINE, apercevant Marcellus.

Que vois-je? Et quel objet devant moi présenté...
Si c'était! Quelle épreuve à mon heure suprême!

OCTAVIE.

Tu détournes les yeux! c'est ton fils, c'est lui-même.
Sans connnaître son père, il porte ici ses pas.

ANTOINE.

Mon fils!....

OCTAVIE.

Veux-tu le fuir?

ANTOINE.

Ne me dévoilez pas.

OCTAVIE.

De sa présence, hélas! Quel secours dois-je attendre?

SCÈNE IV.

MARCELLUS, LES PRÉCÉDENS.

MARCELLUS.

La voix de nos amis partout se fait entendre.
Viens remplir ta promesse, et que mes jeunes mains
Délivrent un héros de ses fers inhumains;
Pourquoi, ne suis-je pas dans les bras de mon père?

OCTAVIE.

Bientôt à ses douleurs je te rendrai, j'espère.

MARCELLUS.

D'éternelles douleurs tu le dis accablé;
N'a-t-il donc pas besoin d'en être consolé?
Jeune encor, je n'ai pu le suivre dans l'armée,
Et je ne le connais que par sa renommée.
Ah! qu'il me serait doux, dans ces momens cruels,
De toucher de mes mains les lauriers paternels!

ANTOINE.

Il est vaincu.

MARCELLUS.

Sa main glorieuse et chérie
Se montra faible un jour, mais contre sa patrie;
Et le sang des Romains qui l'osent offenser
Est le seul que son bras ne sache pas verser.
Dans ses rangs belliqueux Rome aujourd'hui l'appelle;
Il fut toujours vainqueur en combattant pour elle.

ANTOINE.

On vous a donc appris ses exploits redoutés?

MARCELLUS.

Ma mère, bien souvent, me les a racontés.

ANTOINE.

Cher enfant!... Votre père a flétri sa mémoire.

MARCELLUS.

Il saura vaincre encor pour m'enseigner la gloire.
J'apprends à le chérir depuis que je suis né,
Et j'ignore pourquoi j'en suis abandonné.

(à Octavie.)

Passerons-nous toujours de l'espoir à la crainte?
Quelle douleur, ma mère, en tes traits est empreinte?
Le bonheur, disais-tu, nous attendait ici.
Est-ce donc vous, Seigneur, qui l'affligez ainsi?

ANTOINE.

Son époux est l'auteur de toutes ses alarmes;
Lui seul, depuis dix ans, a fait couler ses larmes.

MARCELLUS.

Je ne le savais pas.

OCTAVIE.

Seigneur!...

ANTOINE.

Ignores-tu
Que, d'impuissans remords sans cesse combattu,
Prêt à tremper ses mains dans son sang... Je m'égare.

OCTAVIE.

Ah! mon fils, malgré lui son projet se déclare.
Ses discours, ses regards, tout me glace d'effroi;
Mais il n'osera pas s'immoler devant toi,
Tu retiendras le fer dans sa main meurtrière;
De ses propres fureurs tu sauveras ton père.

MARCELLUS

Ciel! mon père!...

OCTAVIE.

C'est lui dont tu pleurais le sort;
C'est lui qui dans nos bras veut se donner la mort.

MARCELLUS, aux pieds d'Antoine.

Mon père!...

ANTOINE.

Mon cher fils!...

OCTAVIE, à Antoine.

Que sa voix gémissante
Porte jusqu'à ton cœur sa prière innocente;
T'aurait-il retrouvé pour te pleurer toujours?
Un père à ses enfans doit compte de ses jours.

ANTOINE.

Moi vivre!... Rejeté du char de la fortune,
Moi, lasser l'Occident de ma plainte importune,
Ou souffrir qu'un rival, plaignant mon abandon,
Laisse tomber sur moi son insolent pardon!
Ne suis-je point assez rassasié d'injures?
Couvert de sang romain, souillé de noirs parjures,
Ne suis-je pas, aux yeux du monde épouvanté,
Un exemple de crime et d'infidélité?
Mon exécrable amour, mes affronts, ma furie,
Ne m'ont-ils pas rendu l'horreur de ma patrie?
Je dois mourir... ma mort est utile à mes fils.
Rome m'a poursuivi jusqu'aux murs de Memphis;
Mais à peine mes mains auront tranché ma vie,
Rome se souviendra des enfans d'Octavie;
Pour relever leurs fronts un moment abattus,
Elle leur parlera de toi, de tes vertus.
Élevés sous tes yeux pour un sort plus prospère.

Tu les consoleras du crime de leur père.
Leur père en expirant les recommande aux Dieux.

OCTAVIE.

Non, nous n'acceptons pas de si cruels adieux.
Tombe à ses pieds, mon fils, qu'il se rende à tes larmes ;
D'être père en tes bras qu'il goûte encor les charmes,
Qu'il entende ta voix.

MARCELLUS.

Mon père !

ANTOINE.

Marcellus !

MARCELLUS, à Antoine.

Regarde sa douleur.

ANTOINE.

Je ne me connais plus;
Mon courage...

MARCELLUS.

Il vivra, mon amour m'en assure.
Ton cœur va se rouvrir au cri de la nature.
La mort d'entre nos bras ne pourra t'arracher;
Dieux, donnez-moi des pleurs qui puissent le toucher.

OCTAVIE.

Au nom de ma douleur si long-temps solitaire,
Par mes genoux tremblans attachés à la terre,
Rends-toi, daigne abjurer ton horrible dessein.

ANTOINE.

Où suis-je? et quelle voix se réveille en mon sein?
O nature! ô remords!... J'avais pu méconnaître...
Venez, qu'entre vos bras je puise un nouvel être;
Dieux! descendez vous-même en ce cœur combattu,
Pour qu'il s'élève encor jusqu'à tant de vertu.
Tu viens de remporter une victoire entière,
Mon fils, et tu me rends aux larmes de ta mère.

OCTAVIE.

Viens, de Rome avec nous reprendre les chemins...
Tous nos guerriers...

ANTOINE.

Je cours me montrer aux Romains.

(Il sort.)

OCTAVIE.

Viens sur mon cœur, mon fils! ta voix, ta voix chérie,
Le rend à mon amour, le rend à la patrie.
Ah! ne le quittons pas dans des momens si doux.
Il redevient Romain; quel triomphe pour nous!

MARCELLUS.

De quels heureux transports ta douleur est suivie!

SCÈNE V.

OCTAVE, OCTAVIE, MARCELLUS, PROCULÉIUS; GARDES.

OCTAVE, dans le fond du théâtre.

Licteurs, obéissez à l'époux d'Octavie

OCTAVIE, à Marcellus.

Tu l'entends...

MARCELLUS.

D'un héros vous devenez l'appui,
Souffrez...

OCTAVE.

Oui, je lui garde un sort digne de lui;
Suivez ses pas tous deux...

SCÈNE VI.

OCTAVE, PROCULÉIUS; GARDES.

PROCULÉIUS, avec une sorte d'effroi.

Seigneur, cette clémence...

OCTAVE.

Ne serait maintenant qu'un excès de démence.
Ami, rassure-toi, j'ai mes desseins secrets,
Je change de conduite et non pas de projets.

Les mortels, pour plier sous cette main puissante,
Veulent être trompés; remplissons leur attente.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PHORBAS.

PHORBAS.

Cléopâtre, seigneur, briguant votre soutien,
Implore en ce moment votre auguste entretien.

OCTAVE, à Phorbas.

Qu'elle paraisse; allez, il est temps qu'elle apprenne
Comme je sais répondre aux bienfaits d'une reine.

(Phorbas sort.)

PROCULÉIUS.

Vous devriez plutôt refuser de la voir;
Ses larmes....

OCTAVE.

Je prétends essayer leur pouvoir.

SCÈNE VIII.

OCTAVE, CLÉOPATRE; suite de Cléopâtre, suite d'Octave.

CLÉOPATRE, avec la plus grande fierté.

Octave, à nos traités me trouvez-vous fidèle?
Rome est-elle contente et suis-je digne d'elle?

Naguère d'Actium préparant le revers,
Ma fuite en un seul jour vous donna l'univers;
Mais, prompt à réparer son désastre funeste,
Antoine triomphait; et vous savez le reste.
J'ai satisfait, Octave, à mes engagemens,
L'Orient m'est promis, tiendrez-vous vos sermens?

OCTAVE.

Je sais quels sont vos droits à ma reconnaissance,
Madame, et vos projets ont servi ma puissance.
Rome a pourtant douté de vous, de votre cœur.

CLÉOPATRE.

Par quel crime peut-on la rassurer, seigneur?

OCTAVE.

Mais Cléopâtre, hier me prodiguant l'outrage,
A mon ambassadeur tint un autre langage.
Des peuples et des Rois Rome réglant le sort,
Ne traite qu'avec ceux qu'elle peut craindre encor.
Vos remparts sont soumis, vos flottes fugitives.....

CLÉOPATRE.

Peut-être dans le port vous les croyez captives:
Détrompez-vous, seigneur; sans le secours des vents,
Ma flotte a voyagé sur les sables mouvans;
Pour l'océan voisin quittant les mers d'Icare,
Elle a déjà franchi l'isthme qui les sépare.
Je ne vous dirai point quels obstacles rivaux
Ont cédé tour à tour à mes hardis travaux.
Cléopâtre commande au golfe d'Arabie;

Les rives de l'Indus, les côtes de Nubie,
M'appartiendront peut-être, et le Gange soumis
Peut après deux mille ans revoir Sémiramis;
A l'aspect d'une terre ardente, inhabitée,
Reculera toujours votre aigle épouvantée.
Les déserts sont à moi; terminez par mes mains
La conquête du monde impossible aux Romains.

OCTAVE.

Madame.....

CLÉOPATRE.

Vos vaisseaux couvrent l'Adriatique,
Mais ils sont ignorés de la mer Atlantique.
Rome, trop reculée au sein de l'Occident,
Voit le Tigre et l'Indus tromper son ascendant.
Contre un joug si lointain plus d'un peuple conspire;
Changez, pour l'affermir, le centre de l'empire;
Seigneur, Alexandrie est l'unique séjour
Qui commande au couchant comme au berceau du jour,
Et, sans avoir besoin d'éterniser la guerre,
Seule peut surveiller les trois parts de la terre.
En la fondant jadis, un héros nous l'apprit;
Achevez le dessein qu'Alexandre entreprit;
Commandez, et du sein des restes qu'on admire
Renaîtront cent cités rivales de Palmyre.

OCTAVE.

J'abandonnerais Rome et ses murs glorieux?

CLÉOPATRE.

Rome fait les héros, l'Égypte fait les dieux.

Ces projets vous font peur.... J'en forme un autre encore;
Du nom sacré d'Isis l'Égypte me décore,
Vivante, elle m'élève au rang des immortels,
A Cléopâtre encore il reste des autels....
Osez, osez briguer cette gloire éclatante;
Donnez un autre Olympe à la terre inconstante;
Qui le peut mieux que vous?... le monde prosterné
Adore cette main qui le tient enchaîné.
L'Arabe vous appelle et l'Inde vous contemple,
Et des prêtres d'Ammon je gouverne le temple.

OCTAVE.

Interrogeant l'oracle au temple de Memphis,
Que j'aille à Jupiter donner un nouveau fils!
Que maître des mortels j'ose encourir leur blâme!

CLÉOPATRE.

Et que font les mortels?...

OCTAVE.

Ils nous jugent, madame;
Des honneurs de l'Olympe Alexandre jaloux
Les obtint.... Je les laisse aux immortels, à vous....
Poursuivez vos destins; gardez le nom de reine;
Sur l'Orient promis régnez en souveraine.
Recueillez de vingt rois les tributs glorieux....
Si ceux de Rome un jour pouvaient tenter vos vœux....

CLÉOPATRE.

De Rome!...

OCTAVE.

Quel honneur de livrer vos images
A ce nouvel encens, à ses brillans hommages!

CLÉOPATRE.

Qui m'y conduirait?

OCTAVE.

Moi.

CLÉOPATRE.

Vous guideriez mes pas
Jusqu'au bord du Tibre?

OCTAVE.

Oui.

CLÉOPATRE.

César ne l'osa pas.

OCTAVE.

Je l'oserai, madame. En vous voyant paraître,
Les Romains subjugués justifieront leur maître.
César, vous soumettant les rois humiliés,
De son char triomphal descendit à vos pieds;
Antoine, après la mort du vainqueur de Pompée,
Vous redonna la terre à vos lois échappée.
Dans nos murs belliqueux venez avec splendeur
De vos vastes projets déployer la grandeur.

CLÉOPATRE, à part.

Je triomphe.

OCTAVE.

Déjà la voile se déploie,
Entendez-vous les cris que le camp nous renvoie?

Du peuple souverain le cortége éclatant,
Des palmes à la main, sur nos bords vous attend;
Venez, et qu'à vos lois Rome même se livre.

CLÉOPATRE.

(A part.) (Haut.)
Tremble, jeune imprudent!... Je suis prête à vous suivre.

SCÈNE IX.

OCTAVE; GARDES dans le fond.

Tu me suivras... Ton vœu doit être satisfait,
Mon triomphe sans toi serait trop imparfait;
Ton orgueil t'a voilé le piége que j'invente :
J'ai promis aux Romains Cléopâtre vivante,
Je dois tenir parole, et ton coupable amant
Partagera bientôt ton juste châtiment.
Je règne seul, oui seul, et pour moi tout conspire.
La Rome des Brutus fait place à mon empire;
Tant d'orages publics, tant de sang et d'exploits,
Ces cris de liberté, ces turbulentes lois,
Ce Forum où tonnait l'éloquence de Rome,
Fondaient à leur insu la grandeur d'un seul homme,
Et neuf siècles à peine ont soumis aux Romains
Cet univers conquis pour tomber en mes mains.
Heureux, heureux Octave! Immortelle journée!

SCÈNE X.

OCTAVE, PROCULÉIUS.

PROCULÉIUS.

En apprenant, Seigneur, qu'à vos pieds amenée,
La fière Cléopâtre, abaissant son orgueil,
Implorait du vainqueur un favorable accueil,
Antoine vient de fuir son épouse alarmée;
Sa jalouse douleur soudain s'est ranimée.
Éros est avec lui; ses transports furieux
Semblent nous annoncer...

OCTAVE.

Qu'on entoure ces lieux.
Suis mes pas, viens servir mes haines légitimes;
Viens, le roc Tarpéien attend ses deux victimes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La décoration est la même qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, en robe blanche et les cheveux épars;
THÉONE.

THÉONE.

Quel dessein vous ramène en ces retraites sombres?
De vos aïeux encor pourquoi troubler les ombres,
Et, gémissante au pied de ces tristes autels,
Dérober Cléopâtre à l'amour des mortels?
Vous n'avez maintenant que des sujets de joie;
La voile des vaisseaux vers Rome se déploie;
Venez dicter encor vos décrets absolus,
Quittez ce noir séjour.....

CLÉOPATRE.

Je n'en sortirai plus.

THÉONE.

Vous! lorsqu'à vos genoux Rome s'est prosternée,
Lorsqu'Octave en vos mains remet sa destinée?

CLÉOPATRE.

Lui! ce barbare!

THÉONE.

Ciel!....

CLÉOPATRE.

Apprends que sa fureur
Me réservait des jours d'épouvante et d'horreur.
Apprends qu'en ce palais sa feinte criminelle
Assurait à sa haine une proie éternelle;
Et qu'il ne se parait d'une fausse douceur,
Que pour m'offrir vivante au courroux de sa sœur.
Un de ses confidens, de mon intelligence,
Vient de me dévoiler ses projets de vengeance.
Théone, j'eusse été dans les murs des Césars
Comme un objet d'opprobre exposée aux regards,
Et le licteur aurait montré, pour quelque obole,
Cléopâtre enchaînée au pied du Capitole.
Trompons ces noirs desseins... Sur ces sombres autels
Il est temps d'assembler tous les poisons mortels
Que ces tombeaux sacrés gardent pour ma défense...
Mourir seule... Mourir sans punir qui m'offense!
Octavie a tramé l'horrible trahison;
Chacun de mes malheurs fut marqué de son nom,
Et pour dernier revers, quand ma grandeur succombe,
Je laisse en son pouvoir mon empire et ma tombe.
Mon trépas la délivre enfin de tout danger.
Je regrette une vie où l'on peut se venger....
Si du moins.... Mais Phorbas peut servir ma furie,

Il peut à ma vengeance immoler Octavie;
Qu'il vienne; de ce fer je veux armer sa main.
Cours, Théone, à ce prix je pardonne au Destin.
Qu'il vienne... Quel plaisir, sous la main qui m'opprime,
D'entraîner ma rivale au fond du même abîme,
De punir par sa mort son triomphe insultant!
Quel est le bruit lointain que dans l'ombre on entend?
Ah! gardons-nous surtout de nous laisser surprendre!
Suis mes pas.....

SCÈNE II.

OCTAVIE, MARCELLUS.

MARCELLUS.

Dans ces lieux, quoi! vous osez vous rendre?
Quels funèbres objets partout viennent s'offrir!
N'allons pas plus avant.

OCTAVIE.

Le rejoindre, ou périr.
Parcourons cette enceinte à la mort consacrée;
On dit que Cléopâtre ici s'est retirée.
Sans doute que ton père a couru sur ses pas...

MARCELLUS.

Qu'espérez-vous?

OCTAVIE.

Sauver mon époux du trépas.

MARCELLUS.

Croyez-en mon effroi, quittons ces lieux, ma mère.

OCTAVIE.

Reste auprès de l'autel que cette flamme éclaire.

MARCELLUS.

Moi!

OCTAVIE, s'avançant sous la voûte où s'est retirée Cléopâtre.

J'ai cru voir au loin dans l'ombre...

SCÈNE III.

MARCELLUS, seul.

Elle me fuit.
Sous cette voûte où règne une profonde nuit,
Sans guide, sans défense, elle s'est avancée;
Mille sombres terreurs assiégent ma pensée.
Ma mère, ah! devais-tu pour cet affreux séjour
Fuir le palais d'Octave et la clarté du jour?
Des rois qui ne sont plus c'est ici la demeure.
Rejoins, rejoins ton fils qui t'appelle et qui pleure.
Mais quoi! n'entends-je pas sous ces murs ténébreux,
De longs accens, des cris faibles et douloureux?
Cette voix... Ah! je cède à ma terreur mortelle.

(Il s'élance vers le lieu d'où il croit que partent les cris.)

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, MARCELLUS.

MARCELLUS.

Mais elle m'est rendue! oui, je la vois! c'est elle!
Je me retrouve encore entre ses bras!... Grands Dieux!

CLÉOPATRE.

Enfant, que cherches-tu dans ces terribles lieux?

MARCELLUS.

Ma mère.

CLÉOPATRE.

Éloigne-toi.

MARCELLUS.

Sa voix s'est fait entendre.

CLÉOPATRE.

Éloigne-toi, te dis-je.

MARCELLUS.

Ah! venez la défendre,
Dissipez la terreur de mes sens éperdus.
Elle appelle son fils.

CLÉOPATRE.

Elle n'appelle plus.
Au fond de ce tombeau qui la faisait descendre?
Venait-elle en ces lieux insulter à ma cendre?

Ou, pour me voir demain enchaînée à son char,
Dénoncer ma retraite au courroux de César?

MARCELLUS.

Elle venait, tremblante et le cœur plein d'alarmes,
Pour sauver un héros, faire parler ses larmes;
Rendez-moi, rendez-moi ma mère et son époux,
C'est un fils tout en pleurs qui tombe à vos genoux;
Guidez mes pas tremblans dans l'horreur des ténèbres,
Venez.

CLÉOPATRE.

N'avance pas, fuis ces voûtes funèbres.

MARCELLUS.

Ces regards, ces transports, ce sombre égarement!...
Quel est dans votre main ce fer encor fumant?
Ah! j'en crois mon effroi... Ce poignard... Viens, mon père,
Viens venger dans son sang le meurtre de ma mère.

SCÈNE V.

CLÉOPATRE, seule.

Une terreur qu'en vain je cherche à surmonter...
Je croyais un forfait moins pesant à porter.
Pourquoi faut-il que, prête à sortir de la vie,
Aux lieux où tout s'éteint ma fureur m'ait suivie?
Ce sang... Ma voix se glace et mon cœur a frémi;
De mes aïeux plaintifs les mânes ont gémi.
Que pour le crime, hélas! la tombe est effrayante!
Je me cache dans l'ombre, et l'ombre m'épouvante.

La main des Dieux sur moi... Fuis, stérile remord!
Et toi de qui j'attends le bienfait de la mort,
Dernier dieu que j'implore et que l'Égypte encense,
De tes poisons sacrés prête-moi la puissance;
Le moment est venu, je m'abandonne à toi.

(Elle étend son bras sur l'urne.)

Ah! c'en est fait!... Le sort ne peut plus rien sur moi!
Et pour tromper Octave et ses cruautés vaines,
J'ai senti tes poisons circuler dans mes veines.
Viens, tyran, à mes yeux tu peux ici t'offrir;
Viens voir si j'ai besoin qu'on m'apprenne à mourir.

SCÈNE VI.

PHORBAS, CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Eh! bien, Phorbas?

PHORBAS.

Octave accuse votre absence,
Il demande quel lieu vous cache à sa puissance.

CLÉOPATRE.

Octave!... Il peut venir....

PHORBAS, montrant l'urne.

Quoi, madame?...

CLÉOPATRE.

Oui, Phorbas.

PHORBAS.

Du glaive d'un esclave Antoine armant son bras,
S'en est frappé lui-même, et, respirant à peine,
Vers ces funestes lieux tout sanglant il se traîne;
Il cherche à vous revoir à son dernier soupir.

SCÈNE VII.

ANTOINE, soutenu par des soldats; CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Dieux!

ANTOINE.

Je viens à vos yeux achever de mourir.
Déjà pour couronner votre flamme nouvelle
Le triomphe s'apprête et Rome vous appelle,
Madame, et, quand je touche à mon dernier instant,
Sur le trône du monde Octave vous attend.

CLÉOPATRE.

Ce sépulcre est voisin de l'empire des ombres;
On m'attend, il est vrai, mais sur les rives sombres.

ANTOINE.

Ciel!

CLÉOPATRE.

Déjà le poison parvenu dans mon cœur....

ANTOINE.

Tu ne me trompes pas?

CLÉOPATRE.

Regarde ma pâleur,
Regarde.

ANTOINE.

C'est la mort.... oui, c'en est fait.... c'est elle.
Cléopâtre jamais ne me parut si belle.
Ah! que je goûte encor l'affreuse volupté
De contempler ces yeux où s'éteint la clarté!
Laisse-moi te voir; dans la mienne pressée,
Qu'une dernière fois ta main.... Elle est glacée.
Le tombeau nous unit et me répond de toi.
Que je m'assure bien que tu meurs avec moi.

CLÉOPATRE.

Tu m'as donc pardonnée!... Et connais-tu mon crime?

ANTOINE.

Que me dis-tu?

CLÉOPATRE.

Sais-tu le nom de ma victime?
Sais-tu qu'un fer vengeur?... Que mes transports affreux...

ANTOINE.

Octavie....

CLÉOPATRE.

Au tombeau nous devance tous deux.
M'oses-tu pardonner?

ANTOINE.

Te pardonner, barbare!
La mort nous unissait, le crime nous sépare.

Épargne-moi ta vue à l'heure du trépas,
Et l'invincible horreur d'expirer dans tes bras.

(Il meurt.)

SCÈNE DERNIÈRE.

OCTAVE, LES PRÉCÉDENS ; PEUPLE, portant des flambeaux.

OCTAVE.

Peuple, que votre reine en mes mains soit remise.
A mon char de triomphe elle est déjà promise;
C'est en vain pour me fuir qu'elle se cache ici.
Que l'on cherche en tous lieux mon captif...

CLÉOPATRE, lui montrant le cadavre d'Antoine.

Le voici.
Pour la première fois regarde-le sans crainte!

OCTAVE.

Il n'est plus!...

CLÉOPATRE.

Que ta joie éclate sans contrainte.

OCTAVE.

Antoine pouvait-il m'inspirer quelque effroi?
Et l'univers enfin n'était-il pas à moi?
D'un pardon éclatant il m'enlève la gloire,
Il était mon captif.

CLÉOPATRE.

Tu n'osais pas le croire.
Tu frémissais encore après l'avoir dompté.
La chute d'un héros t'avait épouvanté.

OCTAVE.

C'en est trop; il est temps que le crime s'expie.
Vous paierez cher les pleurs et le sang d'Octavie.
Qu'on l'entoure et de fers que l'on charge ses mains...
Je dois votre supplice en spectacle aux Romains.

CLÉOPATRE.

Tu les en as flattés?

PHORBAS.

Ah! Seigneur, elle expire;
Le poison....

CLÉOPATRE.

Oui, tyran, j'échappe à ton empire;
J'ai disposé sans toi des restes de mon sort.
De mes flancs douloureux viens arracher la mort,
Ou par un nouveau crime illustrant ta mémoire,
Attache Cléopâtre à ton char de victoire.

(Elle meurt.)

FIN.

50



